

Anne Kling

Menteurs et affabulateurs

de la
shoah



Editions Mithra

Anne Kling

*Menteurs et
affabulateurs
de la shoah*

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	p. 11
Un drôle d'oiseau : Jerzy Kosinski	p. 17
Peut-on « romancer » Treblinka ?	p. 33
Mietek Grajewski, <i>alias</i> Martin Gray : du NKVD au capitalisme américain	p. 53
Pom Pom Pom Pom...	
Herman Rosenblat et la petite fille aux pommes	p. 75
Une histoire belge :	
Misha Defonseca, ou mentir avec les loups	p. 89
De Bruno Grosjean à Benjamin Wilkomirski.	
En passant par Dösseker	p. 111
Enric Marco : « <i>Je n'ai pas vécu les camps, mais c'est tout comme</i> »	p. 135
Irène Zisblatt, la fille aux diamants	p. 147
Berthe Meijer nous propose un étonnant conte de fées .	p. 159
Günther Skaletz, de la Gestapo au NKVD	p. 175
Sale temps pour les mythes :	
Les Journaux d'Anne Frank	p. 185
Elie Wiesel raconte-t-il n'importe quoi ?	p. 203
Simon Wiesenthal, une icône controversée	p. 225
<i>Conclusion</i>	p. 247
<i>Bibliographie</i>	p. 251

« Ces personnes sont, à vrai dire, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le suppose généralement, et un domaine comme celui du monde concentrationnaire – bien fait, hélas, pour stimuler les imaginations sadomasochistes – leur a offert un champ d'action exceptionnel. Nous avons connu nombreux tarés mentaux, mi escrocs, mi fous, exploitant une déportation imaginaire; nous en avons connu d'autres – déportés authentiques – dont l'esprit malade s'est efforcé de dépasser encore les monstruosité qu'ils avaient vues ou dont on leur avait parlé et qui y sont parvenus. Il y a même eu des éditeurs pour imprimer certaines de ces élucubrations, et des compilations plus ou moins officielles pour les utiliser, mais éditeurs et compilateurs sont absolument inexcusables, car l'enquête la plus élémentaire leur aurait suffi pour éventer l'imposture. »

Germaine Tillion^(), dans Le Système concentrationnaire allemand (1940-1944), Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, juillet 1954.*

« Le devoir de l'historien est d'être honnête. La vérité fait mal, parfois, tant pis si elle ne plaît pas à tout le monde. Si les historiens commençaient à s'en préoccuper, ils ne feraient plus de l'histoire, mais de la politique. Est-ce cela que nous voulons ? »

Guy Walters, à propos de son livre La Traque du Mal, mars 2010.

^(*) résistante, déportée à Ravensbrück.

« **L**a shoah est un événement historique, mais elle n'est pas à la portée des historiens ». Cette étonnante déclaration est faite par Henry Bulawko, alors vice-président du CRIF, en juillet 1988 à Oxford. Le magnat britannique de la presse Robert Maxwell, d'origine juive, a réuni dans la petite cité universitaire cinq cents sommités afin « d'ouvrir les voies pour que la shoah reste pour le monde un sujet perpétuel d'enseignement et de réflexion ». Ce rassemblement, qui durera une semaine entière, est capital car il consacre une nouvelle définition de la shoah. C'est à partir de ces années qu'elle sera déclarée « indicible », car tout à fait unique dans l'histoire de l'humanité. Depuis lors, cet événement « indicible » n'est jamais sorti du discours public.

Mais avant d'en arriver là, que de chemin parcouru ! Au moment d'entreprendre ce petit voyage au pays des faussaires et des affabulateurs, qui ne pouvaient manquer de se manifester étant donné le caractère sacralisé de cet événement historique échappant aux historiens, il n'est pas inutile de rappeler brièvement un certain nombre d'éléments se rapportant à la *shoah*.

Car tel est le mot actuellement employé pour désigner la tentative d'extermination des juifs d'Europe par les nazis durant le dernier conflit mondial. Nous parlons bien des juifs d'Europe car les nazis savaient pertinemment qu'une population juive importante vivait hors de leur atteinte, notamment aux États-Unis.

Le terme même de *shoah* est relativement récent dans cette acception. C'est un mot hébreu signifiant « catastrophe »,

popularisé par le film de Claude Lanzmann sorti en 1985, intitulé précisément *Shoah*. Ce film, d'une durée de... 9h30 !, fut qualifié de « projet d'intérêt national » par l'État d'Israël qui avait participé à son financement. Auparavant, on parlait plus volontiers d'« holocauste », mot également hébreu fréquent dans la Bible pour désigner le sacrifice d'une victime entièrement consumée par le feu. C'est ce terme qui est toujours usité dans le monde anglo-saxon. C'était d'ailleurs le titre du fameux feuilleton *Holocauste* qui se répandit sur les chaînes de télévision à partir de 1978. Une fiction controversée, mais qui contribua puissamment à installer l'événement dans toutes les têtes citoyennes du monde occidental.

Si donc la shoah est aujourd'hui omniprésente dans nos sociétés, y compris dans les établissements scolaires, il n'en a pas toujours été ainsi. Bien au contraire. Dès la fin de la guerre, le Congrès Juif Mondial (CJM), installé aux États-Unis, fit le siège des Alliés afin qu'ils convoquent le Tribunal militaire de Nuremberg. Le CJM souhaitait-il faire oublier sa relative passivité antérieure ? Toujours est-il qu'il réclama avec insistance que soient jugés les criminels de guerre nazis, et eux seuls. Les puissances victorieuses obtempérèrent avec réticence. Elles se savaient, elles aussi, loin d'être irréprochables. Nahum Goldmann, futur président du CJM, raconte lui-même ces pressions dans ses mémoires. C'est ce Tribunal, dont les séances se déroulèrent d'octobre 1945 à octobre 1946, qui fixa et grava dans l'airain le nombre des victimes juives des nazis : six millions. Avait-on à ce moment-là, à peine quelques mois après la fin du conflit, le recul suffisant pour établir des chiffres réels ? Cette question ne fut pas posée. Il n'y fut donc pas répondu.

Mais ce chiffre n'a jamais plus été remis en question officiellement. Depuis lors, les foudres de la justice et l'excommunication sociale s'abattent sur les rares kamikazes qui osent s'aventurer sur ce terrain miné. En risquant des questions interdites.

Dans la foulée de Nuremberg, à titre de « compensation » pour les persécutions subies, fut octroyé aux survivants et aux sionistes de la première heure ce que ces derniers attendaient depuis longtemps : la création de l'État d'Israël. Cet événement majeur se produisit en 1948. Enfin les camps de personnes déplacées allaient se vider et la terre promise se remplir. Un gros travail attendait le jeune État. Et jusque vers 1960, on n'entendit plus guère parler, en Israël et dans la diaspora, des malheurs survenus aux juifs durant la guerre. C'était un sujet malvenu, qui mettait tout le monde mal à l'aise. Comment et pourquoi des communautés entières d'Europe de l'Est s'étaient-elles laissées mener à l'abattoir sans réagir ?

Les sabras⁽¹⁾ qui luttèrent pour valoriser leur terre avaient du mal à comprendre. On préférait ne plus trop parler de ces événements malheureux qui, du moins, avaient eu leur contrepartie : les Alliés avaient enfin accepté la création d'un État juif.

Tout va changer avec la capture d'Adolf Eichmann en 1960, son procès très médiatisé en 1961 à Jérusalem, sa pendaison en 1962. Les rescapés des camps vont défiler à la barre et exprimer enfin tout ce qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de dire jusque-là. Tout ce qu'ils avaient refoulé. Tout ce que leurs coreligionnaires n'avaient pas voulu entendre depuis seize ans. Mais qu'ils étaient prêts à entendre à présent car les temps avaient changé. L'heure était venue de souder l'État hébreu autour d'un passé commun et de faire fructifier le sentiment de culpabilité que les États occidentaux pouvaient nourrir à cet égard. Nul ne s'avisa donc de mettre en doute, ni même de vérifier, souvenirs, traumatismes et accusations des témoins à charge. Tout au contraire, la presse mondiale les relaya complaisamment dans tous leurs détails horribles. L'émotionnel prenait résolument le pas sur la recherche de la vérité vraie. Les rescapés venaient de passer définitivement du

(1) Terme désignant les populations juives nées avant 1948 sur le territoire de la Palestine alors sous mandat britannique.

statut de survivants vaguement honteux à celui de héros utiles à leur pays.

C'est à partir de ce procès que la spécificité des souffrances vécues par les juifs durant la Seconde Guerre mondiale fut officiellement reconnue. Et imposée à l'opinion publique. Par la suite, cette reconnaissance n'allait cesser de prendre de l'ampleur car elle obéissait à l'ardente nécessité, pour la diaspora, de soutenir l'État d'Israël en incitant les pays occidentaux à « se racheter » de leurs manquements passés. De spécifiques au départ, les souffrances juives vont passer au rang d'uniques. Puis d'indicibles.

C'est en 1988, lors du colloque d'Oxford, que cette dernière étape a véritablement été franchie. Le contexte est alors celui d'une offensive des révisionnistes qui, en raison de leur insistance à poser des questions malvenues, menacent un équilibre soigneusement mis au point. Il s'agit de leur clouer le bec et de frapper fort.

Le magnat de la presse Robert Maxwell, alors au sommet de sa gloire et de sa fortune, ne va pas lésiner : en juillet, il invite au Royaume-Uni cinq cents universitaires de haut niveau provenant de vingt-quatre pays pour plancher sur le thème « *Se souvenir pour l'avenir* ». Il s'agit de recenser tous les moyens d'entretenir cette obligatoire transmission. Le but est surtout politique : comment stimuler une mémoire qui ne doit en aucun cas fléchir car elle est garante du soutien des occidentaux à Israël ? C'est à partir de ce colloque que la shoah va être présentée comme un événement tout à fait unique dans l'histoire de l'humanité. Echappant par-là même aux historiens qui ne sauraient que la « banaliser ». Quittant le domaine du rationnel et de la critique historique, elle entre de plain-pied dans celui du « mystère ». Du mystère à la religion, le pas sera vite franchi.

Cette montée en puissance a étroitement accompagné les menaces, réelles ou supposées, pesant sur l'État hébreu. Elle a fini par installer ce dernier dans le statut unique qu'il revendique – et occupe –, aujourd'hui, quelque part au-dessus

des autres pays, définitivement exempté des obligations leur incombant.

Les livres étant des armes, toute une littérature destinée à instruire et édifier un public qui ne devait pas oublier et auquel il fallait sans cesse rappeler la dette inexpiable contractée par les générations précédentes, a fort logiquement vu le jour. Au fil des décennies, toujours plus de témoignages de survivants des camps nazis vont donc se bousculer en librairie. Des témoignages bien souvent parus quarante, cinquante, voire soixante ans ou plus, après les faits.

La shoah ayant été dans le même temps élevée au rang de sujet totalement tabou et sacralisé dans les sociétés occidentales, cette littérature ne pouvait qu'être accueillie très favorablement. Comment imaginer le contraire ? Ne souhaitant pas se suicider socialement ou se voir publiquement stigmatisés, les critiques professionnels ont globalement jugé plus prudent d'élever un concert unanime de louanges. Et se sont soigneusement abstenus d'exprimer le moindre doute ou la plus minime objection. Y compris lorsque les fantasques affirmations de certains « rescapés » eussent dû les alerter et les inciter à un peu plus de réflexion.

Dans ce contexte de *quasi* sidération mentale, quelques petits malins comprirent vite le bénéfice qu'ils pouvaient tirer d'un filon qui leur paraissait prometteur. Sans grand risque, car la parole sacrée des rescapés semblait être le seul critère d'appréciation de ces ouvrages. Dans ces conditions, pourquoi pas eux ? Forts de ce constat, ils (ou elles) eurent tôt fait de concocter un certain nombre de récits hautement fantaisistes qui furent présentés par des éditeurs que nous qualifierons d'« indulgents » comme autant de témoignages autobiographiques de leurs souffrances passées. Les récits vécus se vendent tellement mieux que les fictions ! Difficile de résister... Au lieu de se heurter à l'indifférence, à la raillerie ou à une critique historique des faits qu'ils relataient avec complaisance, ces auteurs furent généralement encensés. En récompense de leur imposture, ils obtinrent sans peine ce

qu'ils souhaitent : la reconnaissance médiatique et sociale qui allait de pair. Et l'argent.

Le présent ouvrage relate un certain nombre de ces tromperies avérées. Ce sont là les menteurs de la shoah. Ceux qui ont fini par voir leur mensonge étalé sur la place publique, au grand dam de beaucoup qui auraient préféré qu'un voile d'oubli recouvrit ces incidents de parcours. Cependant, le titre de ce livre mentionne également les « affabulateurs » de la shoah, dont nous rencontrerons un large échantillonnage au fil des pages. Eux n'ont pas à proprement parler menti sur tout. Oui, ils furent d'authentiques rescapés. Mais, pour diverses raisons, ils ont affabulé. Ils en ont rajouté, ils ont enjolivé les choses, si l'on peut oser cette expression, ils ont récupéré et amalgamé des souvenirs d'autres personnes, ils n'ont de loin pas fait tout ce qu'on leur a prêté, etc, etc. Ce faisant, eux aussi ont fini, en voulant trop en faire, par porter tort à leur cause sacrée.

L'ordre retenu pour présenter ces personnages est tout simplement l'ordre chronologique de parution de leurs ouvrages. Ce qui en réalité n'est pas tout à fait exact car un dernier chapitre, intitulé *Sale temps pour les mythes*, rassemble le *Journal d'Anne Frank*, *La Nuit* d'Elie Wiesel et les hauts faits du chasseur de nazis Simon Wiesenthal.

Or, ces œuvres sont généralement antérieures aux précédentes. Cependant, le statut particulier de ces icônes, toutes catégories confondues, de la littérature sur la shoah, justifiait un traitement à part. D'autant que leur examen soulève un certain nombre de questions qui autorisent ici leur présence. Dans un chapitre pour elles seules, à la fin de cet ouvrage.

Un drôle d'oiseau : *Jerzy Kosinski*

The Painted Bird paraît aux États-Unis en 1965, en anglais, sous la signature d'un émigré polonais, Jerzy Kosinski. Il est aussitôt traduit en de nombreuses langues et paraît en français l'année suivante chez Flammarion qui le présente comme l'événement littéraire de l'année, sous le titre *L'Oiseau bariolé*.

La quatrième page de couverture nous décrit l'ouvrage en ces termes : « *C'est le récit poignant d'un petit enfant courageux. Témoin et victime de l'horrible épopée qui ensanglanta l'Europe en guerre, il livre les images frappantes de ses souvenirs, transfigurées par la frayeur.* »

Les critiques littéraires ne seront pas en reste : « *Si un grand livre se reconnaît à la puissance de son irradiation, à ce qu'après sa lecture on ne se sent plus le même qu'avant, alors Jerzy Kosinski vient de créer une œuvre d'art de cette portée* », Piotr Rawicz, *Le Monde*.

« *Atroce et fascinant, L'Oiseau bariolé a les couleurs du soufre et de la nuit, du sang et de la boue, des incendies mal éteints et des printemps avortés* », Martine Monod, *L'Humanité-Dimanche*.

« *Ce récit demeurera parmi les quelque vingt documents essentiels que nous aura laissés la Deuxième Guerre mondiale* », F. Fonvielle-Alquier, *Témoignage chrétien*.

Il est clair qu'à la lecture de ces dithyrambes, le lecteur peut à bon droit imaginer lire un récit authentique. Autobiographique. Tout est fait pour le conforter dans cette idée. En introduction, avant d'entraîner son public dans une sarabande d'aventures horribles sur fond de guerre et de persécutions, Jerzy Kosinski croit utile de « préciser » le cadre

de son récit. Mais en fait de précisions, nous resterons sur notre faim : l'enfant dont il est question n'aura jamais de nom, les lieux traversés, pas davantage. Est-il juif, est-il bohémien ? Mystère. L'auteur nous dit simplement :

« Automne 1939 : les premières semaines de la Seconde Guerre Mondiale. Comme des milliers d'autres enfants, un petit garçon de six ans, originaire d'une grande ville d'Europe centrale, est envoyé par ses parents à la campagne, dans un lointain village. Un voyageur, partant pour les provinces de l'est, accepte, contre une substantielle rémunération, de chercher une famille pour héberger l'enfant. Les parents n'ont guère le choix, ils font confiance à cet homme.

En éloignant ainsi leur fils, ils croient lui donner les meilleures chances de survivre à la guerre. (...) Les villages dans lesquels il passe les quatre années de la guerre appartiennent à une région ethnique bien définie. Les paysans y mènent une vie isolée et sédentaire : ils ont le teint clair, les cheveux blonds, les yeux bleus ou gris. L'enfant, lui, a la peau mate, les cheveux et les yeux noirs. Il parle le langage châtié de la bourgeoisie cultivée, à peu près incompréhensible pour les fermiers de l'est ».

Ayant ainsi campé les personnages et leurs oppositions: blonds contre bruns, yeux bleus contre yeux noirs, gamin évolué contre sauvages des campagnes, Kosinski embarque ses lecteurs dans un voyage délirant à travers des villages reculés d'Europe centrale, jamais nommés, où, tel le petit poucet au pays des ogres, le gamin assistera ou sera victime d'à peu près toutes les perversions et sévices qu'une imagination bien fournie peut enfanter. Et ce n'était pas l'imagination morbide et dépravée qui faisait défaut à Kosinski. Comment prendre cette histoire pour un témoignage ? Alors que c'est un conte de fées où il n'y aurait pas de fées, mais uniquement des sorcières, des brutes, des assassins, des sadiques, des forêts profondes, des hameaux perdus. Un paysage de cauchemar où la cruauté intéressée ou gratuite, mais systématiquement présente, s'exerce indifféremment sur les animaux et sur les êtres humains. La peinture que l'auteur fait des habi-

tants de ces régions est proprement dantesque : leur bestialité, leur inimaginable cruauté ne le cède qu'à une ignorance crasse assortie de croyances superstitieuses qui auraient fait hausser les épaules au Moyen Age.

Le gamin livré à lui-même erre de village en village, et au fil de ses errances ne rencontre que dépravations et barbaries diverses. Qui seront complaisamment décrites. Car si les « souvenirs » de l'auteur restent très flous sur certains points, comme les lieux ou les dates, ils deviennent étonnamment précis lorsqu'il s'agit de décrire par le menu : les yeux arrachés d'un garçon de ferme libidineux (au moyen d'une cuillère), la bouteille emplie de purin introduite dans le vagin d'une Messaline de village (avant d'être brisée dans son ventre), le charpentier avide dévoré vif par une armée de rats (morceau d'anthologie qu'on dirait écrit sous l'emprise du LSD), l'enfant pendu par les bras ou jeté dans une fosse d'aisance, les séances de zoophilie, d'inceste, de pédophilie, etc. On crie grâce. Trop, c'est trop. Surtout pour le même gamin. Dans le même coin reculé d'Europe centrale.

Une chose est cependant certaine : lorsque l'on referme ce livre éprouvant et fatigant à la longue, on est davantage renseignés – et édifiés –, sur les obsessions, notamment sexuelles, qui rongeaient Jerzy Kosinski, obsessions auxquelles il lâchera la bride durant ses flamboyantes années américaines, que sur les exactions réelles ou supposées de ces malheureux villageois dans une Europe centrale en guerre.

Le contexte du livre

Nul ne sera étonné d'apprendre que *L'Oiseau bariolé*, présenté comme un témoignage, fut aussitôt porté aux nues aux États-Unis et en Europe, encensé, traduit en de multiples langues.

Mais avant de nous pencher sur l'auteur et les réactions suscitées par son ouvrage, il convient de replacer cette parution, en 1965, dans le contexte du procès d'Adolf Eichmann

qui s'était tenu à Jérusalem à partir d'avril 1961, soit tout juste quelques années auparavant. Le procès de ce rouage de la machinerie nazie avait relancé l'intérêt pour la persécution des juifs durant la Seconde Guerre mondiale, relativement occultée pour diverses raisons jusque-là. Fait capital, il plaça pour la première fois les survivants juifs et leurs récits au centre de l'intérêt général. Seize années avaient passé depuis la fin du conflit, l'heure de payer la facture avait sonné. Un nombre énorme de témoins à charge se pressèrent à la barre. Ils étaient fiables ou l'étaient moins. Tous insistèrent, et au besoin en rajoutèrent, sur les atrocités commises. Des atrocités réelles ou qui l'étaient moins, elles aussi. Personne ne fit le tri et tous les témoignages furent complaisamment relayés par les médias. A l'issue de ce procès à grand spectacle, Eichmann sera pendu le 31 mai 1962.

Toute l'affaire avait connu un grand retentissement aux États-Unis, assez indifférents sur la question jusqu'alors. Il est parfaitement plausible d'imaginer Jerzy Kosinski, installé en Amérique depuis peu, s'inspirer largement de ces témoignages qui se déversèrent dans la presse jour après jour pendant des mois, pour « agrémenter » l'ouvrage qu'il fit paraître une poignée d'années plus tard.

Mais qui était Jerzy Kosinski ?

Sans nul doute un homme qui a passé son temps à essayer de brouiller les pistes. Certains événements de son existence ont cependant fini par émerger et permis avec le recul de dessiner un tableau fort éloigné des scènes surréalistes de son livre. Peu à peu, comme un puzzle patiemment reconstitué, journalistes et biographes sont parvenus à la conclusion que son enfance, certes difficile pendant les années de guerre, n'avait cependant rien eu à voir avec celle du gamin errant dépeint dans *L'Oiseau bariolé*. En réalité, il n'avait – heureusement pour lui –, rien vécu des exactions décrites, même s'il avait subtilement manœuvré de façon à le faire croire.

Le futur Jerzy Kosinski naît en juin 1933 – cinq mois après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler –, à Lodz, en Pologne, dans une famille juive de bon niveau. Il est le fils unique, prénommé Josef, de Moses et Elzbieta Lewinkopf. Plus tard, dans son désir constant d'enjoliver les réalités trop ternes, il fera de son père un philologue, féru de langues anciennes. En réalité, ce dernier gagnait fort honorablement sa vie en traduisant des livrets et manuels pour des manufactures de textiles.

Lorsque la Pologne est envahie par les Allemands en 1939, le père juge plus prudent d'éloigner sa famille et d'en changer le nom. C'est à ce moment-là qu'il adopte celui de Kosinski, qui sonne plus « polonais ». Ils partent tous vers la frontière est de la Pologne. Loin d'abandonner son fils à la garde d'étrangers, Moses Lewinkopf recueillera à cette époque le bambin d'une autre famille juive, Henio. C'est cet enfant-là, réellement séparé de ses parents, lui, et confié à des étrangers, qui a vraisemblablement contribué à inspirer Kosinski lorsqu'il dépeindra le pauvre gosse de six ans lâché seul dans un monde de cauchemar.

Là, au fond de la campagne polonaise, tous attendront la fin de la guerre, déménageant à plusieurs reprises, se faisant passer pour catholiques. Le petit Jerzy se verra même doté par un prêtre d'un faux certificat de baptême. C'est donc bel et bien un refuge que la famille Lewinkopf trouva auprès de ces villageois polonais. Qui pourtant risquaient gros en aidant des juifs. S'ils étaient découverts, des représailles massives étaient à craindre pour toute la communauté. Les Lewinkopf bénéficièrent non seulement de l'aide de notables locaux et de religieux, mais de celle d'un réseau clandestin d'aide aux juifs. Une paysanne nommée Marianna Pasiowa, qui faisait partie du réseau, leur procura une chaumière isolée pour y vivre.

Ainsi relativement protégée, quoique toujours menacée, la famille Lewinkopf/Kosinski vivra notamment dans le village de Dąbrowa Rzeszycka. Jerzy y servira la messe à laquelle ses parents assistent régulièrement, et fera sa première communion. Ils seront également hébergés par des catholiques à Rze-

czyca Okrągła. Il n'est pas anodin de fournir tous ces détails à la lumière de ce qu'écrira plus tard l'enfant de choeur devenu adulte.

Toujours est-il que la couverture se révélera efficace. Toute la famille survit à la tourmente et regagne ses pénates. Moses Lewinkopf a fait le bon choix : celui des polonais « rouges » contre les « blancs » loyalistes. Il en sera récompensé lors de l'arrivée des soviétiques par l'attribution d'un emploi au sein du parti. Cette situation du bon côté de la barrière sera très profitable à son fils : elle lui ouvrira la porte des bonnes écoles, des voyages d'études vers l'URSS. Et celles de l'université de Lodz.

Le futur écrivain y obtient ses diplômes en histoire et sociologie à l'âge de vingt-deux ans. Il travaille ensuite comme professeur associé à l'Académie polonaise des sciences qui se crée en 1952 à Varsovie.

Mais, contrairement à son père, le communisme n'est pas sa tasse de thé. Il est de toute façon, et profondément, anti-conformiste. Il veut donc autre chose et tout naturellement rêve à l'Amérique ! Comment faire pour rejoindre le pays de ses fantasmes ? Il racontera plus tard complaisamment comment il s'y est pris : il invente quatre professeurs, fait fabriquer du papier à leur en-tête imaginaire et, muni des précieux sésames que constituent leurs pseudo-recommandations, demande un visa et les billets d'avion pour se rendre aux États-Unis où une fondation tout aussi imaginaire est censée lui avoir accordé une bourse. Bien sûr, ces éminents parrains garantissent absolument son retour, après la bourse, au paradis socialiste. Car c'est la condition *sine qua non* à l'accord donné. Toute l'affaire va lui prendre deux ans mais il réussira.

Telle est l'histoire qu'il racontera des années plus tard, lorsqu'il sera devenu un auteur à succès aux États-Unis. Belle fable, mais fable quand même. Cette histoire était fausse, comme le démontrera son biographe, James Park Sloan⁽¹⁾. Elle n'était que l'un des nombreux scénarios qu'in-

ventera sans cesse Kosinski, qui s'était recréé un monde théâtral à sa convenance où il jouait toujours le rôle central. En bariolant ses plumes autant qu'il le pouvait.

Plus prosaïquement, on peut imaginer que la situation de son père au parti et/ou d'autres filières plus ou moins officielles lui ont facilité les choses. Car, effectivement, en décembre 1957, le voilà débarquant au pays de ses rêves avec quelques dollars en poche et une connaissance de l'anglais très rudimentaire. Il a vingt-quatre ans.

Les débuts américains

Il commence modestement par de petits boulots mais parvient à intégrer l'université de Columbia grâce à une bourse. Un copain de l'université lui suggère d'écrire un livre à partir des notes qu'il a prises lorsqu'il se trouvait en URSS pour ses études. Ce livre paraîtra en 1960. À ce stade on peut déjà s'étonner qu'un émigré polonais quasi ignorant de la langue en 1958 parvienne deux ans plus tard à se faire éditer en anglais. Un bel exploit au premier abord. Officiellement pour ne pas porter préjudice à sa famille restée au pays, cet ouvrage intitulé *The Future is Ours, Comrade – Conversations with the Russians* [*L'Avenir est à nous, camarade – Conversations avec les Russes*] paraît sous le nom d'emprunt de Joseph Novak. Le contexte est celui de la guerre froide, et quoique ce premier livre se montre (déjà) plus qu'évasif sur les personnages, lieux et circonstances, sa tonalité générale est clairement anticomuniste. Dans l'Amérique de l'époque, autant dire que le succès est assuré.

Un second ouvrage suivra en 1962 sous le même pseudonyme et sur le même thème : *No Third Path* [*Pas de troisième voie*]. L'ombre de la CIA se profile-t-elle derrière ces deux publications ? L'hypothèse a été évoquée avec insistance, quoique sans réellement de preuve tangible.

(1) *Jerzy Kosinski – A biography* (1996).

En tout cas, il est clair que le jeune Kosinski a rapidement fait son trou dans son pays d'adoption (dont il n'a pas encore la nationalité). Et ce n'est qu'un début. L'année 1962 commence en fanfare pour lui car il décroche carrément le gros lot : en janvier, à l'âge de vingt-huit ans, il épouse une riche héritière américaine de l'acier, Mary Weir. Mariage d'amour ? Et pourquoi pas ? Certes, la nouvelle épousee, née en 1915, aligne alors quarante-sept printemps au compteur et pourrait être sa mère. Elle avait eu une vie assez remplie jusque-là : simple secrétaire au départ, elle avait divorcé de son premier mari pour épouser, en 1941, le roi de l'acier Ernest Weir, qui n'avait que quarante ans de plus qu'elle. Lorsque l'on aime, de semblables broutilles comptent-elles ? Elle héritera en 1957, au décès du magnat. Un peu plus tard, en 1960, elle souhaitera faire cataloguer sa bibliothèque et engagera, à New York, ce fringant jeune Polonais déjà connu pour un premier ouvrage prometteur : Joseph Novak/Jerzy Kosinski. C'est ainsi que la boucle se bouclera.

Le voilà lancé dans la haute société internationale. Il évoluera désormais dans le milieu tout à fait particulier de la *jet society*. Une grande amie de la nouvelle M^{me} Kosinski, Abigail Folger, autre richissime héritière, mais du café, s'éprendra d'un ami polonais de Kosinski, Wojciech Frykowski. Tous deux connaîtront une fin tragique sous les poignards de la « famille » Manson, en 1969. Cet épilogue dramatique permettra à Kosinski de raconter partout que lui aussi était également invité ce week-end-là chez les Polanski, à Los Angeles, et qu'il n'a échappé aux tueurs que par le hasard de bagages égarés.

Il est cependant exact qu'il était un proche du couple. Roman Polanski est également né en 1933 et son enfance a vraisemblablement constitué une autre source d'inspiration pour *L'Oiseau bariolé*. Polanski était né à Paris mais sa famille était repartie en Pologne en 1937. Une curieuse idée, vu le climat politique. Agé d'une dizaine d'années, il vivra dans le ghetto de Cracovie, parviendra à s'en échapper, se retrouvera seul, sera hébergé par des fermiers, vagabondera

et survivra au petit bonheur la chance. L'enfance de Polanski a réellement quelques points communs avec celle du gamin errant.

L'Oiseau bariolé

L'héritière Mary Weir a une vie sociale très intense, à laquelle son nouveau mari participe, naturellement. C'est au cours de ces *parties* dont il est l'attraction qu'il se met à raconter des histoires sur son enfance au pays des nazis. On a vu que le contexte politico/historique s'y prêtait, avec le procès Eichmann. En fait, il va tester sur ces invités blasés ses histoires horribles bourrées de dépravations sexuelles. De quoi les allécher. Ils en auront pour leur argent car Kosinski est un conteur-né. À ces réceptions, se pressent gens du spectacle et éditeurs. Dorothy de Santillana, qui travaille aux éditions Houghton Mifflin, l'entend discourir et n'a aucun doute, du moins l'affirmera-t-elle : ce qu'il raconte ainsi avec des détails qui ne s'inventent pas, est forcément autobiographique. Kosinski ne le confirme pas expressément en ces termes. Mais il ne le nie pas non plus, loin de là. Il reste soigneusement dans le vague, comme il ne cessera jamais de le faire. Il lui glisse en confidence qu'il possède un manuscrit basé sur ses expériences. Il s'est senti obligé de l'écrire pour se délivrer de ce fardeau insupportable.

Contrairement à ce qu'il affirmera par la suite, il trouve donc le plus facilement du monde un éditeur pour publier ses douloureux souvenirs. Et ce d'autant plus qu'il en avait déjà trouvé un pour ses deux précédents ouvrages parus sous pseudonyme.

Nous sommes à présent en 1965, année importante pour Jerzy Kosinski à deux titres : cette année-là il devient citoyen américain. Et *The Painted Bird* est publié aux États-Unis. Il a alors trente-deux ans. Cet ouvrage, il le dédie à son épouse, l'héritière. La dédicace, telle qu'elle apparaît sur l'édition française du livre, parue l'année suivante, est touchante : « *A*

Mary, ma femme, sans qui mon passé même aurait perdu sa signification ». Déclaration touchante, mais peut-être pas des plus véridiques car ils divorceront en cette même année 1966. Navigant depuis longtemps d'accès de dépression en épisodes fortement alcoolisés, Mary ex-Kosinski succombera deux ans plus tard. Dans son testament, elle ne lèguera rien à son ex-époux.

L'éditeur Houghton Mifflin fait la promotion du livre en insistant sur l'aspect autobiographique, car c'est l'assurance de meilleures ventes, et les critiques jouent largement le jeu. Elie Wiesel et Arthur Miller, tous deux juifs et originaires d'Europe centrale, comme l'auteur, le portent aux nues. Wiesel notamment y voit d'emblée une chronique de l'holocauste, lui qui entame en ces années sa brillante carrière de chanteur incontesté de l'événement. Dans cette entreprise, tous les apports sont bienvenus.

Sous la plume des critiques apparaissent les mots de « semi-autobiographie », de « testament ». Tous lui reconnaissent sans barguigner une grande valeur historique. Suprême honneur, on le compare au *Journal d'Anne Frank*.

Encore une fois, Kosinski, l'homme des masques, des faux-semblants et des demi-vérités, ne confirme pas formellement. Mais ne dément pas non plus. Il se contente de donner fortement à penser que oui, tout cela lui est arrivé autrefois. Il parle d'« autofiction », terme qui laisse aux lecteurs comme aux éditeurs le loisir de croire à peu près tout ce qui leur conviendra. Car l'autofiction, explique-t-il, c'est la mémoire faillible, celle qui fait de chaque vie une fiction créée par son propre auteur. Toujours est-il que de la mémoire « enrichie » à l'invention pure et simple, la frontière sera particulièrement perméable pour Kosinski. Du reste, on le voit soucieux de conforter le trompe-l'œil et d'égayer les soupçons éventuels. A cet effet, il obtient de sa mère restée en Pologne (son père vient de décéder) une lettre confirmant que la famille a bien été séparée pendant la guerre. Un beau mensonge maternel, mais un pieux mensonge destiné à complaire au fils si bril-

lamment installé aux États-Unis et qui a besoin de cette garantie. Preuve s'il en est qu'il tenait fortement à laisser croire l'œuvre autobiographique ou au moins « semi-autobiographique ».

En 1976, lors d'une réimpression, il poursuivra dans cette voie, expliquant cette fois que s'il rejette le terme d'autobiographie, c'est qu'il ne veut surtout pas se retrouver le porte-parole des gens de sa génération ayant survécu à la guerre. Explication ingénieuse mais assez peu plausible de la part d'un homme adorant précisément se placer au centre de l'intérêt.

En tout cas, avec *L'Oiseau bariolé*, la renommée de l'auteur franchit les limites des États-Unis. Elle devient mondiale. Les traductions se succèdent. Ce « témoignage de l'holocauste » est conseillé dans les écoles et universités. Il devient un classique qui influencera à son tour d'autres écrits.

Les Polonais, par contre, ne sont pas franchement contents des accusations de Kosinski. Ils sont même tout à fait indignés. Le livre sera d'ailleurs interdit pendant vingt-trois ans en Pologne. Les familles – dont les véritables prénoms ont été utilisés dans le livre –, ayant hébergé les Lewinkopf sont particulièrement choquées et se plaindront amèrement dans les médias de l'ingratitude de celui qu'elles avaient contribué à sauver. Voix discordantes vite étouffées sous le flot des thuriféraires américains et européens.

The beautiful life

De 1968 à 1982, Jerzy Kosinski va mener avec sa nouvelle compagne Katherina von Fraunhofer, dite Kiki, fille d'un baron allemand, une vie de bohème dorée sur tranche, voguant des États-Unis à l'Europe au gré des saisons et des événements mondains et/ou littéraires. On s'arrache, dans les milieux branchés, ce couple non marié mais si *cool*, si affranchi. C'est l'époque de la libération sexuelle et Kosinski va amplement profiter du mouvement. Pas encore de sida à

l'horizon, il explorera en bonne compagnie les bas-fonds de New York. Sa notion du sexe est très peu conformiste, c'est le moins que l'on puisse dire. Masochisme, voyeurisme, prostituées, là encore, il sera difficile de faire la part de ce qu'il vivra réellement. Il racontera ou laissera entendre tellement de choses... Dans l'Amérique assez puritaine de l'époque, il sent carrément le soufre. Mais il adore ça.

Il était parfaitement conscient du caractère « pornographique », selon le terme de certains critiques, de son récit « semi-autobiographique ». Et il savait que c'était justement cela qui attirait un certain nombre de lecteurs. Dans une interview de 1972, il parle de ceux qui « *courent après l'inhabituel, des masochistes sûrement, qui "veulent" des sensations. J'espère qu'ils liront tous L'Oiseau bariolé* », affirmera-t-il sans ambiguïté.

Il continue à publier des autofictions où il se met en scène. Mais le succès est de moins en moins au rendez-vous. Son manque d'inspiration devient patent. Ce qui ne l'empêche nullement de récolter des prix, des honneurs, de fréquenter les milieux du cinéma, d'apparaître très fréquemment à la télévision dans les émissions de ses amis. Plus qu'un écrivain véritable, il est devenu une vedette.

Des rumeurs fort déplaisantes avaient déjà circulé par le passé sur ses véritables talents littéraires. N'oublions pas qu'il était arrivé sans connaître l'anglais en décembre 1957 et publiait un livre dans cette langue deux ans plus tard. De quoi en étonner plus d'un. Ses éventuelles accointances avec la CIA reviennent régulièrement sur le tapis. C'est qu'on ne prête qu'aux riches... Il est vrai que l'essentiel de ces rumeurs émanaient alors de la Pologne communiste où l'on gardait une sévère dent contre l'ex-enfant du pays. Dès la parution du *Painted Bird*, le journaliste polonais Wieslaw Gornicki prétendait qu'il était parfaitement incapable d'écrire ainsi en anglais. Il disait déjà de lui *"Jerzy Kosinski is the biggest literary fraud in the last several years"*. [*Jerzy Kosinski est le plus gros fraudeur littéraire de ces dernières années*].

La chute

Le coup fatal sera cependant porté aux États-Unis. C'est l'hebdomadaire new-yorkais branché *The Village Voice* qui met les pieds dans le plat en juin 1982. Dans un article intitulé "*Jerzy Kosinski's Tainted Words*" [*Les mots bariolés de Jerzy Kosinski*], le magazine dresse trois chefs d'accusation : 1) les livres ont été écrits par des nègres⁽²⁾ ; 2) il y a eu plagiat ; 3) c'est un menteur, il n'est pas le gamin errant du livre.

Ces accusations sont graves. Et étendues. Mais elles sont appuyées par une enquête serrée menée par l'hebdomadaire.

S'agissant des nègres, les langues s'étaient déliées au fil des années et un certain nombre de « collaborateurs » ou « secrétaires » avaient fini par cracher le morceau. A la fin, plusieurs d'entre eux finiront même par revendiquer la paternité de *L'Oiseau bariolé*. Oui, le lauréat de plusieurs prix américains et européens était incapable d'écrire seul les livres qui avaient paru sous sa signature. Et oui, il avait soigneusement caché toutes les « aides » à l'écriture et autres « traducteurs » qu'il avait engagés.

Le plagiat concernait un livre que Kosinski avait fait paraître en 1971 : *Being There* [*La Présence*], qui avait obtenu un bon succès. Son intrigue se révélera très proche d'un roman polonais de Tadeusz Dołęga-Mostowicz paru en 1932, *Kariera Nikodema Dyzmy*. Suffisamment proche pour que l'on puisse parler de vol littéraire.

La troisième accusation était la plus grave. Kosinski s'était toujours débrouillé pour glisser dans les interviews, sans le dire expressément mais en le faisant comprendre quand même, qu'il était bien l'enfant de *L'Oiseau bariolé*. C'est cette identification qui faisait la force du livre, il le savait parfaitement. Or il avait menti, il n'y avait plus aucun doute à ce sujet. Des documents concernant l'enfance réelle de Jerzy Kosinski finiront par parvenir de Pologne. Il sera prouvé que

(2) Ce terme désigne, dans l'édition, les personnes écrivant anonymement des livres signés par un autre.

non seulement les paysans polonais ne l'avaient pas torturé comme il le décrivait complaisamment, mais qu'ils avaient aidé sa famille.

Le scandale, cette fois, est important et malgré ses soutiens, sa réputation plonge. Aux États-Unis aussi bien qu'en Europe où il est encore plus connu.

Le mystificateur ne s'en relèvera jamais. Il finira par admettre dans un texte écrit à la fin de sa vie que, oui, *L'Oiseau bariolé* n'était bien qu'une fiction, une parabole sur le mal inhérent à l'être humain.

Dans la nuit du 3 mai 1991, il mettra un terme à son existence en se suicidant dans sa baignoire, la tête enveloppée d'un sac de plastique. Il n'avait pas tout à fait cinquante-huit ans.

Un titre prémonitoire

Pourquoi ce drôle de titre, *L'Oiseau bariolé* ? L'explication se trouve bien sûr dans le livre : une brute épaisse nommée Lekh prenait plaisir à capturer un bel oiseau, lui enduisait les plumes de peinture aux couleurs criardes. Ensuite : « *Lorsque Lekh estimait qu'il y avait assez d'oiseaux autour de nous, il me faisait signe de délivrer le captif. Celui-ci prenait aussitôt son essor, heureux et libre, petit arc-en-ciel volant sur fond de nuages, puis il rejoignait la troupe piaillante de ses frères. D'abord les oiseaux demeuraient stupéfaits, tandis que le phénix s'ébattait parmi eux, tentant vainement de les convaincre qu'il était des leurs. Mais eux, déconcertés par ses vives couleurs, l'examinaient avec méfiance, et bientôt, l'un après l'autre, ils passaient à l'attaque, lui arrachant à coups de becs ses plumes multicolores. Le malheureux, sanglant et à demi dépiauté, incapable de tenir l'air, ne tardait pas à s'écraser sur le sol* ».

Ne croirait-on pas une belle parabole du phénix Kosinski ? Lui aussi a connu sa période bariolée où il est monté et s'est ébattu bien haut dans le ciel médiatique. Puis est arrivée la chute finale, lorsqu'il s'est vu dépouillé de ses belles plumes

UN DRÔLE D'OISEAU : JERZY KOSINSKI

multicolores. De ce point de vue, finalement, l'Oiseau bariolé, c'était quand même bel et bien lui.

Peut-on romancer Treblinka ?

« *L*e professeur Mehring avait été une des grandes personnalités du ghetto de Lodz. Des amis chrétiens lui avaient proposé de venir se réfugier chez eux, mais il avait refusé. Il venait d'apprendre que les convois de Juifs qui quittaient Lodz ne les emmenaient pas défricher les terres incultes de l'Est mais qu'ils allaient à Treblinka et que, Treblinka, c'était la mort. Chaque jour, il voyait les Juifs partir sans opposer la moindre résistance. Il fallait leur révéler la vérité, il fallait qu'ils s'organisent, il fallait résister. Il fut déporté avant d'avoir pu convaincre un seul Juif. Dans la Rome ancienne, on tranchait la tête des messagers de mauvaises nouvelles ; à Lodz, à Vilna, comme à Bialystok et à Varsovie, on se contentait de ne pas les écouter ».

« Derrière Kalmann, trop longtemps contenue, la masse gronde et rugit. Flot, fleuve, lave, troupeau, les Juifs, esclaves, complices, paricides, fraticides, génocides, héros sublimes ou peuple maudit, élu, brisé, gazé, brûlé, tué mille fois et mille fois renaissant, les Juifs, masse humaine soudée, déchaînée, aveuglée, catapultée par la haine, l'espoir et la fureur explosent et coulent et roulent et chargent et se déchaînent ; souffle ; sauvage, torrent de haine, d'espoir et de fureur, ils hurlent et courent et bondissent, ceux-là même qui abandonnèrent les leurs, ceux-là qui leur arrachèrent les dents, qui les gazèrent, les brûlèrent et qui réduisirent leurs os en poudre, les Juifs de l'abdication et du miracle, de la mort et de la vie, de l'angoisse, de la foi et de l'espoir forcené ».

Ces deux séquences, toutes deux extraites du livre *Treblinka* – la révolte d'un camp d'extermination, marquent le début et la fin de l'aventure du camp, tel que l'auteur, Jean-François Steiner, en fit le récit. Camp mystérieux, puisqu'il

n'en reste absolument rien de tangible. Seuls les témoignages des quelques dizaines de rescapés permirent plus tard de reconstituer ce qui avait pu s'y produire de juillet 1942 à août 1943.

C'est cette histoire qu'entreprit de raconter à sa façon Jean-François Steiner dans son livre paru en mars 1966.

Il raconta le déni farouche des futures victimes qui refusaient de croire au sort qui leur était réservé et qui donc, jamais, n'esquissèrent le moindre geste pour tenter de s'y dérober. Il raconta la complicité des ouvriers du crime car cette usine de la mort, pour tourner, avait besoin d'esclaves. Les juifs les plus valides furent donc soumis aux pires besognes, achetant ainsi leur droit à survivre encore un peu. Et il raconta la rédemption : l'insurrection armée qui eut lieu le 2 août 1943 et précéda de peu le démantèlement du camp. Il raconta tout cela de manière à « accrocher » le public de 1966, qui réclamait du sensationnel, du sang, du sexe. Il y réussit, de son point de vue, car le livre obtint un grand succès. Mais il se fit beaucoup d'ennemis. Surtout parmi les anciens déportés, en France. Et en Israël, parmi les rescapés de Treblinka.

L'auteur

À la parution du livre, son premier ouvrage, Jean-François Steiner est un jeune auteur de vingt-huit ans. Né en 1938 dans la région parisienne, il a vingt-trois ans lorsque débute à Jérusalem le procès d'Adolf Eichmann. Qui aura une grande importance pour lui, comme pour Kosinski, l'auteur de *L'Oiseau bariolé*, comme on l'a vu. Et pour bien d'autres encore. Nul doute que cette mise en accusation très médiatisée, et les conséquences qu'elle aura pour la reconnaissance universelle du caractère particulier de la souffrance juive, n'ait fortement impressionné un jeune homme déjà très sensibilisé à ces questions.

Il est en effet issu d'un mariage mixte : son père était Isaac Kadmi Cohen, écrivain et journaliste d'origine polonaise, naturalisé Français en 1920, très impliqué dans les mouvements sionistes. Ce père est déporté au début de 1944 et meurt peu après à Gleiwitz, sous-camp d'Auschwitz. Sa mère, Française et catholique, se remarie avec un médecin juif, Ozias Steiner. Ce dernier adoptera légalement l'adolescent en 1952.

Le jeune homme passera un an et demi dans un kibboutz en Israël à l'âge de dix-sept ans. Rentré en France, il poursuit ses études puis fait son service militaire en 1959 en Algérie dans un régiment de parachutistes. Il tentera ensuite de se faire une place dans le journalisme : des piges pour *Combat*, *Réalités*, *L'Express*, *Le nouveau Candide*. C'est ce dernier média qui va lui permettre de percer.

Le coach

Nous sommes dans les années 1960. Il est encore permis de dire et d'écrire un certain nombre de choses qu'il serait périlleux d'énoncer aujourd'hui⁽¹⁾. Un personnage à la croisée des mondes politique et de l'édition jouit alors d'un important pouvoir : Constantin Melnik. Il est particulièrement bien placé pour connaître les dessous troublants de bien des événements puisqu'il a dirigé les services de renseignement et de sécurité français de 1959 à 1962. Il est plutôt « de droite » et son travail consiste essentiellement à s'opposer à l'entrisme communiste dans le pays. C'est également une époque où ces clivages restent bien marqués, le rouleau compresseur du politiquement correct n'ayant pas encore nivelé toutes les opinions. Dans ce contexte, Melnik favorisera la création, en 1961, d'un hebdomadaire politique et littéraire, *Le nouveau Candide*, chargé de concurrencer *L'Express*,

(1) On en a un exemple avec le livre *Les Juifs* de Roger Peyrefitte, paru en 1965 chez Flammarion, qui créerait le scandale à l'heure actuelle. Ou plutôt qu'aucun éditeur non suicidaire ne se risquerait actuellement à publier.

média « de gauche » créé quelques années auparavant. Une pépinière de jeunes journalistes se révélera au *Nouveau Candide*. Parachevant sa reconversion après la guerre d'Algérie, Melnik devient en 1963 directeur de collection aux éditions Fayard. Dans son livre de souvenirs, *Mille jours à Matignon* paru (chez Grasset) en 1988, soit un quart de siècle plus tard, il décrira en ces termes son projet d'alors : « *J'entrepris de me reconvertir dans l'édition, qui, par le choix de sujets riches et envoûtants, L'Orchestre rouge, Treblinka, le talent de jeunes auteurs remodelant la réalité, me donnait une fausse illusion de puissance* ».

« *Remodelant la réalité* », écrivait-il, il sera utile de s'en souvenir.

Tout naturellement, certains journalistes du *Nouveau Candide* vont être recrutés pour écrire les romans-documentaires historiques destinés à cette collection. Ces parutions sont avant tout des opérations commerciales. Il faut vendre les livres et donc plaire au public. Sous couleur de vérité historique, on va lui servir ce qu'il est supposé attendre : du sang, des sévices comme s'il y était, du sexe (mais pas trop quand même, nous sommes avant 1968), en un mot, du sensationnel.

Les recrutés sont munis par Melnik d'une feuille de route. Il engage ainsi Gilles Perrault qui publie en 1964 *Le Secret du Jour J*, lequel obtient le prix du Comité d'Action de la Résistance. Perrault récidivera en 1967 avec *L'Orchestre rouge* qui rencontre encore plus de succès. Il est vrai que Melnik a ouvert à son protégé les archives sensibles de la DST. De quoi largement lui faciliter la tâche pour romancer l'histoire de ce réseau d'espions ayant opéré pour le compte des Rouges de 1938 à 1943. En fait, il semblerait qu'il y ait eu maldonne, l'idée de départ étant que Perrault produise un ouvrage anticomuniste. Or, c'est à la suite de l'écriture de ce livre qu'il serait précisément devenu un compagnon de route du Parti. Un bel exemple d'hétérotélie.

Melnik engagera également dans son écurie Paul Bonne-carrère pour un livre sur la Légion étrangère en Indochine, *Par le sang versé*. Et un jeune journaliste, Jean-François Steiner, désireux d'écrire sur la résistance juive dans un camp nazi. Ce sera Treblinka. Steiner proposa ce thème car « *Je ressentais la honte d'être l'un des fils de ce peuple dont au bout du compte six millions de membres se sont laissé mener à l'abattoir comme des moutons* » (Interview dans *Candida* n°255, mars 1966). Il avait l'intention d'aborder le sujet « scabreux », selon ses propres termes, et inédit, d'après lui, de la complicité des juifs dans les camps. Victimes eux-mêmes qui aidaient à l'extermination d'autres victimes en attendant leur tour de la main des mêmes bourreaux.

Pour assurer la promotion et la crédibilité de l'ouvrage, le mentor réussit à assurer à son poulain un coup d'éclat : les services d'une préfatière illustre, Simone de Beauvoir elle-même. La romancière-philosophe est alors au sommet de sa gloire. De 1952 à 1959, elle a entretenu une relation suivie avec Claude Lanzmann, de dix-sept ans son cadet, le futur réalisateur du film-pavé, *Shoah*, défenseur inconditionnel d'Israël. Elle est donc tout particulièrement sensibilisée à la problématique entourant ces questions. Pourquoi refuserait-elle à ce jeune si prometteur, et à son éditeur, une préface élogieuse ?

Et de fait, elle le sera. Simone de Beauvoir ne ménage pas ses éloges tout en prenant, peut-être pour protéger ses arrières, une légère distance par rapport à la véracité des faits relatés : « *L'auteur n'a pas prétendu faire un travail d'historien. Chaque détail est garanti par les témoignages écrits ou oraux qu'il a recueillis et confrontés. Mais il ne s'est pas interdit une certaine mise en scène. En particulier, il a reconstruit les dialogues dont il ne connaissait évidemment pas les termes mais seulement le contenu. On lui reprochera peut-être de manquer de rigueur : il aurait été moins fidèle à la vérité s'il ne nous avait pas livré cette histoire dans son mouvement vivant* ».

Les thuriféraires de Saint-Germain-des-Prés

Malgré ces légères réserves, le livre n'est pas présenté comme un roman, mais bel et bien comme un témoignage reflétant la réalité de l'existence à Treblinka. Les turpitudes en tous genres et l'extermination s'y donnent à voir comme un spectacle, le « luna-park » de l'horreur décrit par l'auteur. Naturellement, il est porté aux nues par le microcosme d'amis journalistes/éditeurs/auteurs navigant dans les eaux assez peu limpides de Saint-Germain-des-Prés. Tout ce petit monde se connaît bien et se serre les coudes. En attendant un renvoi d'ascenseur.

C'est donc à qui s'extasiera le plus :

« Le livre le plus atroce, le plus fascinant et, si l'on ose dire étant donné le sujet, le plus passionnant et le plus beau qu'on ait jamais écrit sur les camps », Jacques-Laurent Bost, Le Nouvel Observateur, 16 mars 1966.

« Il s'agit d'un des livres les plus importants jamais écrits sur l'univers concentrationnaire et sur les hommes en général, juifs ou non-juifs », Philippe Labro, Le Journal du Dimanche, 20 mars 1966.

« On ne se demande pas s'il est bon. Il est inoubliable », Françoise Giroud, L'Express, 11 avril 1966.

« Seul un très grand talent pouvait être capable de recréer avec tant d'exactitude le climat qu'ont subi, à un degré ou à un autre, les échappés de l'univers concentrationnaire », Edmond Michelet, Le Monde, 2 avril 1966.

« Jamais description aussi systématique de l'horreur, aussi minutieuse, aussi évocatrice, n'aura autant bouleversé l'ancien déporté que je suis », Pierre Durand, L'Humanité, 5 avril 1966.

« Je rouvre Treblinka et je suis sûr maintenant que j'aurai la force et le courage d'en voir la fin avant que la journée soit achevée, puisque la fin c'est la sortie de l'enfer pour le peuple de Dieu », François Mauriac, Le Figaro littéraire, Bloc-Notes, 5 avril 1966.

Et bien d'autres encore. Jean-François Steiner, propulsé écrivain à succès à vingt-huit ans, se répand en interviews dans les médias français. *Le Nouvel Observateur* rendra large-

ment compte du livre et publiera également la controverse qui mettra aux prises Simone de Beauvoir, la préfacière, et David Rousset. Ce dernier, résistant et ancien déporté, avait publié en 1946, *L'Univers concentrationnaire*. Critiquant vivement l'ouvrage de Steiner, il se fait vertement rabrouer par Simone. L'hebdomadaire, qui ne cache pas sa préférence pour cette dernière, donne le 27 avril 1966 un large écho à la querelle et sous le titre *Entretien avec Simone de Beauvoir*, écrit en préambule : « Il y a un mois, Jean-François Steiner publiait, chez Fayard, un livre intitulé Treblinka où il racontait l'histoire de ce camp d'extermination dans lequel 800 000 juifs ont été gazés en dix mois par les Allemands. Nos lecteurs ont pu en lire des extraits dans notre numéro 70. Depuis sa mise en vente, Treblinka connaît un énorme succès, mais soulève aussi d'âpres discussions. Défendu par Edmond Michelet, par Louis Martin-Chauffier et par un grand nombre d'anciens déportés, Steiner est vivement critiqué par d'autres qui lui reprochent de n'avoir pas fait œuvre d'historien (au sens universitaire du terme) — ce qu'il n'a jamais prétendu faire.

En fait, à l'aide de documents écrits, mais surtout à partir des témoignages des rares survivants du camp, Steiner, qui est juif et dont les parents sont morts en déportation, a voulu écrire une sorte de reportage et tenter de recréer l'univers de Treblinka. »

Ce préambule du *Nouvel Observateur* est fort intéressant de par ses affirmations dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles prennent certaines libertés avec la réalité des faits. « 800 000 juifs gazés en dix mois » : ces chiffres postulent une hécatombe de plus de 2 600 victimes par jour sans aucune interruption pendant dix mois d'affilée. Des gens à tuer, d'abord, chose encore relativement aisée, mais des corps à faire disparaître ensuite, exercice nettement plus délicat. Un peu difficile à croire quand même. De plus, les opérations d'extermination, telles que décrites par les rescapés, se seraient déroulées sur treize mois.

« Steiner, qui est juif et dont les parents sont morts en déportation » : au sens strict du terme, Jean-François Steiner, né d'une mère non juive, n'est pas juif. Tout au plus peut-il se sentir juif et

assumer pleinement cette part d'héritage. De toute façon, seul son père est mort en déportation. Sa mère s'est remariée après la guerre.

L'historien Pierre Vidal-Naquet clamera lui aussi son admiration dans un article du *Monde*, en date du 2 mai 1966, titré *Treblinka et l'honneur des juifs*. S'il parle d'« honneur », c'est parce que, négligeant la description des masses se laissant conduire à l'abattoir sans réagir, l'historien ne veut retenir que le récit de l'insurrection menée par des prisonniers juifs contre leurs bourreaux.

Dans la foulée de sa parution, le livre obtient le Prix littéraire de la Résistance. Une consécration pour le jeune auteur. Qui ne transformera pas l'essai car sa veine historico/littéraire va se tarir par la suite. Il fera encore paraître un ouvrage de photos sur Paris en 1970. Et enfin, en 1975, un recueil de témoignages et documents réunis et traduits par ses soins, sous le titre *Varsovie 44, l'insurrection*.

Quelques faits concernant le camp de Treblinka

Avant d'aborder la critique du livre de Jean-François Steiner, il est utile de préciser un certain nombre d'éléments qu'il est possible de reconstituer sur ce camp.

Situé à une centaine de kilomètres de Varsovie, pas très loin d'une petite ville polonaise nommée Malkinia, Treblinka était en réalité composé de deux sites : le camp I construit en 1941 comme camp de travail forcé et le camp II, construit environ un an plus tard à environ deux kilomètres du premier pour servir de lieu d'extermination. Ce dernier camp devint opérationnel à partir du 23 juillet 1942, au moment de l'évacuation du ghetto de Varsovie. Il était strictement interdit de passer d'un camp à l'autre.

Les témoignages indiquent que Treblinka II comportait à l'origine trois chambres à gaz installées dans des bâtiments de briques et que trois autres furent ajoutées par la suite. Les dates de construction de ces nouvelles chambres différent

selon les témoignages. Qui s'accordent à dire qu'elles ressemblaient à des salles de douches munies de pommeaux au plafond par où le gaz était envoyé. Ce gaz émanait de moteurs diesel provenant de chars russes. Les victimes étaient donc asphyxiées au monoxyde de carbone.

Le commandant du camp à partir d'août 1942 et jusqu'en août 1943, soit globalement durant la durée de l'extermination, fut Franz Stangl. Les dimensions du site semblent avoir été d'environ 600 mètres sur 400. Il est difficile d'être précis car à la suite de l'insurrection des prisonniers, le 2 août 1943 – révolte décrite dans le livre de Steiner – le camp de Treblinka fut démantelé. Tout le terrain fut arasé et reboisé. Il n'en resta aucune trace.

Le nombre des victimes

Il n'a jamais pu être établi avec exactitude. L'historiographie officielle admet communément que de 700 000 à un million de déportés y furent exterminés, ce qui ferait de Treblinka le second centre d'extermination après Auschwitz. Mais en réalité le premier si l'on songe que ce chiffre impressionnant aurait été atteint en à peine treize mois : la durée d'existence du camp II, de fin juillet 1942 à fin août 1943.

Si l'on s'en tient à l'estimation la plus basse : 700 000 victimes, cela porte le nombre des tués à près de 54 000 par mois, soit près de 1 800 par jour. Ceci sans discontinuer, jour après jour, et ce, pendant treize mois. Jean-François Steiner, lui, ne craint pas d'affirmer sans ambages : « *On gazait à Treblinka une moyenne de quinze mille Juifs par jour* » (p. 108, édition 1966). De quoi laisser largement dubitatif. D'autant qu'il n'existait pas de four crématoire à Treblinka. Tous les témoignages concordent sur ce point. C'est là une particularité étonnante de ce camp qui, quoique camp d'extermination doté de chambres à gaz, ne possédait pas de fours crématoires pour incinérer les corps. Selon les témoignages des rescapés, les corps furent dans un premier temps empilés dans d'é-

normes fosses, succinctement recouvertes. Puis, dans un second temps, vers la fin de l'existence du camp, ils furent déterrés et brûlés en plein air sur de gigantesques brasiers. Des centaines de milliers de corps furent ainsi exhumés et brûlés. Les brasiers, énormes, s'étalèrent sur plusieurs mois. Furent-ils vus, sentis et commentés par le voisinage? Repérés par des avions?

Au cours de la brève existence du camp, il y eut quelques évasions réussies et finalement l'insurrection armée, le 2 août 1943. Les prisonniers auraient pressenti la liquidation du camp et par conséquent, la leur. Prenant les devants, ils parvinrent à s'emparer d'un certain nombre d'armes. Environ 600 prisonniers auraient réussi à fuir ce jour-là, mais seuls quelques dizaines – de quarante à soixante-dix, les avis diffèrent – échappèrent aux autres dangers qui les guettaient hors du camp et parvinrent à se sauver définitivement.

Certains de ces rescapés furent interrogés par le jeune Jean-François Steiner en Israël.

Les critiques venues de Yad Vashem

Loin des laudateurs parisiens, à Jérusalem on fulmine à la lecture de *Treblinka*. C'est Rachel Auerbach qui mène l'offensive. Elle le fait en sa double qualité d'historienne de la shoah et de représentante du petit groupe de rescapés du camp. Certes, elle n'y a pas été déportée elle-même, mais a vécu dans le ghetto de Varsovie dont elle a documenté la vie dans un journal. Juste après la guerre, le 6 novembre 1945, elle s'est rendue sur le site de Treblinka avec une commission d'enquête. A ce moment-là, dans son compte-rendu, elle a indiqué que le nombre des victimes s'était élevé à 1 074 000. Ce qui aurait porté cette fois le total des morts journaliers à environ 2 750. Puis elle a émigré en Israël et depuis, travaille à Yad Vashem à la collecte des témoignages de survivants.

Elle est fort mécontente car elle connaît Steiner. Il lui a rendu visite l'année précédente, alors qu'il préparait le livre et c'est elle qui lui a fourni les contacts nécessaires : elle lui a

fait rencontrer un certain nombre de survivants de Treblinka et lui a donné beaucoup d'informations. Ils étaient en bons termes jusqu'à ce que le livre paraisse. En fait, elle croyait, ou avait cru comprendre, qu'il lui soumettrait le manuscrit avant parution. A la lecture du livre, elle tombe des nues et entre immédiatement en campagne pour que le texte soit amendé. Ce qui la révolte tout particulièrement, c'est l'accusation de complicité de certains juifs avec leurs bourreaux.

A Paris, on se borne à sourire de ses prétentions. Ne réussissant pas à obtenir satisfaction avec la version originale française, Rachel Auerbach tourne ses espoirs vers les éditeurs américains, italiens, espagnols et allemands et réclame au moins de sérieux aménagements dans les traductions. Simon and Schuster, les éditeurs américains, flairant la bonne affaire et les ventes juteuses, ne donnent pas davantage suite aux requêtes venant de Yad Vashem. Du reste, Raul Hilberg, alors le principal historien américain de la shoah, a accordé son satisfecit au livre. N'est-ce pas l'essentiel ? Michael Korda, l'un des responsables de la maison d'édition, écrit une lettre à la fâcheuse dans laquelle il lui fait vertueusement savoir : *"An author has the right to say what he wants to say and this is the very foundation of a free press and a free society. It is your right to attack Mr Steiner's opinions once they are published. It is not your right to censor them before publication"* [Un auteur a le droit de dire ce qu'il veut, c'est le fondement même d'une presse et d'une société libres. Vous aurez le droit d'attaquer les opinions de M. Steiner une fois qu'elles seront publiées. Vous n'avez pas le droit de le censurer avant publication]. La seule chose qu'elle obtint fut que son nom soit ôté de la liste des remerciements de l'auteur.

De fait, le livre parut aux États-Unis en mai 1967 et eut là-bas aussi un bon succès. C'est cette même année que Jean-François Steiner se maria. Un fait privé, certes, si ce n'est que la nouvelle madame Steiner se trouvait être... la petite-fille du *Feld-Maréchal* de Hitler, Walther von Brauchitsch. Une circonstance assez originale pour le fils d'Isaac Kadmi Cohen. *France-Soir* annonça la nouvelle le 13 décembre 1967.

La fiabilité des témoignages

« *J'ai retrouvé en Israël quatre rescapés. Ils m'ont raconté leur cauchemar* », confiait Steiner à *Paris-Match* le 9 avril 1966. Il n'avait rien « retrouvé » du tout puisque Rachel Auerbach les lui avait servis sur un plateau et du reste, dans la postface de son livre, en 1966, il listait, pour les remercier, les noms de neuf rescapés – et non de quatre –, que « *nous avons cependant tenu(s) à interroger personnellement* », écrivait-il. Parmi ceux-ci figurait Eliahu Rosenberg.

Ces rescapés, faisant bloc autour de Rachel Auerbach, vont se mêler de la querelle, accusant Steiner de les avoir manipulés. Rosenberg en particulier lui écrira un courrier pour se plaindre d'avoir été trahi par lui. Lui aussi demandera que son nom soit effacé du livre.

Il est intéressant de se pencher d'un peu plus près sur le témoignage d'Eliahu Rosenberg qui reconnut formellement en 1987 Ivan le terrible, gardien ukrainien à Treblinka, en la personne de John Demjanjuk qui était alors jugé à Jérusalem. Or, Steiner fait mourir dans son livre ce même Ivan le terrible, massacré par les détenus lors de l'insurrection. Question : en 1987, Ivan le terrible était-il mort ou vivant ?

Les témoignages d'Eliahu Rosenberg

Décédé en septembre 2010, Eliahu Rosenberg était né à Varsovie le 10 mars 1924. Il est déporté à Treblinka le 20 août 1942, à l'âge de dix-huit ans Il en a vingt-trois ans lorsqu'il fait sa première déposition. Car le 24 décembre 1947, à Vienne, Eliahu Rosenberg, qui a réussi à s'échapper lors de l'insurrection, signe une déposition officielle de douze pages relative à son séjour dans le camp.

Il décrit à cette occasion le processus d'extermination qui était mis en œuvre. Car il l'avait vu de ses propres yeux, étant chargé de retirer les corps des chambres à gaz et de les jeter dans les fosses. Il eut la chance proprement miraculeuse de

survivre à ces Sonderkommandos qui étaient pourtant exécutés régulièrement. En fait, il réussit à survivre une année entière, échappant à de nombreuses sélections : *"As it was very dark in the chambers, one could not see that alongside the walls ran several pipes, about five centimeters in diameter through which the gas—exhaust gas from a single diesel motor—was piped into the cabin. Into one chamber could be pressed four hundred people."* [Comme il faisait très sombre dans les chambres, on n'apercevait pas le long des murs des tuyaux, d'environ cinq centimètres de diamètre, qui permettaient au gaz – des gaz d'échappement d'un unique moteur diesel – de pénétrer dans la pièce. Dans une chambre, on pouvait entasser quatre cents personnes].

Dans sa déclaration de 1947, il avait également certifié qu'un terrible gardien, connu sous le nom d'Ivan le terrible, avait été tué à coups de pelle par des déportés lors de la révolte. Cet Ukrainien, qui était redouté pour sa cruauté, était chargé du fonctionnement des chambres à gaz.

Quarante ans plus tard, en 1987, est jugé à Jérusalem un Américain d'origine ukrainienne, extradé pour l'occasion, John Demjanjuk. Il est précisément accusé d'être cet Ivan le terrible, ayant sévi à Treblinka.

Eliahu Rosenberg, qui avait déjà été entendu comme témoin à charge lors du procès d'Adolf Eichmann en 1961, le sera à nouveau pour celui de John Demjanjuk. Or, oubliant vraisemblablement sa déclaration faite sous serment quarante ans auparavant, aux termes de laquelle il indiquait qu'Ivan le terrible avait été tué par des déportés, Eliahu Rosenberg identifia formellement devant la Cour John Demjanjuk comme étant bien, sans aucun doute possible, Ivan le terrible. Il reconnaissait ses yeux d'assassin, déclara-t-il. Sur la base de ce type de témoignages, Demjanjuk sera condamné à mort en 1988. Mais il ne sera pas exécuté car son avocat aura finalement accès à des archives soviétiques auparavant inaccessibles qui fourniront la preuve qu'Ivan le terrible s'appelait très vraisemblablement Ivan Marchenko, et qu'il était mort en Yougoslavie à la fin de la guerre. Il

n'avait donc pas non plus été tué par les détenus ?

A peu près à la même époque que ce procès Demjanjuk, soit vingt ans après sa parution initiale, *Treblinka* est réédité en format de poche. Dans une interview au *Journal du Dimanche*, en date du 30 mars 1986, Jean-François Steiner va faire des déclarations intéressantes : il révélera notamment que son principal informateur pour l'écriture du livre avait été un rescapé du camp, précisément Eliahu Rosenberg. Et il concédera aussi que les derniers chapitres avaient en fait été rédigés non par lui, mais par Gilles Perrault, chargé de mieux romancer la mort d'un des protagonistes, en l'occurrence encore une fois ce même Ivan le terrible et que par conséquent, la version du livre concernant cette mort n'avait aucune valeur historique. Il déclarera : « *Quand j'ai présenté mon manuscrit à mon ami Gilles Perrault, il m'a conseillé de réécrire les derniers chapitres qui racontent l'insurrection. Il trouvait que je la traitais d'une manière un peu rapide. Il pensait qu'il fallait la développer pour l'équilibre du récit. C'est finalement Gilles Perrault qui a pris sa plume et romancé la mort d'Ivan le terrible* ».

Les critiques françaises

Lors de la parution de *Treblinka* en 1966, nous avons vu que des critiques étaient immédiatement parvenues de Yad Vashem. Elles furent loin d'être les seules et en France même, des voix indignées d'anciens déportés et de juifs s'élevèrent. Apparemment ravi de ce « scandale » qui ne pouvait qu'étoffer les ventes du livre, *Le nouveau Candide* donna largement la parole à un détracteur, l'ancien déporté David Rousset, celui-là même qui s'était fait morigéner par Simone de Beauvoir. Cette critique fit la couverture du numéro paru le 18 avril 1966 sous le titre accrocheur *L'affaire Treblinka – les juifs accusent*.

De quoi « les juifs » accusaient-ils le jeune auteur ? Essentiellement d'avoir cherché à tout prix à étayer sa thèse avec de

bien fragiles arguments. Et quelle était cette thèse ? David Rousset la résume en ces termes : *« Les Juifs se sont faits les complices de leurs bourreaux en coopérant à leur propre destruction ; ils ont couru à la mort comme des moutons ; ceux qui survécurent par tous les moyens et à tout prix sont seuls justifiés parce que n'existait alors du point de vue juif qu'une seule obligation : survivre, physiquement survivre »*.

Pour Rousset, Jean-François Steiner, qui n'avait pas connu la déportation et subordonnait tous les agissements des déportés à une pseudo spécificité juive qui aurait pris le pas sur toute autre considération, n'avait rien compris au système concentrationnaire. L'ancien déporté démontre longuement qu'en réalité, ce système était le même pour tous : *« La gestion des camps par les détenus est le caractère fondamental du système concentrationnaire tout entier. Il concerne la totalité des concentrationnaires, Juifs ou non. Du point de vue de l'administration des camps n'existe aucune différence entre les camps raciaux et les autres. (...) Les sélections dans les camps d'anéantissement apportent un degré plus profond de terreur. Elles ne modifient pas le fonctionnement »*.

Georges Wellers, déporté juif ayant connu Auschwitz et Buchenwald, abonde dans le même sens : *« La "coopération" des victimes avec les bourreaux a existé dans tous les camps, juifs ou non juifs, et il est tout à fait erroné de penser qu'il s'agissait d'un phénomène propre aux Juifs. On peut même dire que, par la force des choses, sans aucun mérite de leur part, les Juifs ont "coopéré" moins que les non-Juifs, pour la simple raison que, dans leur haine et leur mépris des Juifs, les SS ne les toléraient que dans des postes subalternes »*.

Autre réaction, celle de Joseph Billig, historien juif de la déportation : *« J.-F. Steiner, par son racisme, se place sur un plan commun avec l'antisémite raciste. L'image du Juif qu'il donne est conforme à celle que brandit l'antisémite »*.

David Rousset manifestera par ailleurs un certain scepticisme à l'égard de la fiabilité des témoignages utilisés : *« De surcroît Steiner paraît s'être peu soucié de la critique nécessaire des*

documents et des témoignages. Les témoins souvent fabulent alors même qu'ils ont réellement vécu d'étonnantes aventures. Enfin le temps parfois déforme et amplifie ».

Les critiques de Richard Glazar

Un autre détracteur de poids va se manifester en 1968 pour exprimer sa colère : Richard Glazar. Lui aussi est un rescapé de Treblinka, lui aussi s'est échappé lors de l'insurrection. Il vit alors en Tchécoslovaquie. Il prend sa plume pour réfuter très longuement l'esprit et la lettre de ce livre, *Treblinka*, dans lequel il ne reconnaît pas le camp où il a souffert ni les réactions de ceux qu'il a côtoyés: *"Several months ago a French version of Mr. Steiner's book on Treblinka got into my hands. Reading it was a horrible shock to me as it must have been to all eyewitnesses of Treblinka. I decided to write my criticism on Steiner and his book, especially when I heard that it became a bestseller in France. I enclose a copy of my « discussion with Mr. Steiner » translated into English and leave to your opinion and decision what publicity you will give it."* [Il y a quelques mois, j'ai eu entre les mains le livre de M. Steiner sur Treblinka en français. J'ai éprouvé un choc horrible en le lisant, comme ont dû en éprouver tous les témoins de Treblinka. J'ai décidé de rendre publique ma critique sur Steiner et son livre lorsque j'ai appris que cet ouvrage était devenu un best-seller en France. Vous trouverez ci-joint ma « discussion avec M. Steiner » traduite en anglais et je vous laisse le soin de lui donner l'audience que vous jugerez bon].

Dans sa critique, Richard Glazar va dérouler de manière très précise et factuelle la longue théorie de toutes les inventions, approximations et omissions qu'il a relevées dans le livre, se faisant l'interprète d'autres rescapés ayant également exprimé leur indignation devant cette prose. Laquelle prose poursuivait manifestement d'autres buts que ceux de la simple vérité historique.

Il lui rappellera que le procès des SS ayant opéré à Treblinka s'était déroulé à Düsseldorf à partir de 1964 et qu'il lui aurait

été facile d'y obtenir des informations. Dix accusés y furent jugés, dont neuf furent condamnés. Étonnamment, pas une seule fois dans son livre, Steiner ne mentionne même le nom – pourtant bien connu –, du commandant du camp, Franz Stangl, qui est simplement désigné sous le vocable de commandant « administratif ».

Par la suite...

En 1980, l'historien Vidal-Naquet, si élogieux en 1966 dans *Le Monde*, avait changé d'avis. Dans la revue *Esprit* de septembre 1980, il déclarera être « *tombé dans le piège tendu par Treblinka de Jean-François Steiner* ». Et exprimera son nouveau dégoût de ce type de littérature en ces termes : « *Cette histoire [celle de la déportation, NDLA] a, bien entendu, comme tous les récits historiques besoin d'être critiquée. La critique peut et doit être menée à plusieurs niveaux. D'abord, toute une sous-littérature qui représente une forme proprement immonde d'appel à la consommation et au sadisme doit être impitoyablement dénoncée [Chacun complétera ce que j'indique ici. Les noms de Christian Bernadac, de Silvain Reiner, de Jean-François Steiner viennent immédiatement au bout de la plume. (...)]* ».

« L'honneur des juifs » n'était plus à présent que de la « sous-littérature ».

Treblinka et Jean-François Steiner étaient un peu tombés dans l'oubli lorsqu'un procès retentissant les remplaça fugacement sous le feu des projecteurs : le procès Papon en 1998. Mais en réalité, tout avait commencé l'année précédente. L'écrivain-militant « antifasciste » Didier Daeninckx avait traité de taupe nazie son collègue écrivain Gilles Perrault dans un opuscule au vitriol paru en 1997, *Le Goût de la vérité*. Il faut dire que Daeninckx s'est fait une spécialité du cafardage des complots « rouges-bruns » et des menées des agents négationnistes de tous poils qu'il aperçoit partout et en tous lieux. Ce qui fait qu'il a toujours eu beaucoup de pain sur la planche.

C'est dans ce contexte qu'il va violemment s'en prendre également à Jean-François Steiner, auquel il ne consacrera pas un livret, non, mais un article virulent qui paraît en juillet 1998 sous le titre *De « Treblinka » à Bordeaux...*

Pourquoi Bordeaux ? C'est que nous sommes l'année du fameux procès de Maurice Papon, qui se déroule dans cette ville, et que Jean-François Steiner-dont-le-père-juif-est-mort-en-déportation se présente le 22 octobre 1997 à la barre comme témoin... en faveur de Papon. Il fait même partie de son comité de soutien ! De quoi exciter l'ire vengeresse du chevalier blanc Daeninckx qui, trente ans après la parution de *Treblinka*, va tout à coup lâcher son fiel. C'est qu'il vient brusquement de s'apercevoir qu'à côté des « faussaires » patentés de la mémoire, des illustres, des connus, se glissent sournoisement « *d'autres entreprises de falsifications mises en œuvre de manière beaucoup plus insidieuse. La banalisation douce. (...) Et l'exemple de Treblinka, signé par Jean-François Steiner en 1966 permet de démonter les principaux mécanismes de ce traquenard idéologique* ». Il est d'autant plus satisfait de dénoncer *Treblinka* que Perrault a participé à son écriture, ce qui lui permet de glisser confraternellement : « *Gilles Perrault, participant masqué à cette entreprise d'avilissement littéraire des déportés, n'oubliera pas, dans son œuvre, de faire de discrets clins d'œil à son ami du Nouveau Candide et de Fayard réunis* ».

De son point de vue, voilà les deux « faussaires insidieux » dénoncés d'un seul coup et le « traquenard idéologique » dévoilé aux yeux de tous. Et pour le cas improbable où certains douteraient encore, Didier Daeninckx révèle que « *Peut-être fera-t-on vaciller la conviction des sceptiques qui persisteraient à ne voir ici que de très vieilles histoires, en leur apprenant que le livre d'histoire publié par les éditions Bréal, en cette année 1998, en plein procès Papon et destiné aux professeurs et élèves de terminales, propose pour illustrer le chapitre sur la Shoah, un texte de Jean-François Steiner extrait de son ouvrage Treblinka !* »

Il est en effet exact que malgré les critiques et attaques ayant largement disqualifié *Treblinka* en tant que témoigna-

ge sur la réalité de la vie dans ce camp, et ce dès sa parution – critiques qui n'ont pas attendu les mauvais points distribués par Daeninckx et consorts trente ans après – l'ouvrage de Steiner reste utilisé dans les établissements scolaires français, et certains « morceaux choisis » sont encore proposés aux examens. Une façon de continuer à légitimer envers et contre tout un texte pourtant fortement discrédité. Sans craindre de donner en pâture à un public vulnérable des « informations » plus que sujettes à caution.

Mietek Grajewski alias Martin Gray : du NKVD au capitalisme américain

S'il est une vie qui accumule *a priori* les superlatifs, c'est bien celle de l'auteur du best-seller *Au nom de tous les miens*. Trop de tout : d'horreurs, de massacres, de fortune, de mariages, d'enfants, de mort et de résurrection. Il a tout vu, tout connu, tout fait. Et tout refait, cet indestructible. Si l'on est beaucoup mort dans ses parages, lui, par contre, est toujours là, ayant gaillardement attaqué sa 91^e année en avril 2012.

Mais peut-être que trop, c'est quand même *too much*. A la fin, on a envie de crier grâce. Et de se demander si tout cela est bien réel. Ou simplement le fruit d'une double et fertile imagination.

C'est en 1971 qu'éclate aux éditions Laffont la bombe *Au nom de tous les miens*, immédiatement portée au pinacle par la critique française et encensée par des lecteurs davantage portés sur l'émotion facile que sur l'esprit critique. Car conditionnés en ce sens, il faut bien le dire. L'ouvrage se présente comme un récit autobiographique que Martin Gray ne prétend pas avoir écrit lui-même. Non. Lui s'est borné à raconter sa vie et c'est un « collaborateur littéraire » qui s'est chargé de l'écriture : Max Gallo. La couverture du livre est claire à cet égard : « *Récit recueilli par Max Gallo* ». Dans sa préface, ce dernier nous précise dans quel esprit il a travaillé : « *Nous nous sommes vus jour après jour, durant des mois. (...) J'ai découvert la pudeur d'un homme et sa volonté, j'ai mesuré dans sa chair la barbarie de notre siècle sauvage qui a inventé Treblinka. J'ai senti*

peser sur moi le destin qui saccage. J'ai dû élaguer : à chaque pas, cette vie était une histoire. Je n'ai retenu que l'essentiel : j'ai recomposé, confronté, monté des décors, tenté de recréer l'atmosphère. J'ai employé mes mots. Et j'ai aussi utilisé tout ce que la vie avait laissé en moi de traces ».

Ces derniers mots sont importants car il est clair qu'au-delà de la simple collaboration littéraire, de forts liens liés à d'anciennes fidélités politiques ont joué et fait naître une grande connivence entre les deux compères: de l'ancien officier du NKVD (Mietek Grajewski) à l'ancien militant communiste (Max Gallo), le courant est passé cinq sur cinq, n'en doutons pas. Mais la presse française, si tant est qu'elle se soit rendu compte de ces accointances, n'a pas cru devoir en faire état.

À ce stade, on peut déjà comprendre qu'il sera fortement question dans le livre du camp de Treblinka, « *inventé* » par « *notre siècle sauvage* », *dixit* Gallo. Mais les deux anciens communistes se garderont bien d'évoquer à aucun moment les goulags soviétiques, pourtant eux aussi « *inventés* » par ce même siècle, et pas vraiment plus hospitaliers.

Le résultat de cette étroite collaboration prendra la forme d'un gros livre de quatre cents pages relatant l'existence palpitante et régulièrement miraculée de Mietek Grajewski – devenu plus tard Martin Gray –, de sa naissance à 1970.

Avant d'analyser les critiques qui finiront par frapper de plein fouet cette « autobiographie », critiques en provenance du monde anglo-saxon et non français – les traîtres ! –, examinons dans un premier stade ce que nous apprennent conjointement Gray et Gallo :

Au nom de tous les miens

Le livre s'ouvre par un mensonge, d'autant plus étonnant que le site officiel de Martin Gray nous indiquera plus tard sans équivoque ses date et lieu de naissance : le 27 avril 1922 à Varsovie. Or, le livre démarre ainsi : « *C'est septembre 1939 :*

le mois de ma naissance véritable. Des quatorze années qui précèdent ces jours, je ne sais presque plus rien ». Selon la version Gallo, Mietek Grajewski serait donc né en 1925. Ces trois années de différence ont-elles pour but de rendre encore plus extraordinaires les exploits qui seront ensuite accomplis par cette force de la nature ? On peut le supposer. Toujours est-il que c'est faux. En septembre 1939, le jeune homme avait dix-sept ans bien sonnés. Et non pas quatorze.

Et il est très curieux également qu'il ne se souvienne de rien avant ces soi-disant quatorze années, lui qui fera preuve d'une mémoire sans défaillance pour les noms et les faits des années qui suivront.

Lorsque les Allemands envahissent son pays, en septembre 1939, le jeune Mietek vit à Varsovie avec sa famille : son père, dont on nous fait comprendre qu'il est membre de la résistance clandestine, sa mère et deux jeunes frères. Lorsque les juifs sont enfermés dans le ghetto de la ville, en octobre 1940, il se lance dans un fructueux commerce de contrebande en s'abouchant avec une bande de voyous polonais dont il devient naturellement le chef : *« C'étaient des hommes simples, il fallait que je devienne leur chef et leur ami et ce n'était pas impossible. J'expliquais mon plan : ils me protégeraient et pour ça, je les paierais, tous les jours, régulièrement. Ils traverseraient avec moi le ghetto : comme Polonais, ils pouvaient prendre le tramway sans danger, moi je m'occuperais du reste »*.

Il achète des complicités à l'intérieur et à l'extérieur du ghetto, il achète tout et n'importe quoi, et même des policiers. Et il gagne beaucoup d'argent car les trafics en tous genres vont bon train : *« Mes bénéfices sont énormes, car le ghetto a faim, car le ghetto a froid »*. Du petit artisanat hasardeux au départ, ce mirifique voyou au grand cœur – *dixit* Gallo –, passe vite au stade de l'entreprise prospère, avec associés et salariés.

Du coup, il fait des jaloux. Il est donc dénoncé à plusieurs reprises, arrêté, conduit à la *Kommandantur*, tabassé. Mais rassurons-nous, comme Tintin ou Zorro, il parvient toujours

à sortir des griffes acérées des affreux. Sitôt pris, sitôt évadé. A lire Gallo, on s'échappait assez facilement des pires prisons de Varsovie et l'on entraît et sortait du ghetto sans trop de difficultés quand on en avait. Du cran. Et des zlotys. Sans compter que les nazis, méchants mais stupides, étaient incroyablement faciles à rouler.

Un peu (beaucoup) de dramatisation au passage (ce n'est pas le lecteur qui ira vérifier) : *« J'avais tenu ce cou, le bord du casque m'avait labouré le nez, mais j'avais serré, griffé, et ce bourreau était tombé à genoux. Je vivais à nouveau. Mais le prix était cher, j'avais perdu mon œil gauche »*. Dieu merci, contrairement à ce qu'affirme son « collaborateur littéraire », Mietek Grajewski a gardé ses deux yeux. Le gauche avait certes été blessé ce jour-là, mais il a guéri assez vite.

Treblinka

À partir du 22 juillet 1942, le ghetto de Varsovie est évacué. À la mi-septembre, quasiment par hasard, Mietek découvre sa mère et ses frères dans une colonne, raflés pour la déportation. Et là, il se joint volontairement à eux. Du moins, c'est ce qu'affirme Gallo. Le convoi s'ébranle en direction du camp de Treblinka, à une centaine de kilomètres de là.

Treblinka est le « morceau de bravoure » du livre et l'épisode qui a déclenché la plus vive polémique. Mietek Grajewski a-t-il réellement séjourné à Treblinka ? A-t-il réellement été envoyé au camp II, celui dont on ne revenait jamais, d'après les témoignages ? A-t-il réellement réussi à s'en évader ? Et à s'évader ensuite du camp I ? Et tout ceci en un mois à peine ? Et sans que personne n'en garde le moindre souvenir et ne puisse venir corroborer ces faits particulièrement remarquables ?

Voici ce qui nous est raconté par Max Gallo : à l'arrivée à Treblinka, Mietek se trouve dans une petite gare : *« La tête baissée pour éviter les coups j'aperçois une petite gare, je lis des indications banales : buffet, salle d'attente, w.-c., guichet. Tout est propre comme un décor de théâtre. »* C'était effectivement un décor de

théâtre, bâti pour rassurer les arrivants. Tout y était faux, même l'horloge dont les aiguilles restaient immobiles. Mais hélas pour Gallo/Gray, ce leurre ne fut construit qu'en décembre 1942. En septembre 1942, lorsqu'il affirme être arrivé, ce décor n'existait tout simplement pas.

Comme il est jeune et fort, il est sélectionné pour le travail. Dès lors, un seul impératif pour lui : survivre à tout prix. Et s'échapper pour témoigner et se venger. C'est précisément en parlant inconsidérément d'évasion qu'il attire l'attention sur sa personne et qu'en guise de punition il est envoyé à l'autre camp, celui de la mort : *« J'étais devenu l'un des Totenjuden, un Juif de la mort, et j'ai su que le ghetto, l'Umschlagplatz, le wagon qui nous avait conduit à Treblinka, le camp d'en haut d'où je venais, n'étaient rien. Ici était le fond. Le fond de la vie, le fond de l'homme. Car les bourreaux avaient visage d'hommes, ils étaient semblables à ces corps que je jetais, ils étaient pareils à moi. Et ils avaient inventé cette fabrique à tuer, ces chambres à gaz, ces nouvelles chambres si bien conçues, avec leurs pommeaux de douche par où s'échappait le gaz, ces parois carrelées de blanc, ces petites portes d'entrée puis leur sol en pente qui descendait vers la grande porte que nous ouvrons et contre laquelle étaient enchevêtrés les corps. »* Martin Gray racontera même avoir étranglé de ses mains des enfants qui vivaient encore après être passés par la chambre à gaz.

Comment réussit-il à s'échapper ? À faire ce que nul autre, jamais, ne semble avoir réalisé : revenir du camp II au camp I ? Car ce trajet, lorsqu'on était prisonnier, n'était imaginable que dans l'autre sens. Et c'était alors un aller sans retour. Il y parvint, dit-il, en se cramponnant sous un camion conduit par des SS qui rentraient au camp de travail. Arrivé là, il parvint à se faufiler et se joignit le plus naturellement du monde aux autres prisonniers, à la faveur du brouillard. Qui s'était opportunément étendu, quoiqu'on ne fût alors qu'en septembre ou début octobre. L'appel journalier, pourtant minutieux car il durait des heures, ne semble pas lui avoir posé de problème non plus.

Il s'agissait à présent de s'évader du camp I. Il usa du seul moyen disponible : se faire enfermer dans un wagon rempli de marchandises qui repartait. Le processus qui est décrit par Gallo est très exactement le même que celui dépeint par Jean-François Steiner dans son livre *Treblinka*, paru cinq années auparavant. Si ce n'est que pour Steiner, il fallait être plusieurs pour réussir : *« La troisième filière était moins dangereuse, mais elle demandait l'aide de plusieurs camarades et une préparation minutieuse. Elle consistait à se cacher, toujours en fin de journée, dans un grand tas de vêtements. (...) Il fallait donc, durant la journée, tandis que l'on entassait les paquets, ménager à l'intérieur de l'édifice une cache suffisamment grande pour un homme et que l'on pourrait boucher avec un paquet, sans qu'il y parût rien. Cela demandait une certaine habileté et ne pouvait en aucun cas être réalisé par un seul homme »* (*Treblinka*, édition 1966, p.165). Mietek Grajewski, lui, parvint à accomplir cet exploit tout seul, sans aide d'aucune sorte, et à sortir du camp en usant de ce procédé. Combien de temps était-il resté à Treblinka ? La chose ne nous est pas indiquée avec exactitude, mais c'est de l'ordre de quelques semaines.

Ses tribulations sont cependant bien loin d'être terminées. A pied, il gagne ensuite Zambrow où vivait encore une communauté juive et tente de convaincre ses membres de la réalité de l'extermination : *« J'ai parlé dans le silence, j'entendais leurs respirations, l'homme important s'est brusquement approché de moi, le visage écarlate. – Ce que vous dites ne peut être vrai. C'est impossible. Les Allemands ne sont pas fous. Pourquoi nous tueraient-ils alors que nous les payons, que nous travaillons pour eux ? Leur intérêt, c'est de nous garder en vie, ici à Zambrow. C'est vous qui êtes fou, fou, vous avez perdu la raison ! »*.

Là encore, nous retrouvons exactement la situation déjà décrite par Steiner dont le héros évadé se heurte lui aussi à la même incrédulité en parlant de Treblinka : *« Le dialogue avait ainsi duré quelques heures, puis Choken était sorti et il s'était mis à haranguer la foule. Au bout d'un quart d'heure, la police juive était arrivée et l'avait emmené d'abord en prison puis, de là,*

devant le Conseil juif. Le président du Judenrat l'avait accusé de répandre volontairement la panique afin de racheter l'or et les bijoux à bas prix. » (*Treblinka*, édition 1966, p.248).

Il existe bien d'autres exemples de très fortes similitudes entre *Treblinka* de Jean-François Steiner, paru en 1966, et *Au nom de tous les miens* écrit par Max Gallo en 1971.

Ayant comme de juste échoué à convaincre ses coreligionnaires, Mietek Grajewski repart, se fait capturer par les nazis et envoyer au camp de travail de Zambrow. Naturellement, il s'en évade une fois de plus et sa route croise alors celle de l'*Arma Krajowa*, un mouvement de résistance polonais, qu'il rejoint pour un temps. Il finit par arriver à sa destination, Varsovie, au terme d'un parcours jalonné de nombreux cadavres de « bourreaux ». Car il a appris à tuer.

Officier du NKVD⁽¹⁾

Très peu de dates figurent dans l'autobiographie de Martin Gray, mais nous savons que l'insurrection armée du ghetto de Varsovie se produisit du 19 avril au 8 mai 1943, et qu'il y participa, nous dit-il, les armes à la main, du début à la fin. L'épisode est raconté en détails dans le livre. Beaucoup vont mourir autour de lui, y compris son père, mais lui en réchappera miraculeusement comme d'habitude et cette fois, sa route va croiser celle de l'*Arma Ludowa*, les partisans communistes polonais. Nous sommes le 16 mai 1943, car pour une fois cette date nous est précisée en ces termes : « *Le 16 mai, Mokotow m'a conduit dans la vieille ville, auprès de ses camarades de l'Arma Ludowa* ». En réalité, historiquement, l'*Arma Ludowa* (l'Armée du peuple) n'a été créée que le 1^{er} janvier 1944. Mais il existait un mouvement antérieur appelé *Gwardia Ludowa* (la Garde du peuple) qui est vraisemblable-

(1) Le NKVD succède en 1934 au Guépéou qui succédait lui-même à la Tchéka. Il sera suivi à partir de 1954 du KGB. Toutes appellations désignant les mêmes basses œuvres du régime communiste : police politique et paramilitaire, répression de la « contre-révolution » et du « sabotage », etc.

blement celui que rejoignit Grajewski. C'est là qu'il va gagner ses galons d'officier du NKVD car c'est dans cette police politico/militaire à la réputation et aux méthodes peu sympathiques qu'il est enrôlé d'office : *« Nous avons besoin de gens comme toi, capables de dénicher les bandits. Tu as vu de près les NSZ [résistance polonaise de droite, NDLA]. Tu as été à Zambrow et à Bialystok. Si tu veux, tu commenceras là-bas. Débrouille-toi, trouve-nous les NSZ, les mouchards, ceux qui t'ont dénoncé, les collaborateurs, ceux qui ne nous aiment pas »*.

Il va suivre ces consignes à la lettre, sans états d'âme superflus. À présent au service des Rouges, il débusque, tend des pièges aux « bandits » et règle pas mal de comptes au passage. Son zèle le fait vite monter en grade : le voilà bientôt lieutenant, puis capitaine, arborant de belles décorations sur son uniforme soviétique. Des photos en font foi.

Encore un petit mensonge lié à sa date de naissance : *« Le jour de mon anniversaire, le vendredi 27 avril 1945, à dix-neuf ans, je suis entré dans Berlin »*. Plus le livre avance, plus il rajeunit. En réalité, ce jour-là, Mietek Grajewski avait vingt-trois ans. Mais sans doute Max Gallo a-t-il jugé qu'à dix-neuf ans, tout cela était encore plus incroyablement formidable. Il ne pouvait pas alors deviner que quelques décennies plus tard, sur le site internet officiel de Martin Gray, il allait être difficile d'indiquer une fausse date de naissance. Et que donc ses subterfuges seraient éventés.

Toujours est-il que cet homme stupéfiant et quasiment invincible a également vécu la prise de Berlin. Et même, il a été à deux doigts de capturer Martin Bormann. Seules l'incurie et l'incrédulité de ses supérieurs l'en ont empêché. En 1971, lors de l'écriture du livre, on croyait encore que le fameux Bormann, grand dignitaire du Reich, avait fui Berlin lors de la chute de la ville et pouvait être vivant, quelque part en Amérique du Sud.

C'est en tout cas à Berlin, dans la zone américaine, que s'achève sa première vie. Il n'était pas bien vieux, mais il en avait fait, des choses ! Mietek Grajewski pouvait mourir.

Martin Gray allait naître. Sur ce fameux site internet officiel, outre la date de naissance, il est indiqué que Gray a perdu carrément... cent-dix membres de sa famille dans l'holocauste. Mieux, si l'on peut dire, que Simon Wiesenthal qui, lui, en a perdu quatre-vingt-neuf. Dans l'hécatombe de la famille Grajewski et alliés ne figuraient cependant ni sa grand-mère maternelle ni son oncle, restés à New York, qu'il demande à pouvoir rejoindre aussitôt que possible.

Mais auparavant, il lui a fallu mentir aux autorités américaines en cachant soigneusement son passé d'officier du NKVD. C'est qu'ils veulent en savoir des choses, ces Américains, des choses qui ne les regardent pas : *« Vous êtes arrivé à Berlin comment ? Il parle polonais, il me regarde à peine, les mains posées à plat sur la machine à écrire. – À pied, seul, j'ai marché. L'Armée rouge, la vengeance, c'était mon affaire, mon passé déjà. Ils n'avaient pas à savoir, peut-être n'auraient-ils pas compris, m'enchaînant à ce passé alors que je voulais renaître, commencer, neuf, libre, là-bas ».*

La fortune en Amérique

Il arrive dans le nouveau monde en 1947. Il a vingt-cinq ans. Finis les zlotys, maintenant, ce sont des tas de dollars qu'il veut gagner. Max Gallo nous détaille toutes les étapes de cette montée vers la fortune, aidée par les milieux juifs de New York. Le jeune homme, qui ne doute de rien et surtout pas de lui-même, a tout pour réussir : un sacré culot et peut-être pas énormément de scrupules. Finalement, il recommence ce qui lui avait si bien réussi dans le ghetto : l'import-export. En y mettant un peu plus de formes, mais l'idée de base reste la même. Il se lance donc dans le commerce des antiquités venues d'Europe, qui rendent fous les Américains aisés.

Ces « antiquités » étaient-elles vraies ou fausses ? Cette question a fait couler beaucoup d'encre, surtout parmi ses détracteurs. La réponse est : les deux, mon capitaine. Il com-

mence effectivement par importer des porcelaines véritables, ou présumées telles, écumant les marchés aux puces et les marchands appauvris des grandes villes européennes. A force d'écumer, la bonne marchandise finit par se raréfier et c'est alors qu'il a l'idée, dans un second temps, de faire fabriquer en Europe les objets convoités pour les revendre aux États-Unis, Canada et Cuba. Car il a vite ouvert des succursales. Toute la question est alors de savoir s'il vendait aux antiquaires américains des marchandises neuves ou anciennes, si ceux-ci savaient exactement ce qu'ils achetaient et ce qu'ils répercutaient ensuite à leurs clients. Des réponses très ambiguës sont apportées à ces légitimes questions. Quelques pistes pour tenter d'y comprendre quelque chose : *« Ça a été long, difficile. J'ai vu le directeur, j'ai négocié, payé, soudoyé. Puis, un jour, les gros fours cylindriques de la K.P.M. [la manufacture royale de porcelaine de Berlin, NDLA] se sont mis à chauffer pour mes porcelaines, pour moi le rescapé de Treblinka. Cela aussi c'était une revanche. Et un coup de génie. Les antiquités que la K.P.M. fabriquait, étaient authentiques ! Et les dollars s'accumulaient »*.

« À Hof aussi j'ai gagné. Maintenant je n'étais plus seulement importateur ou fabricant de vraies antiquités, mais aussi copiste ! » Entre-temps, en 1952, il était également devenu citoyen américain, ce qui lui facilita bien les choses, commercialement parlant.

« J'ajoutais d'autres importations à mes caisses d'objets d'art ; l'engrenage tournait, des dollars naissaient d'autres dollars. On m'apportait des idées ; j'ai acheté et revendu des voitures européennes par centaines ; j'ai fait fabriquer des lustres anciens à Paris et depuis la côte Ouest, du Sud et du Middle-West, les antiquaires me suppliaient de les leur réserver. »

Cette question des antiquités, vraies ou fausses, vraies et fausses, n'est pas anodine dans ce contexte car il a été reproché à Martin Gray d'avoir pris autant de libertés dans le récit de sa vie « d'avant » que dans son lucratif commerce d'import-export. Qu'il abandonnera du reste lorsque les imita-

tions japonaises de ses propres répliques « à l'ancienne » commenceront à envahir le marché américain. En fait, et pour le dire crûment, le « *fabricant de vraies antiquités* » jetait une forte suspicion sur la réalité de sa vie et de ses exploits pendant la guerre.

La dernière partie du livre raconte son mariage en 1959 avec Dina Cult, un mannequin d'origine hollandaise, son installation dans le sud de la France et la naissance de ses quatre enfants. Comme tout doit toujours rester extraordinaire avec cet homme, c'est lui-même qui accouchera sa femme, au moins pour les trois derniers et en présence de la famille réunie, la fille aînée de huit ans coupant le cordon ombilical du petit dernier. Le symbole est clair et renvoie aux enfants qu'il avait dû étrangler de ses mains, affirmait-il. Une façon de boucler la boucle.

Le destin va cruellement le rattraper le 3 octobre 1970. Sa femme et ses quatre enfants âgés de dix à deux ans périssent dans l'incendie de la forêt du Tanneron dans le Var, alors qu'ils tentaient de fuir en voiture. C'est à la suite de cette tragédie, à quarante-huit ans, et plus de vingt-cinq ans après la fin de la guerre, qu'il entreprendra de raconter sa vie avec l'aide de Max Gallo.

Par la suite, il se remariera encore à deux reprises et aura à nouveau cinq enfants. Il va également collectionner les honneurs et distinctions diverses, présidant notamment l'Arche de la Défense à Paris de 1989 à 2001. Max Gallo lui aussi a bien « réussi » : il est même devenu Immortel puisqu'il a fini par entrer à l'Académie française en 2007. Auparavant, après l'épisode communiste, il avait fait carrière chez les socialistes et occupait la fonction officielle de porte-parole du gouvernement lorsqu'éclatera, en 1983, la polémique dont il sera question plus loin.

Le contexte des années 1960-70

Au nom de tous les miens a paru en 1971. On a vu que depuis le procès Eichmann, en 1961, toute une littérature consacrée

à la shoah s'était développée, généralement plus soucieuse de sensationnel – pour doper les ventes et appâter les lecteurs –, que de stricte vérité historique. Les nazis faisaient vendre. Les horreurs, aussi. En conséquence, la surenchère a pu se déployer. Rien n'a changé, c'est toujours le cas actuellement.

En outre, l'année précédant la parution du livre du tandem Gray/Gallo, s'était déroulé le procès de Franz Stangl, qui fut commandant des camps de Sobibor et de Treblinka. Après la guerre, Stangl s'était réfugié au Brésil où il vivait et travaillait sous son véritable nom. Il n'avait pas comparu au procès de Treblinka, tenu à Düsseldorf en 1964, car il avait été recherché plus que mollement et n'avait pas encore été retrouvé. Il ne sera finalement débusqué qu'en 1967, extradé vers l'Allemagne de l'Ouest, et jugé à partir de mai 1970 par ce même tribunal de Düsseldorf. Reconnu coupable, il est condamné, le 22 décembre 1970, à la prison à vie. En fait, il ne purgera que dix-huit mois de réclusion car il meurt le 28 juin 1971, d'une crise cardiaque, à l'âge de soixante-trois ans.

Pour broder la vie mouvementée de Martin Gray, Max Gallo avait donc à sa disposition les actes du procès, les témoignages et la littérature précédemment parue, notamment le *Treblinka* de Steiner. Mais *Au nom de tous les miens* n'épuisa pas le filon, loin de là. L'année 1972 verra la parution du livre fameux de Frederick Forsyth, *Le dossier Odessa*. En 1975, ce sera au tour de *La Confrérie Bormann*, de William Stevenson. Pour ne parler que de deux gros tirages, car en réalité, il y en eut bien davantage.

Toute cette littérature jouait habilement sur deux tableaux : de la fiction appuyée sur quelques faits réels. Dans ces conditions, il devenait très difficile, voire impossible, de démêler le vrai du faux. Et d'ailleurs, quelle importance ? Du moment que les livres se vendaient et que le lecteur était content...

Un grand devancier les avait tous précédés dans cette voie étroite quoique lucrative : Joseph Kessel, dont l'ombre plane

sur tous ces récits sensationnels. Lui aussi, incroyable conteur, avait su mêler journalisme, roman, fiction, réalité, faits plus ou moins historiques, pour créer des situations et des personnages plus vrais que nature. Même, et surtout, s'ils n'avaient pas existé « pour de bon ». Gallo a-t-il essayé de faire du Kessel ? On ne peut s'empêcher d'y songer très fortement à la lecture de cette « autobiographie » de Martin Gray.

La polémique

Elle finira par rattraper le livre, mais se déroulera en deux temps : le premier à la parution de la version anglaise, en 1973, le second dix ans plus tard, en 1983, lorsqu'arrivera sur les écrans le film tiré du récit de Max Gallo.

A la parution du livre, en 1971, la presse française se garde bien de la moindre critique. Il n'est pas dans ses habitudes de se montrer regardante lorsqu'il est question de la shoah. Et le moins que l'on puisse dire est qu'elle ne souhaite pas encourager ce mauvais penchant chez ses lecteurs.

C'est la presse anglo-saxonne qui va mettre les pieds dans le plat en mai 1973, lorsque paraît la version anglaise, intitulée *For Those I Loved*.

Le *Sunday Times* et *The Observer* font à ce moment-là ce qui n'a pas été fait en France deux ans plus tôt : ils mènent l'enquête, interrogent des survivants de Treblinka, confrontent les informations. Il apparaît alors que les descriptions faites par le tandem Gray/Gallo ne correspondent ni aux travaux des historiens, ni aux souvenirs des quelques rescapés du camp. Bien des détails, outre la fameuse gare qui n'existait pas en septembre 1942, ne concordent pas : l'infirmerie, les chambres à gaz, le plan des camps, entre autres. " « *It was impossible to see the things Gray said he saw in Treblinka in the autumn of 1942, » one Treblinka survivor told The Times.* " [« *Il était impossible de voir les choses que Gray dit avoir vues à Treblinka à l'automne 1942* », dit un rescapé du camp au *Sunday Times*].

Manque supplémentaire de chance, une journaliste anglaise est justement en train d'écrire un livre sur Treblinka et c'est elle qui va porter l'estocade. Elle s'appelle Gitta Sereny.

Gitta Sereny

Ayant assisté au procès de Franz Stangl qui avait été condamné en 1970 à la réclusion à perpétuité, Gitta Sereny, dont le père était protestant et la mère juive, décida d'écrire un livre sur celui qui avait commandé le camp de Sobibor (quelques mois) et celui de Treblinka (globalement une année) : *« Je n'ai pas eu principalement pour objet d'écrire un récit d'horreur, bien qu'on ne puisse éviter l'horreur sur le sujet. Mon effort ne visait pas non plus à la seule compréhension d'un homme impliqué exceptionnellement dans la plus grande tragédie de notre temps. J'ai tenté à la fois de démontrer la fatale interdépendance de toutes les actions humaines et de proclamer que l'homme est responsable de ses propres actes et de leurs conséquences »* annonça-t-elle en préambule.

Cette journaliste d'investigation eut donc le privilège (journalistique) de soixante-dix heures d'entretien en tête à tête avec Stangl, qui attendait alors l'issue de son recours, car il avait fait appel de sa condamnation. Le résultat de ces conversations sera publié sous le titre *Into That Darkness : from Mercy Killing to Mass Murder* qui parut au Royaume-Uni en 1974 et l'année suivante en français : *Au fond des ténèbres : de l'euthanasie à l'assassinat de masse*.

Ce livre est fort intéressant pour tous les éléments d'information et les divers éclairages qu'il apporte. Mais il est fascinant par tout ce qu'il ne dit pas. Pas un seul mot, jamais, ne fut prononcé sur le fonctionnement technique des chambres à gaz, ni même sur leur nombre. Le lecteur émerge du livre de Sereny sans avoir appris quoi que ce soit de nouveau sur le sujet. Et pourtant cette journaliste avait face à elle celui qui avait été le responsable du camp. Avec sa manie administrative, il était bien placé pour savoir avec précision comment les choses se passaient. Et puisqu'il avait

accepté de parler franchement, c'était le moment ou jamais de l'interroger. Il aurait pu refuser de répondre ou éluder le sujet en usant de fausses réponses. Mais il n'eut pas à le faire car elle n'évoqua jamais ce sujet pourtant crucial. Jamais elle ne réclama la moindre précision technique. C'est un énorme manque. On rétorquera que ce n'était pas le sujet du livre. Il n'empêche. C'était pourtant bien le point central. Stangl avait été condamné pour sa responsabilité dans la mort de 900 000 personnes, chiffre qui fut alors retenu par le tribunal. À partir de ce constat, il n'aurait pas été inutile de réclamer au commandant du camp, responsable en dernier ressort de ce qui s'y passait, des précisions complémentaires. Par contre, le sujet est abondamment traité, dans le livre, par les rescapés qui, eux, se sont emparés du sujet. Mais sans avoir forcément tous les mêmes souvenirs.

Mis à part ce point essentiel, beaucoup de contradictions apparaissent dans le livre de Sereny sur des aspects importants qui n'ont pas été suffisamment fouillés. Ainsi, les bâtiments abritant les chambres à gaz ont-ils, oui ou non, été détruits durant la révolte des prisonniers, le 2 août 1943 ? C'est une question loin d'être anodine et les réponses apportées par Stangl sont plus qu'imprécises, et même contradictoires, sans que la journaliste ne réagisse et ne creuse la question. Ainsi Gitta Sereny lui demande-t-elle : « *D'après les rapports, les exterminations ont continué après la révolte ? Peut-être après votre départ ?* » Et il répond : « *Je ne pense pas. Comment auraient-ils fait ? Tout – toutes les installations – avait été incendié* » [« *Après la révolte et tous les incendies, seules les chambres à gaz restaient intactes* » a dit Suchomel. « *Elles étaient en briques.* » Et Stangl m'a dit : « *Les idiots, pourquoi ne les ont-ils pas brûlées ?* » »]

Les commentaires ci-dessus entre parenthèses sont placés par Gitta Sereny qui avait également interrogé pour son livre Franz Suchomel, dont elle rapporte les propos en contre-chant de ceux de Stangl. Suchomel, SS à Treblinka, fut condamné à... six ans de prison en 1965, à l'issue du procès dit de Treblinka, pour complicité de meurtre d'au

moins 700 000 juifs. Il sera libéré en décembre 1967. Difficile de ne pas être étonnés à la lecture de ces faits et chiffres...

Contrairement aux apparences, nous ne nous éloignons pas de notre sujet, qui est Treblinka et les assertions de Martin Gray d'une part, Treblinka et le livre de Gitta Sereny d'autre part. Les travaux qu'elle avait effectués sur la question l'amènèrent à sévèrement critiquer diverses productions « littéraires » qui selon elle faisaient, par leurs exagérations et/ou leurs mensonges, le jeu des révisionnistes. Elle publia un long article sur la question dans le *New Statesman* du 2 novembre 1979 dans lequel elle s'en prit nommément au duo Gray/Gallo : *"Gray's For Those I Loved was the work of Max Gallo the ghostwriter, who also produced Papillon. During the research for a Sunday Times inquiry into Gray's work, M. Gallo informed me coolly that he « needed » a long chapter on Treblinka because the book required something strong for pulling in readers. When I myself told Gray, the « author », that he had manifestly never been to, nor escaped from Treblinka, he finally asked, despairingly, « But does it matter? Wasn't the only thing that Treblinka did happen, that it should be written about, and that some Jews should be shown to have been heroic? »"*

[Au nom de tous les miens, de Gray, était l'œuvre de Max Gallo, qui fut aussi le nègre de Papillon ⁽²⁾. Pendant que je faisais pour le Sunday Times une enquête sur le livre de Gray, M. Gallo m'informa froidement qu'il « avait eu besoin » d'un long chapitre sur Treblinka parce que le livre réclamait quelque chose de fort pour retenir les lecteurs. Quand je dis moi-même à Gray, l'« auteur », que manifestement, il n'avait jamais séjourné à Treblinka et ne s'en était jamais évadé, il finit par demander, en désespoir de cause : « Mais quelle importance ? Le plus important n'était-ce pas que Treblinka avait eu lieu, qu'il fallait écrire sur le sujet et montrer que certains juifs avaient été héroïques ? »]

(2) Le livre *Papillon*, paru en 1969, relatait de façon plus que romancée la vie tumultueuse du bagnard Henri Charrière. Cet ouvrage, qui connut un grand succès de librairie, fut présenté comme une « autobiographie ». Qui l'avait en réalité écrit ? Le nom de Max Gallo fut abondamment évoqué.

Le second palier de la polémique

Jusque-là, ce n'étaient que querelles et chamailleries d'auteurs autour d'un livre, provenant de l'étranger de surcroît. L'effet restait donc assez limité et ne touchait pas vraiment le grand public. Mais en 1983, le cinéaste Robert Enrico adapte pour le cinéma *Au nom de tous les miens*. Il y a généralement plus de spectateurs d'un film que de lecteurs d'un livre, et l'impact est bien plus fort. Si bien que la polémique, qui s'était assoupie, se réveille tout à coup. Et reprend de plus belle. Y compris, cette fois, en France.

C'est à nouveau l'historien Pierre Vidal-Naquet qui attaque dans le journal *Le Monde* en date du 27 novembre 1983. Ce jour-là paraît un article intitulé *M. Gray, le camp de Treblinka et M. Max Gallo*, sous-titré *Roman et brouillard*. Vidal-Naquet écrit ceci : « Il y a quelques années, M. Max Gallo a réécrit (en français reworded) un pseudo-témoignage de M. Martin Gray, qui, exploitant un drame familial, a inventé de toutes pièces un séjour dans un camp d'extermination où il n'a jamais mis les pieds. Dans le Sunday Times, il y a déjà plusieurs années, la journaliste anglaise Gitta Sereny avait démasqué cette imposture, qui fut publiée sous ce titre menteur : *Au nom de tous les miens*, en mettant en cause personnellement M. Max Gallo. Celui-ci aurait-il voulu rendre service à l'abjecte petite bande de ceux qui nient le grand massacre et qui se sont naturellement rués sur cette trop belle occasion, qu'il n'aurait pas agi autrement. »

On le voit, l'historien ne s'embarrasse pas de périphrases : « pseudo-témoignage », « inventé de toutes pièces », « imposture », etc. Le même article du *Monde* donne également la parole à Max Gallo qui se défend des accusations de l'historien en produisant les douze points suivants :

« J'ai recueilli en 1970-1971 les souvenirs de M. Martin Gray, survivant du ghetto de Varsovie et du camp de Treblinka.

J'ai écrit avec lui *Au nom de tous les miens*, utilisant à la fois mon métier d'historien et ma vocation de romancier.

J'ai naturellement signé ce travail (propos recueillis par Max Gallo) sur la couverture même du livre et expliqué ma méthode dans l'avant-propos de ce livre.

Le livre a connu une immense diffusion. Dix-huit traductions, d'Israël à l'Allemagne, de la Finlande au Japon.

En Angleterre, l'Observer ayant publié des bonnes feuilles, le Sunday Times s'interrogea sur l'authenticité des faits vécus par Martin Gray et recueillis par moi.

M^{me} Gitta Sereny, journaliste, qui préparait alors un livre sur Treblinka, fut l'âme de l'accusation.

Elle me prêta des propos que je n'ai pas reconnus.

M. Martin Gray a, je crois, intenté à l'époque une action en justice.

Aucune autre polémique n'a été engagée contre Martin Gray.

M. Robert Faurisson a naturellement repris et amplifié les accusations.

Je signale ou rappelle que, aux yeux de ceux qui nient l'holocauste, le Journal d'Anne Frank est une "fabrication" écrite par un "clerc" qui lui aussi aurait trahi.

Le cinéaste Robert Enrico vient d'adapter le livre et de terminer un film qui doit sortir à l'automne. J'ai vu la première copie. Les images sur le ghetto de Varsovie et sur Treblinka sont d'une force et d'un réalisme jamais égalés. J'imagine, après le livre de Pierre Vidal-Naquet, que la polémique va se déchaîner à l'automne. Soit. Il en est ainsi avec les œuvres fortes, les témoignages insoutenables.

Quant à moi, ceci est ma première et ma dernière mise au point ».

Ces douze points, qui se bornent à établir des faits connus de tous, n'éclairent en rien le fond du sujet, qui est de savoir si Gray est, oui ou non, un évadé de Treblinka. En d'autres termes, est-ce « le métier d'historien » ou bien « la vocation de romancier » de Gallo qui a prévalu lors de l'écriture du livre ? Aucun éclaircissement n'est apporté sur cet aspect essentiel des choses. Les douze points demeurent également très prudents dans leur formulation : des propos « non reconnus » ne signifient pas « non tenus ». Et quand à une possible action

en justice qui aurait, « *je crois* » dit Gallo, été introduite par Martin Gray, il n'y en eut bien évidemment aucune.

Le revirement de Pierre Vidal-Naquet

Si Pierre Vidal-Naquet jugeait très sévèrement le duo Gray/Gallo en novembre 1983, curieusement, il avait opéré un net revirement deux mois plus tard. *Le Monde* – toujours lui –, publie le 29 janvier 1984 son adoucissement marqué en faveur de Martin Gray. Par contre, ses flèches demeurent acérées à l'encontre du collaborateur littéraire, Max Gallo. Pourquoi ces excuses à Gray ? L'historien, qui se trouve alors dans le feu de son action contre les « assassins de la mémoire », autrement dit les révisionnistes, s'est-il rendu compte que ces querelles produisaient un effet désastreux et avaient une fâcheuse tendance à apporter de l'eau à leur moulin ?

Toujours est-il qu'il écrit à présent dans les colonnes du *Monde* : « Le Monde des 27 et 28 novembre dernier avait publié, au milieu d'un article de J.-M. Théolleyre, le fragment d'une lettre que je vous avais adressée à la fin de juillet 1983 au sujet de M. Max Gallo et de M. Martin Gray. Reprenant les conclusions d'une enquête anglaise publiée dans le Sunday Times le 2 mai 1973 et qui s'était prolongée dans le New Statesman du 2 novembre 1979, je révoquais en doute, pour m'exprimer en termes modérés, le séjour de M. Martin Gray au camp d'extermination de Treblinka, et portais contre lui l'accusation grave d'avoir exploité un drame familial.

Quand on se trompe, il est d'une élémentaire loyauté de le reconnaître. J'ai vu à deux reprises M. Martin Gray. Il m'a fourni un nombre important d'attestations qui, à moins d'être à leur tour mises en doute, établissent, sans conteste, la réalité de son séjour à Treblinka et de sa présence au ghetto de Varsovie. Je présente donc sur ce point mes excuses à M. Martin Gray et aux lecteurs du Monde.

Je ne puis malheureusement en faire autant pour M. Max Gallo. Dans la préface où il indique ce qu'il appelle sa « méthode », il écrit : « J'ai recomposé, confronté, monté des décors, tenté de recréer l'atmosphère. » Cette méthode l'a mené loin : utilisant, comme l'a établi

sans conteste l'enquête du Sunday Times, des ouvrages sur Treblinka qui n'étaient pas les meilleurs possibles, il a fait décrire à Martin Gray des lieux et des temps qu'il n'avait pas vécus. Il porte lui-même la responsabilité des soupçons qui ne pouvaient pas ne pas naître à la lecture de ce livre.

Le moins qu'on puisse dire, en effet, est que le rapport entre ce qu'a vécu M. Martin Gray et ce qu'a écrit M. Max Gallo n'est pas clair. Martin Gray m'a, du reste, dit devant témoin qu'il n'avait pas lu son propre livre⁽³⁾. Il m'a aussi affirmé avoir montré à Max Gallo un manuscrit de onze cents pages. Max Gallo n'y fait allusion ni dans sa préface ni ailleurs.

Il pourrait pourtant être intéressant de confronter ces deux textes. Enfin, si M. Martin Gray peut à juste titre se plaindre d'être présenté comme un marchand de fausses antiquités alors que les documents qu'il m'a montrés établissent qu'il ne dissimulait pas le caractère récent des objets qu'il vendait, il ne peut que s'en prendre à M. Max Gallo, qui le présente effectivement comme fabriquant et faisant fabriquer des "antiquités". Je regrette donc sur ce point de maintenir mon jugement : un historien, fût-il aussi romancier, ne devrait pas mêler les genres. »

On est en droit de se demander, après cette mise au point, quelles furent ces « attestations » que Martin Gray a pu fournir et pour quelle raison elles n'ont pas été rendues publiques. Elles auraient pourtant clos le débat. Qu'il ait pu produire des documents attestant le caractère récent de ce qu'il vendait ne constitue pas une preuve dans la mesure où il semble avoir largement joué sur les deux tableaux. Quoi qu'il en soit, il aurait été particulièrement intéressant de connaître les attestations relatives à Treblinka. Mais apparemment, seul M. Vidal-Naquet y eut accès.

En fait, peut-être n'est-ce pas tout à fait exact. Car l'historien revient l'année suivante sur cette affaire qui semble décidément lui rester sur l'estomac. Le 6 février 1985, il écrit en effet : « Serge Thion m'a fait parvenir un petit dossier intitulé :

(3) Souligné par l'auteur du présent ouvrage.

Faussaires sans frontières dans lequel il se gausse de ma naïveté au sujet de Martin Gray. J'ai en effet affirmé successivement que Martin Gray n'avait pas été à Treblinka et qu'il y avait été. Je n'ai pas été le seul à penser ainsi : au vue (sic) du dossier d'attestation apporté par Monsieur Martin Gray, et qui était loin d'être tout en polonais, Brigitte Friang⁽⁴⁾ a eu la même réaction que moi. Elle me l'a dit en termes formels. En tout état de cause, d'une lettre au Monde à l'autre, mon opinion sur le livre intitulé *Au nom de tous les miens* est restée la même. Ai-je été naïf ? Il est bien possible, en effet, que je me sois trompé. Guitta (sic) Sereny et Michel Borwicz, qui connaissent tous deux bien ce dossier, le pensent. Pour ma part, désormais, sur cette affaire, je me tairai, puisque je me suis trompé au moins une fois. »

Et l'affaire s'endormit doucement. Personne cette fois ne relança le débat. Mieux valait laisser dormir ce passé qui avait du mal à passer. C'était préférable à tous points de vue.

Mais comme toutes choses finissent inmanquablement par resurgir d'une façon ou d'un autre, laissons le mot de la fin à une journaliste du *Monde* (encore et toujours !). Le 24 janvier 2002, Ariane Chemin écrivait un article sur « Max Gallo, bateleur héroïque », où l'on pouvait lire : « Max [Gallo] adore fabriquer, jouer, manipuler. En 1971, "Martin Gray n'a pas écrit une ligne d'*Au nom de tous les miens*", rappelle ainsi Robert Laffont, son ami et premier éditeur. "Max a la même capacité à se glisser dans le malheur d'un autre que de prendre l'habit de Napoléon". Depuis, l'écrivain aux quatre-vingt livres reste "ghost-writer" pour quelques autres, dont il tait farouchement les noms. » « Ghostwriter » est tellement plus chic que nègre !

Conclusion : il est clair que Martin Gray n'a ni écrit, ni peut-être même lu son livre *Au nom de tous les miens*. Pourtant, cette production « historico-littéraire », qui a généré beaucoup d'argent grâce au livre et au film, continue à être partout présentée – et vendue –, comme une autobiographie relatant la vie véridique de Martin Gray. Et c'est comme telle

(4) Résistante, déportée à Ravensbrück. Devenue ensuite journaliste.

MENTEURS ET AFFABULATEURS DE LA SHOAH

qu'elle est gobée par les lecteurs crédules.

Ne peut-on penser qu'il y ait là comme une grosse tromperie sur la marchandise ?

Pom pom pom pom...

Herman Rosenblat

et la petite fille aux pommes

« **C**est la plus belle histoire d'amour qui ait jamais été racontée dans ce show », Oprah Winfrey, 1996

« Ce n'était pas un mensonge, c'était mon imagination... et dans mon imagination, dans mon esprit, je le croyais. Et je le crois toujours », Herman Rosenblat, 2009

Pendant une quinzaine d'années, cette sirupeuse *love story* sur fond de shoah a mouillé les yeux des Américains, si sentimentaux en certaines circonstances. Et généré une montagne de dollars. Hélas, rien n'était vrai. Sauf les dollars, bien sûr.

Herman Rosenblat, qui est né en 1929 en Pologne, passe ses premières années à Piotrkow, qui abrite alors une importante communauté juive plutôt prospère.

Il racontera plus tard dans son fameux livre en quelles circonstances sa famille avait été séparée : *"August 1942. Piotrkow, Poland. The sky was gloomy that morning as we waited anxiously. All the men, women and children of Piotrkow's Jewish ghetto had been herded into a square. Word had gotten around that we were being moved. My father had only recently died from typhus, which had run rampant through the crowded ghetto. My greatest fear was that our family would be separated. « Whatever you do, » Isidore, my eldest brother, whispered to me, « don't tell them your age. Say you're sixteen. » I was tall for a boy of 11, so I could pull it off. That way I might be deemed valuable as a worker"*.

[Août 1942. Piotrkow, Pologne. Ce matin-là, le ciel était sombre tandis que nous attendions anxieusement. Tous les hommes, femmes et enfants du ghetto juif de Piotrkow avaient été parqués sur une place. On racontait qu'on allait être transférés. Mon père venait de mourir du typhus, partout présent dans le ghetto surpeuplé. Ma plus grande crainte était que notre famille soit séparée. « Quoi que tu fasses », murmura mon frère aîné Isidore, « ne leur dis pas ton âge. Dis que tu as seize ans ». J'étais grand pour mes onze ans, je pensais donc que ça pouvait marcher. Comme ça, je pourrais être pris comme travailleur.]

Déjà un mensonge: en août 1942, il avait treize ans et non pas onze. Et d'ailleurs, était-ce vraiment à cette date-là, ou deux ans plus tard, comme il sera finalement établi ?

Car les registres indiquent très clairement que ses trois frères aînés et lui arrivent en provenance de Piotrkow au camp de Buchenwald, près de Berlin, le 2 décembre 1944. Plus de deux ans après la date indiquée par Rosenblat. Six jours après, le 8 décembre, toute la fratrie est transférée à Schlieben, camp annexe où sont fabriquées les armes anti-chars *Panzerfaust*.

Nous verrons par la suite quelle rencontre miraculeuse il fit dans ce camp de travail, et dans quelles circonstances. Pour l'instant, tâchons de nous en tenir aux faits vérifiables.

Rosenblat ne restera que quelques mois à Schlieben avant d'être transféré fin avril ou début mai 1945 à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. C'est de ce dernier camp qu'il sera finalement libéré.

Comme c'est un menteur compulsif et qu'il cherchera sans cesse à corser son histoire et à en rajouter autant que possible, il entourera cette libération d'un halo de miracle. Apparemment, il ne peut pas s'en empêcher. Il racontera donc qu'il était « programmé » pour la chambre à gaz le 10 mai 1945. Comment le savait-il ? Il ne nous éclaire pas sur ce point. Sans doute des listes de victimes étaient-elles affichées à l'avance. Ce matin fatidique, donc, il se prépare avec stoïcisme à mourir et à retrouver ses parents dans l'autre monde,

lorsque tout à coup il entend des coups de feu, des cris, etc. L'Armée rouge vient d'entrer à Theresienstadt. Il est sauvé !

Telle est sa version. Elle est totalement impossible à deux égards au moins. D'une part, il n'y avait pas de chambre à gaz à Theresienstadt. D'autre part, les Allemands avaient transféré le contrôle du camp à la Croix-Rouge dès le 3 mai 1945 et l'Armée rouge est entrée le 8 mai.

Toujours est-il que le voilà libre, avec ses frères. Il a seize ans. La fratrie est envoyée en Angleterre par l'entremise d'une œuvre juive, en compagnie de plusieurs centaines d'orphelins. Herman Rosenblat y vivra cinq ans, y apprendra un métier, avant d'émigrer en 1950 aux États-Unis, où l'un de ses frères s'est déjà installé. Après une période de deux ans dans l'armée américaine, pendant la guerre de Corée, il s'installe à son compte à Brooklyn comme réparateur de télévisions. Nous sommes en 1957.

Il va rencontrer sa future femme la même année. Elle se nomme Roma Radzicki, juive et d'origine polonaise comme lui. Tous deux, bien plus tard, monteront un énorme bateau qui fera leur fortune. Mais ils ne le savent pas encore.

Le facteur déclenchant

Quelques décennies ont passé. Les affaires d'Herman à Brooklyn ne marchent pas fort et les ennuis financiers s'accumulent. En 1992, la famille Rosenblat est victime d'un cambriolage à main armée. Le fils, Kenneth, se retrouve en fauteuil roulant tandis que le père fait un séjour à l'hôpital. Deux ans plus tard, en 1994, la pression fiscale se fait encore plus insistante : il doit des arriérés d'impôts depuis 1988.

Comment sortir de ce pétrin ? Notre homme ne manque pas d'imagination. À l'hôpital, déjà, son repos forcé lui a permis de s'activer les méninges. Pourquoi ne pas exploiter son passé de rescapé en l'enjolivant un peu ? D'autres l'ont fait avec succès. Pourquoi pas lui ? Il racontera plus tard que sa mère lui était apparue sur son lit d'hôpital pour lui enjoindre

de faire connaître son extraordinaire histoire au monde entier. Quelle extraordinaire histoire ? Celle qu'il va inventer de toutes pièces, bien sûr.

C'est décidé, il va désormais se lancer à fond dans cette affaire et roder son récit. Si, avec une histoire pareille, il ne gagne pas des millions de dollars, c'est à désespérer du genre humain. Mais il n'est pas trop inquiet. Avec sa femme, ils vont concocter un véritable conte de fées, une histoire d'amour dégoulinante de bons sentiments, destinée à faire sangloter dans les bungalows américains. Mais surtout, une *love story* sur fond de shoah. C'est ce qui fera toute la différence. C'est tellement plus vendeur, il le sait bien. Le succès est assuré.

Tous deux se lancent fin 1995 : l'histoire de la petite fille aux pommes est racontée publiquement pour la première fois cette année-là.

La petite fille aux pommes

Il s'agit effectivement d'un conte de fées, avec des méchants tout à fait horribles et des gentils extraordinairement émouvants. Et même angéliques. En vertu du principe selon lequel plus c'est gros mieux ça passe, voici ce que Herman Rosenblat osera raconter (et du reste, ce qui sera cru pendant un bon bout de temps) :

Il est alors détenu au camp de Schlieben. Il a une quinzaine d'années, lorsque : *"One morning I thought I heard my mother's voice, « Son », she said softly but clearly, « I am going to send you an angel ». Then I woke up.*

Just a dream. A beautiful dream. But in this place there could be no angels. There was only work. And hunger. And fear.

A couple of days later, I was walking around the camp, around the barracks, near the barbed-wire fence where the guards could not easily see. I was alone. On the other side of the fence, I spotted someone: a little girl with light, almost luminous curls. She was half-hidden behind a birch tree. I glanced around to make sure no one saw

me. I called to her softly in German.

« Do you have something to eat? » She didn't understand. I inched closer to the fence and repeated question in Polish. She stepped forward. I was thin and gaunt, with rags wrapped around my feet, but the girl looked unafraid. In her eyes, I saw life. She pulled an apple from her woolen jacket and threw it over the fence. I grabbed the fruit and, as I started to run away, I heard her say faintly, « I'll see you tomorrow. »"

[Un matin, je crus entendre la voix de ma mère. « Mon fils », disait-elle doucement mais distinctement, « je vais t'envoyer un ange ». Je m'éveillai alors. Ce n'était qu'un rêve. Un beau rêve. Hélas, là où je me trouvais, il n'y avait pas d'anges. Seulement du travail. De la faim. De la peur.

Deux jours plus tard, je marchais dans le camp, autour des baraques, près des barbelés, à l'endroit où les gardes ne pouvaient pas bien voir. J'étais seul. De l'autre côté de la clôture, je vis quelqu'un : une petite fille avec des boucles blondes, presque lumineuses. Elle était à moitié cachée par un bouleau. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Personne en vue. Je l'appelai doucement en allemand.

« As-tu quelque chose à manger ? » Elle ne comprenait pas. Je m'approchai plus près de la clôture et répétai ma question en polonais. Elle s'avança. J'étais maigre et émacié, mes pieds étaient enveloppés de chiffons, mais elle n'avait pas peur. Je voyais de la lumière dans ses yeux. Elle sortit une pomme de sous sa veste de laine et me la jeta par-dessus la clôture. J'attrapai le fruit et comme je m'enfuyais en courant, je l'entendis me dire faiblement « A demain ».]

Et voilà comment l'ange annoncé par sa mère lui apparut. Ce n'est pas la fin de l'histoire mais juste le début. Car il va y avoir beaucoup mieux par la suite. A ce stade du récit, on est déjà prié de croire que les gardiens des camps annexes de Buchenwald étaient suffisamment distraits pour laisser les prisonniers (passablement désœuvrés dans ce camp censé être de travail) se promener où ils voulaient et surtout s'approcher des barbelés de clôture. Des barbelés suffisamment bas pour permettre la conversation de part et d'autre.

La conversation et plus encore, car la saga se poursuit ainsi : à partir de cette date, tous les jours à la même heure, le jeune Herman reviendra près des barbelés et, fidèle au poste, la petite fille lumineuse sera là elle aussi avec sa pomme. Ou un morceau de pain. Ils ne se parlaient pas beaucoup car, nous informe Rosenblat adulte, « *Être pris aurait signifié la mort pour nous deux* ».

Mais, on l'a vu, la négligence des gardes était grande... L'auteur de cette histoire rocambolesque ne nous dit pas expressément combien de temps dura ce manège. Mais il nous laisse imaginer qu'il dura plusieurs mois, jusqu'au moment où il sera transféré avec ses frères au camp de Theresienstadt. Il a même su par avance, là encore, qu'il devait partir et a pu ainsi en informer la petite fille, lui recommandant de ne plus revenir avec ses pommes. Il partit sans se retourner, nous dit-il, et sans même connaître le nom de cet ange envoyé par sa mère.

Nous nageons déjà en plein miracle. Mais attention, ce n'est pas tout. L'acte I vient de s'achever. Place à l'acte II.

Les retrouvailles à New York

Nous sommes en 1957. Herman est à présent bien installé aux États-Unis et un de ses copains, Sid, qui était avec lui à l'époque de l'Angleterre, lui propose de l'accompagner à une *blind date*, un rendez-vous surprise avec une inconnue. Lui doit y retrouver une Polonaise qui viendra avec sa copine. Il aimerait bien qu'Herman fasse le quatrième. Mais ce dernier se montre très réticent, du moins c'est ce qu'il prétendra. Cependant, comme son copain insiste lourdement, il finit par se décider à l'accompagner.

Les voilà partis dans le Bronx retrouver ces demoiselles. La « sienne » s'appelle Roma, elle est infirmière à l'hôpital de ce quartier mal famé de New York. Plutôt bien de sa personne : de belles boucles brunes et des yeux verts en amande. Tout compte fait, il ne regrette pas d'être venu. De plus,

elle est comme lui : elle non plus n'aime pas les *blind date*, elle n'est venue que pour faire plaisir à sa copine. Tout s'annonce bien. Mais le meilleur reste à venir.

Car voilà qu'elle lui demande où il était durant la guerre. Dans les camps, traumatisé à jamais, répond-il. Elle, de son côté, lui révèle que sa famille se cachait dans une ferme près de Berlin et qu'ils avaient réussi à se procurer des papiers aryens. Il y avait un camp, ajoute-t-elle, près de la ferme. J'y ai vu un garçon et je lui jetais des pommes chaque jour.

"What an amazing coincidence that she had helped some other boy. « What did he look like? » I asked. He was tall, skinny, and hungry. I must have seen him every day for six months. My heart was racing. I couldn't believe it. This couldn't be. « Did he tell you one day not to come back because he was leaving Schlieben? » Roma looked at me in amazement. « Yes », « That was me! » I was ready to burst with joy and awe, flooded with emotions. I couldn't believe it! « My angel. »"

[Quelle coïncidence qu'elle ait aidé elle aussi un autre garçon. « A quoi ressemblait-il ? » demandai-je. Il était grand, maigre et affamé. Je l'ai vu chaque jour pendant six mois. Mon cœur battait à se rompre. Je n'arrivais pas à y croire⁽¹⁾. Cela ne pouvait pas être. « Ne vous a-t-il pas dit un jour qu'il ne fallait plus revenir parce qu'il quittait Schlieben ? » Roma me regarda stupéfaite. « Si », « C'était moi ! ». Je crus éclater de joie et d'effroi à la fois, submergé par les émotions. Je ne pouvais y croire ! « Mon ange »."]

Naturellement, il ne pouvait faire moins qu'épouser cette coreligionnaire angélique qui lui avait jadis offert de croquer la pomme et qu'il retrouvait de façon si miraculeuse à New York ! Ce qu'il fit (presque) séance tenante. Ils furent heureux pendant cinquante ans et eurent deux enfants. Un garçon et une fille. Quelle merveilleuse revanche sur les affreux qui avaient voulu les exterminer ! Quelle leçon d'espoir pour toute la planète !

Voilà la *love story* que Herman et Roma Rosenblat imaginèrent et servirent à partir de 1995 à l'Amérique admirative

(1) Nous non plus.

et sanglotante. Cette année-là en effet, le journal *The New York Post* organise un concours des plus belles histoires d'amour envoyées par les lecteurs. Ils sautent sur l'occasion... et gagnent, naturellement. Leur histoire est publiée pour la première fois.

C'est le début de l'aventure. En dépit d'invraisemblances grosses comme des gratte-ciels, il ne se trouva personne d'assez sensé pour exprimer quelques réticences, sans même parler de critiques avérées devant un récit à ce point alambiqué.

Le business décolle

Oprah Winfrey est aux États-Unis une productrice de télévision extrêmement connue et populaire. On dit qu'elle exerce une forte influence sur la culture américaine (télévisuelle). Et même... qu'elle serait la femme la plus puissante du monde ! Une référence, donc. Autant dire que passer dans son émission est une vraie consécration.

Lorsque, à la suite du reportage publié dans le *New York Post*, elle prend connaissance de ce conte de fées, qui deviendra vite un fructueux compte de fées, elle invite en 1996 le couple Rosenblat dans son *show*, où ils font le leur à la satisfaction générale: se levant, Herman se livre à une déclaration énamourée à sa femme devant des millions de téléspectateurs. Quel spectacle ! Quelle émotion ! Oprah Winfrey déclare – et ses paroles ont du poids – que c'est bien la plus belle histoire d'amour qu'elle ait jamais entendue, le véritable symbole de ce que l'amour peut et doit être. Là encore, ils gagnent haut la main le concours organisé par la productrice télé.

Cette fois, les Rosenblat et leur merveilleuse histoire sont vraiment lancés. Ils sont enchantés. À partir de ce moment vont s'enchaîner interviews et apparitions télévisées. Partout, ils sont très bien accueillis et personne ne se pose de questions, ni ne leur en pose. Sur un sujet pareil, il serait

malvenu de venir discutailler, non ? Le problème, c'est que le succès va les dépasser. Impossible à présent de revenir en arrière. Le mensonge doit être poursuivi, coûte que coûte.

Et ça va prendre au fil des années des proportions énormes. D'autres ont flairé la bonne affaire. C'est tout d'abord un livre pour enfants intitulé *Angel Girl* qui voit le jour sous la plume de Laurie Friedman, avec les illustrations de l'Israélienne Ofra Amit. Rosenblat compte également raconter son histoire dans un livre qui paraîtra sous sa signature. Sans compter la cerise sur le gâteau : la réalisation d'un film. Les millions de dollars font entendre leur joyeux cliquetis aux oreilles tant des Rosenblat que des divers partenaires et commanditaires – tous communautaires –, de cette affaire qui s'annonce juteuse.

Le livre, ce sera *Angel at the Fence [Un Ange à la Clôture]*, qui doit être édité par Berkley Books, un département de Penguin Group. Il sera sous-titré *The True Story of a Love That Survived [La Véritable Histoire d'un Amour qui a Survécu]*. Sa parution est prévue pour février 2009.

Pendant ce temps, le projet de film avance bien, lui aussi. Les droits sur l'histoire ont été acquis pour la modique somme de vingt-cinq millions de dollars – largement de quoi payer les arriérés d'impôts d'Herman –, par Harris Salomon, de la compagnie Atlantic Overseas Pictures. Ce dernier se frotte les mains : il tient une pépite d'or.

Herman Rosenblat est désormais une vedette qui vit sous le soleil de la Floride. Et une vedette entraîne toujours dans son sillage des satellites prêts à profiter des paillettes de sa gloire. Même des rabbins peuvent être tentés. C'est ainsi qu'à soixante-seize ans bien tassés, le 17 février 2006, Herman Rosenblat fait sa bar mitzvah. Un beau coup de pub pour lui et le rabbin. Evidemment, les journalistes sont aux premières loges. Personne n'a l'indélicatesse de demander à ce malheureux rescapé pourquoi il n'a pas eu l'idée d'accéder à sa majorité religieuse un peu plus tôt. Après tout, il a été libéré en 1945, il aurait eu largement le temps depuis.

Hélas, trois fois hélas...

Cela fait à présent une bonne dizaine d'années que Herman et Roma Rosenblat ont sorti leur petite histoire qui a connu le succès escompté. Et même davantage. Tout baigne. Ils ont gagné énormément d'argent, essentiellement avec les droits du film. C'est à ce moment-là que les ennuis vont commencer. Par la faute d'historiens qui se décident enfin à se pencher sur les invraisemblances de cette fable. Ces fâcheux vont tout gâcher.

L'Américaine Deborah Lipstadt est professeur en études juives. Elle est spécialiste de la shoah et a publié des ouvrages sur la question. Elle déclare avoir entendu pour la première fois ce récit en juin 2007 et en avoir tiré spontanément la conclusion suivante : c'est de la fiction. De la mauvaise fiction. Elle se rendra compte par la suite des développements de l'affaire : livre pour enfants, projets de récit « autobiographique » et de film, etc., et décide alors d'intervenir. En décembre 2007, elle affirme sur son blog que cette histoire ne peut pas être vraie. Aussitôt, tout universitaire qu'elle soit, elle se fait descendre en flammes. Comment ose-t-elle mettre en doute la parole sacrée d'un survivant de la shoah ?

Sans surprise, les attaques les plus vives viennent de Harry Salomon, le producteur du film projeté, qui voit lui échapper le pactole. Il aurait versé vingt-cinq millions de dollars pour des cacahuètes ? Lipstadt affirmera avoir reçu de lui un message l'informant que son avis ne valait rien et qu'après ses voyages en Europe de l'Est, il en savait bien plus long qu'elle sur la question. Pour finir, il l'accuse, péché mortel entre tous, d'attenter plus que quiconque, par ses absurdes soupçons, à la mémoire de ceux qui ont péri. [*"He closed by accusing me of having committed « the greatest sin to the memory of all those perished so long ago. »"*]

Mais un malheur n'arrive jamais seul. Après Deborah Lipstadt, voilà qu'un autre historien, Kenneth Waltzer, publie en novembre 2008 les conclusions d'une petite enquête qu'il

a menée de son côté. Waltzer est directeur du programme d'études juives à l'université du Michigan. Il est justement en train d'écrire un livre sur le camp de Buchenwald et a interrogé des survivants. Et ce qu'affirme Rosenblat est impossible, disent-ils. Dans tous les camps, il était interdit sous peine de mort de s'approcher des barbelés. Et il était tout aussi difficile d'en approcher de l'autre côté. Tout le périmètre était électrifié et féroce ment gardé nuit et jour.

Waltzer découvrira aussi que la famille de l'« ange », des juifs qui se faisaient passer pour des Polonais catholiques, vivait pendant ce temps-là dans une ferme de Breslau, à près de 350 kilomètres de Schlieben.

D'ailleurs, soulignera-t-il avec malignité, jamais Rosenblat n'avait soufflé mot de cette fantastique histoire avant 1995. Et l'aggravation de ses ennuis financiers.

Evidemment, ces révélations, qui s'ajoutent à celles de Lipstadt, ne plaisent ni à l'éditeur ni au producteur. On peut les comprendre. Une affaire qui s'annonçait si bien ! Dans un premier temps, ils essaieront de minorer et de disqualifier découvertes et réticences. Puis Salomon, le producteur, sort l'artillerie lourde. Il tente de faire pression sur l'un des doyens de l'université où exerce Waltzer. Son argument est d'ordre émotionnel, comme tout ce qui a trait à cette fable : l'historien sceptique sera tenu pour responsable si la santé de Rosenblat se détériore à cause de ses soupçons iniques.

L'éditeur, quant à lui, préfère éluder prudemment toute question. Mais les journalistes s'en mêlent à leur tour, courant décembre 2008. Eux aussi se mettent à interroger des rescapés. Le faussaire se voit de plus en plus acculé et finalement, quelques jours avant la fin de cette fatidique année 2008, il craque. Oui, bon, il n'a peut-être pas vraiment dit la vérité. Non, il n'a jamais « retrouvé » sa femme. Il ne l'a rencontrée qu'en 1957. Et en réalité elle n'a jamais jeté la moindre pomme au travers d'aucun barbelé. En réalité elle ne l'a pas fait, certes, mais dans son imagination à lui, elle

l'a fait. Et toujours, il continuera à croire et à soutenir qu'elle lui balançait chaque jour une pomme à travers la clôture... C'est son droit, non ?

D'ailleurs, tout le reste est vrai, ça, il peut le jurer pour de bon. Le problème, c'est que « le reste » se réduit à presque rien. Une déportation de quelques mois dans un camp de travail. Pas de quoi faire un film, ni un livre. Encore moins générer les montagnes de dollars qui semblent s'éloigner.

Le spectacle doit continuer

Mais en Amérique, on a du pétrole *et* des idées. Surtout lorsqu'il s'agit de faire de l'argent. Un sujet pareil, ça ne s'abandonne pas facilement et comme on va le voir, éditeur et producteur vont vite changer leur fusil d'épaule et concocter une autre version, avec l'aide de l'obligeant Herman qui n'a pas l'intention de renoncer à sa vie de rêve sous les cocotiers de Miami.

Mais voyons d'abord comment avait réagi la famille à ce mensonge délibéré et froidement mis en scène.

Eh bien, la version officielle est que sa famille ne voyait pas d'un très bon œil l'affaire dans laquelle il s'était embarqué. Cependant, cette aventure avait aussi ses bons côtés et jamais personne ne souffla mot de la supercherie. Sa femme, aujourd'hui décédée, dira (la plupart du temps par la bouche d'Herman) qu'elle avait laissé faire car elle estimait que le principal était de parler de la shoah. Et que c'était une bonne façon de le faire. Cette histoire de pomme, finalement, était-ce tellement important ?

Mais maintenant que l'imposture est éventée, les langues se délient : la belle-sœur de Rosenblat affirmera n'avoir jamais entendu parler de cette histoire auparavant dans la famille. Et pourtant, elle fréquentait le couple depuis un demi-siècle.

De son côté, Sam, le dernier frère survivant, mort en 2007, n'aurait pas trouvé ça correct et en aurait voulu à son cadet.

Les autres rescapés, qui avaient fait partie du convoi vers l'Angleterre en 1945, n'avaient rien dit non plus, quoique sachant cette histoire hautement improbable. Euphémisme pour indiquer qu'elle était carrément impossible.

Et Herman Rosenblat, comment réagit-il publiquement lorsque ses mensonges furent découverts et que sa belle histoire d'amour finit par sombrer corps et biens dans le ridicule?

Il ne se livra à aucune repentance et, laissant de côté l'aspect trop trivial à son goût des millions de dollars empochés, déclara avoir agi uniquement pour donner du bonheur aux gens. Oui, voilà exactement ce qu'il avait voulu faire : il avait laissé son imagination s'emballer pour leur délivrer un message d'amour. C'était pour leur bien. Et pas du tout, comme des personnes mal intentionnées semblaient le croire, pour l'argent. Quelle méchanceté !

Et voilà comment il était récompensé pour avoir voulu apporter du bonheur à ses compatriotes, les faire rêver un peu. Ils en ont tellement besoin. Ils ont juste pris tout ça « de la mauvaise manière » aura-t-il l'incroyable culot de répéter.

Et puis d'ailleurs, il continue à y croire, lui, à son histoire, racontera-t-il abondamment aux médias. Tout au fond de lui, il reste persuadé qu'elle lui envoyait des pommes, alors... Bref, il s'excuse s'il a eu tort de vouloir apporter du bonheur à son prochain. En tout cas, ce n'était pas un vrai mensonge, non, non, mais juste le fruit de son imagination toujours prête à délivrer son message de joie et de tolérance universelle.

Devant le choc apporté par ces révélations, l'éditeur renonce quand même à publier le livre qui devait paraître deux mois plus tard, début 2009. Ce qui provoque l'irruption de juristes. Car Berkley Group veut récupérer son avance. Or, Rosenblat n'est pas seul en cause. Il avait un agent littéraire, une professionnelle nommée Andrea Hurst qui ne veut pas renoncer à sa commission, prétendant avoir été

elle aussi mystifiée. Et en outre, il y a la rémunération du nègre qui a écrit *Angel at the Fence*, Susanna Margolis. Car l'ex-réparateur télé ne l'a bien sûr pas écrit lui-même.

Du côté du producteur du film, c'est la colère. Mais Harry Salomon se ressaisit vite. Trop d'argent a été engagé pour reculer. Le projet ira de l'avant quand même. Il suffit de voir le bon côté des choses, de penser « positif » comme ne cesse de le répéter Rosenblat qui est champion en la matière. Finalement, quelle pub ! Oui, Rosenblat a menti (oh, juste un peu) mais un homme qui a tant souffert a bien le droit de revisiter légèrement ses souvenirs, non ? Cette histoire, avec pommes ou sans pommes, est une occasion en or de parler de la shoah sur grand écran, Salomon n'en démord pas. Le public avalera tout ça sans broncher et même, il en redemandera, le producteur en fait son affaire. Ce qu'il prévoit à présent, c'est de déverser à pleins seaux sur les foules sidérées le message « d'amour, de paix et de tolérance » du rescapé. Voilà tout.

Salomon, qui ne doute de rien, aurait tenté de convaincre Rosenblat – pour se faire pardonner son mensonge ? –, de reverser toutes les royalties que lui rapporteront le film à des associations de rescapés, mais le faussaire a catégoriquement refusé. menteur, mais pas fou.

La nouvelle version du film, rebaptisé *The Apple [La Pomme]*, serait en cours de production mais ne semble pas avancer très vite.

Il n'y avait pas de raison de laisser le producteur faire seul de l'argent avec cette histoire, même discréditée. Un livre lui aussi intitulé sobrement *The Apple* a été publié en septembre 2009. Il raconte la vie forcément émouvante, malgré les médisants, de Rosenblat et de sa femme. Le faussaire, dans une récente interview, ne perd pas le nord : il recommande chaudement aux Américains, comme si de rien n'était, d'acheter le livre et d'aller voir le film. Ils y apprendront tout ce qu'ils doivent savoir sur la shoah car il a servi de conseiller en la matière. Un orfèvre.

Une histoire belge : Misha Defonseca ou mentir avec les loups

Enfoncé, Herman Rosenblat et sa petite fille aux pommes ! Le public américain d'abord, européen ensuite, va être invité à se repaître, globalement durant les mêmes années, d'une histoire encore plus sensationnelle : celle d'une petite fille (décidément...) de huit ans qui parcourt seule, à pied, tenez-vous bien, l'Europe à feu et à sang de la Seconde Guerre mondiale en quête de ses parents déportés par les nazis. 3 335 kilomètres⁽¹⁾ en s'aidant d'une boussole ! En cours de route – c'est long de Bruxelles à l'Ukraine –, elle sera adoptée par une meute de loups, tellement plus sympas que les humains, et survivra, bonnes gens, aux quatre années que durera cette odyssée. Oui, parfaitement. Pour faire bonne mesure, cette petite fille est juive, naturellement. Car toute cette histoire à dormir debout se déroule sur fond de shoah. Dès lors, interdiction de douter. Défense, sous peine d'affronter la terrifiante accusation d'antisémitisme, de mettre en doute la parole d'un ou d'une rescapée qui se décide, cinquante ans après les faits, à enfin accoucher de ses douloureux souvenirs. Et à les monnayer.

Et pourtant, cette histoire présentée comme absolument authentique ne faisait pas dans la dentelle. Les lecteurs en ont eu pour leur argent. Voici ce qui leur était narré : la pauvre petite fille juive de sept ans au départ, dont les parents ont été arrêtés à Bruxelles par les nazis, est d'abord recueillie, contre

(1) Tel qu'affirmé noir sur blanc dans l'édition française.

rétribution, par une marâtre catholique au cœur sec, qui lui mène la vie dure. De toute évidence, Misha Defonseca a lu *Les Misérables*, et parvient sans difficulté à recycler Cosette façon shoah. La petiotte ne trouve un peu de réconfort qu'auprès de parents âgés de ladite marâtre, qui lui offrent la précieuse boussole dont elle aura vite l'usage. Trop désespérée par la méchanceté de « la harpie » qui se nomme Marguerite Valle, elle s'enfuit la nuit venue, emportant une petite musette qui ne contient ni galette ni petit pot de beurre, mais plus prosaïquement des pommes et du pain. Vous aurez compris que nous quittons le misérabilisme pour entrer à présent dans le domaine des contes, en compagnie d'un petit chaperon rouge dépenaillé mais très débrouillard. Heureusement pour elle, car la gamine va errer seule pendant quatre ans à travers les immensités de l'Europe de l'Est, volant dans les fermes pour se nourrir, dormant naturellement à la belle étoile même quand la bise sera venue. Et l'hiver n'était pas chaud dans ces régions. Heureusement, le petit chaperon rouge se fait adopter par une meute de loups dont elle imite désormais le comportement. Mais ce n'est pas tout : elle réussit à pénétrer – avant l'insurrection d'avril 1943 –, précisera-t-elle, dans le ghetto de Varsovie dont elle s'enfuit ensuite en sautant par-dessus le mur du cimetière (!), elle tue un soldat allemand à coups de couteau, elle assiste au massacre d'un convoi d'enfants. N'en jetez plus ! Son épopée se terminera sur un bateau qui ramène des réfugiés en Italie. Elle retrouvera la Belgique et le fameux grand-père, celui de la boussole, qui la reconnaît en tant que Monique Valle, le prénom que la marâtre lui avait attribué. Là, on peut noter que dans cette « histoire vraie » – la vérité si je mens ! –, l'éditeur français a jugé plus prudent de changer le nom de Monique De Wael (le nom d'emprunt qui lui avait été donné, prétendait-elle, et qui apparaissait dans la version américaine) en Monique Valle, qui offrait moins de prise aux petits curieux éventuels qui auraient pu remonter la piste...

Bien sûr, de A jusqu'à Z, toute cette histoire abracadabrante mais présentée comme un récit autobiographique, était fausse et archi-fausse. Par contre, il existait une autre petite fille, vraie celle-là, belge comme son double fantasmé, mais bêtement catholique, qui s'était mise à affabuler. Dans sa tête d'abord avant d'imaginer en tirer parti bien plus tard.

Tout commence aux États-Unis

La véritable petite fille, celle qui inventera plus tard cette histoire, a grandi. Elle se fixe aux États-Unis en 1985, à l'âge de quarante-huit ans. Elle a déjà passablement bourlingué avant d'arriver dans le nouveau monde. Elle s'est mariée une première fois en 1959 avec Morris Levy, dont elle a eu un fils. Né en 1962, cet enfant recevra comme prénoms Morris, Robert. Ce second prénom de Robert n'est pas anodin, car c'est celui de son vrai père, comme on le verra, prénom qu'elle a voulu transmettre à son fils. Or, bien plus tard, elle prétendra que son père prétendument juif se prénommait Reuven. Divorcée, elle convole une seconde fois en 1973 avec un compatriote belge, Maurice Defonseca. Cette fois est la bonne. Elle se nomme désormais Misha Defonseca, ou plutôt c'est sous ce nom qu'elle se présente. Le nom de famille est véritable, le prénom imaginaire. Elle a eu le temps de peaufiner l'histoire fantasmée de sa vie qu'elle élabore, dans le Massachusetts où elle réside avec son mari, dès les années 1989-90. Certes, elle a vécu comme bien d'autres une enfance difficile marquée par la guerre, mais à partir de là, elle va bâtir un scénario extraordinaire dont elle a pensé, à juste titre au début, qu'il allait lui apporter notoriété et dollars. Et occulter sa véritable identité qu'elle souhaite oublier.

Est-ce pour la crédibilité de son histoire ou pour d'autres raisons ? Toujours est-il qu'elle se convertit tardivement au judaïsme et, tout comme Herman Rosenblat, fera tardivement sa bat mitzvah. Très précisément le 30 juin 1989. Elle a alors cinquante-deux ans.

Bien plus tard, elle racontera n'avoir plus très bien su démêler le vrai de ce qu'elle avait inventé. Peut-être, mais en d'autres domaines, financier pour ne citer qu'un exemple, elle avait tout à fait les pieds sur terre et les idées claires. Mais nous n'en sommes pas encore là.

L'odyssée de la petite fille aux loups commence à circuler dans les milieux juifs, d'abord près de Boston où elle vit, puis ailleurs dans le pays. Elle la présente, lors de commémorations ou de causeries sur la shoah, comme le récit réel de ce qu'elle a vécu jadis durant son enfance européenne. L'énormité de ce qu'elle affirme ne soulève pas d'étonnement particulier parmi ses auditeurs. Rien n'étonne dès qu'il est question de la shoah, cet événement si particulièrement indicible et inimaginable qu'il bloque d'office toute réflexion critique. C'est très exactement ce même contexte, globalement à la même époque, qui permettra à Herman Rosenblat de présenter comme véritable, sans rencontrer lui non plus d'objections, une histoire parfaitement rocambolesque. M^{me} Defonseca est justement en train de faire son récit, en public, lors d'une causerie dans une synagogue de New York, en 1994, lorsque l'éditrice Jane Daniel l'entend. Cette dernière comprend d'emblée le potentiel de la chose.

Il se trouve que M^{me} Daniel a créé, l'année précédente, sur ses propres deniers, une minuscule maison d'édition intitulée Mt Ivy Press, qu'elle a installée à son domicile personnel. Elle a besoin d'argent et de publicité. Misha Defonseca aussi. Leurs intérêts vont se rejoindre. Pour un temps.

Par la suite, des embrouilles et imbroglios liés à des questions de droits d'auteur extrêmement compliquées, conduiront les associées initiales devant les tribunaux. Mais pour le moment, tout baigne. L'éditrice suggère à la « rescapée » d'écrire son histoire. Elle affirme se faire fort d'assurer un tirage mirobolant à son récit autobiographique, de lui procurer interviews, passages télé, etc. Seulement, il faudra un nègre pour rédiger le livre et le mettre à la sauce américaine car M^{me} Defonseca en est bien incapable. Une amie de l'édi-

trice va s'en charger : Vera Lee. Voilà donc apparaître la troisième protagoniste de l'histoire, version *yankee*. A elles trois, elles sont persuadées de tricoter un best-seller qui bouleversera tout le pays. Car tel est l'objectif. Elles signent un accord à cet effet en août 1995.

Après moult péripéties et réécritures, car cette « autobiographie » n'est pas simple à mettre au point, le résultat de leurs efforts conjoints paraît enfin en avril 1997 sous le titre *Misha: A Memoire of the Holocaust*. Le mot magique *Holocaust* devrait booster les ventes.

Cependant, malgré l'optimisme affiché au départ par l'éditrice, les ventes sont modestes aux États-Unis. Seulement cinq mille livres de vendus. Mais rien n'est perdu : Walt Disney (qui finalement ne donnera pas suite) et Oprah Winfrey ont manifesté leur intérêt, c'est prometteur.

Et à l'étranger on s'y intéresse carrément très fort, à cette histoire de petite fille errant avec des loups sur un arrière-fond de shoah. Jane Daniel vendra en fin de compte les droits pour des traductions en... dix-huit langues, dont l'hébreu. Sous un nouveau titre, et au cours des années suivantes, le titre passé assez inaperçu aux USA va quasiment devenir un best-seller mondial.

C'est à partir de là que vont s'accumuler entre les trois partenaires les griefs d'ordre financier qui sortent de ce propos. Mais contribueront puissamment à faire sortir la vérité de son puits quelques années plus tard.

Pourtant, déjà des réticences, pour ne pas dire plus...

Cependant, avant même la mise sur le marché américain du récit « autobiographique » de Misha Defonseca, des doutes relatifs à la véracité de l'histoire avaient déjà été émis ça et là. Aux États-Unis aussi bien qu'en Europe.

Le premier à s'interroger publiquement est un journaliste allemand du *Spiegel*, Henryk Broder. Lui-même juif, fils de déportés, il rencontre la « rescapée » en 1996, alors que le livre est en cours de fabrication et exprime dans un article ses réserves : *“Fälschung oder nicht Fälschung, das ist hier die Frage. Bis auf den « Kompaß » liegt kein sachlicher Beweis vor. Und alle Zeugen, die Mishas Geschichte bestätigen könnten, sind entweder tot oder verschwunden.”* [Falsification ou récit authentique, telle est la question. Il n'existe aucune preuve objective. Et tous ceux qui pourraient témoigner sont morts ou disparus].

L'éditrice ne pouvait ignorer ces réticences, bien fâcheuses pour ses projets. Elle tente donc de bétonner son entreprise en demandant, avant la parution prévue en avril 1997, leur avis à deux spécialistes américains en la matière. Il s'agit d'universitaires dont les travaux sur la shoah font autorité : Lawrence Langer et Deborah Dwork.

Au vu du manuscrit, tous deux sont plus que dubitatifs et refusent d'apporter leur soutien. Rien, dans le récit, ne colle avec l'historique des persécutions de juifs en Belgique. Lawrence Langer demandera à son tour l'avis de Raul Hilberg, historien de la shoah, qui considère l'histoire comme impossible.

Et voilà que par-dessus le marché, le nègre, Vera Lee, se met elle aussi à douter. Décidément ! Lee indiquera plus tard avoir consulté, pour avis, une organisation supervisant l'enseignement de la shoah dans les écoles américaines. On lui aurait dit que l'histoire qu'elle décrivait était invraisemblable. Elle s'en était ouverte à l'éditrice qui lui aurait répliqué de ne pas s'en préoccuper. Tous les récits de rescapés n'étaient-ils pas autant de « miracles » ? Alors...

Il est clair que tous ces avis défavorables et ces suspicions ne parviennent pas à détourner l'éditrice de son projet initial. Les dollars miroitent à portée de main... Le livre sera donc mis sur le marché, comme prévu, en tant qu'histoire réelle, vécue par l'auteur.

D'ailleurs, pour contrebalancer ces regrettables réserves et allumer un contre-feu, elle a eu l'idée de demander à Elie Wiesel le parrainage que les autres ont refusé. Un Prix Nobel ! Voilà qui devrait constituer un parapluie tout à fait suffisant ! De fait, contrairement à ses collègues historiens, Wiesel ne manifestera aucune réticence déplacée. Lui, accepte sans difficulté de se fendre d'un commentaire très élogieux qui apparaît au dos du livre, lui offrant ainsi un brevet de vertu incontestable. Plus tard, lorsque le temps se couvrira et que l'imposture apparaîtra, il prétendra n'avoir pas lu le livre qu'il recommandait pourtant si chaudement...

En France, pendant ce temps

C'est dans ce contexte d'une parution américaine entachée de sérieux doutes émis par des autorités en la matière, mais encore très peu relayés médiatiquement, que la petite flambée outre-Atlantique va devenir un grand feu enflammant le monde de l'édition en Europe. Et générant des profits importants.

En France, où vit la plus forte communauté juive d'Europe, le livre devrait marcher très fort. C'est ce que pense Bernard Fixot qui dirige alors les éditions Robert Laffont. Dès l'accord américain signé entre l'éditrice, la rescapée et le nègre, en 1995, Fixot achète les droits pour la France. Par la suite, après la révélation de l'imposture, il se défendra en ces termes : *« J'ai acheté cette histoire aux États-Unis. Et j'ai fait confiance à son éditrice américaine, Jean Daniel, qui m'avait affirmé avoir tout vérifié. Ce qu'on contrôle, ce sont les mises en accusation. Mais ici, les Nazis étaient accusés, alors franchement... »* Intéressant. Aux dires de cet éditeur, il est donc permis de raconter et d'écrire tout ce que l'on veut sur les nazis, sans aucun contrôle ? Et sans le moindre souci de véracité ?

Il dira aussi : *« Notre métier n'est pas de découvrir la vérité à tout prix. Mon premier critère, c'est l'exemplarité du document, une histoire qui aide les gens à fonctionner, comme celle de cette petite fille plus forte que la barbarie ».*

Là encore, étonnante définition émanant d'un homme de l'art, définition que les lecteurs ont tout intérêt à connaître... Le premier critère d'un éditeur publiant un document présenté comme autobiographique serait donc, non l'authenticité des faits relatés dans l'ouvrage, mais leur exemplarité ? Y compris une « exemplarité » qui serait fondée sur le mensonge ? On peut aller très loin et s'autoriser bien des libertés lorsque l'on s'engage sur cette voie, semble-t-il...

Véridique ou simplement « exemplaire », toujours est-il que le livre paraît en France aux éditions Robert Laffont sous le nouveau titre de *Survivre avec les loups* la même année qu'aux États-Unis, soit 1997. On s'est apparemment dépêché de le traduire et de l'adapter. Il porte en sous-titre *De la Belgique à l'Ukraine, une enfant juive à travers l'Europe nazie 1941-1944*.

Et là, c'est le succès. Il se vendra un nombre considérable de ce qui est présenté par l'éditeur, insistons à nouveau, comme une histoire vraie. Puisque les lecteurs préfèrent les histoires vécues aux fictions et les achètent plus volontiers, il serait stupide de leur refuser ce petit plaisir. Une belle histoire et qui se vend bien, que demander de plus ? Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Comme tous les menteurs professionnels, Misha Defonseca a eu soin d'introduire certains éléments véridiques de son existence dans sa fiction, persuadée qu'ainsi, il serait bien plus difficile de réfuter ses dires en bloc. Ainsi, dans le livre, elle fait vivre sa famille juive à Schaerbeek, « non loin de la gare du Nord, à Bruxelles », là où elle a réellement vécu avec ses parents ; son véritable nom est devenu son nom d'emprunt, ses deux mariages sont conformes à la réalité et elle « retrouve » le judaïsme aux États-Unis. Toujours dans le livre, les parents fantasmés ont également été arrêtés, comme les vrais ainsi que nous le verrons, en 1941. Mais pas pour les mêmes raisons.

D'ailleurs, tout le monde est content. Les « critiques » se pâment : « Dans un livre bouleversant, Misha Defonseca livre le secret d'une vie hors du commun. » (Elle) ; « Une fabuleuse histoire d'amour et de haine, mais aussi une immense leçon de courage. »,

(*France-Soir*). Et tant d'autres.

Le livre, qui sera étudié dans les collèges et lycées, figure parmi les meilleures ventes en France et dans d'autres pays européens. La fantaisie sortie tout droit du cerveau imaginaire de M^{me} Defonseca est bel et bien devenue le best-seller mondial initialement visé.

Bernard Fixot quittera ensuite Laffont et créera sa propre maison d'édition, XO. En partant, il aura soin de racheter les droits mondiaux de *Survivre avec les loups*. Preuve s'il en est que c'était une mine, cette histoire-là !

En 2005, la voilà publiée en format livre de poche par Pocket, portant sans équivoque en quatrième page de couverture le texte suivant : « *Dans cet ouvrage autobiographique, l'auteur raconte son enfance pendant la Seconde Guerre mondiale. Petite fille juive, elle est recueillie par une famille belge après que ses parents aient été arrêtés par la Gestapo. Mais ceux qui la cachent étant sur le point de la livrer aux nazis, la petite Misha décide de fuir. Recueillie par des loups, dans une Europe à feu et à sang, Misha découvre la violence des hommes et l'humanité des bêtes. Au terme de son périple, elle retrouve le monde de ses semblables. Parvenir à y vivre sera une nouvelle épreuve.* »

Le film

Puisque le livre a si bien marché, pourquoi ne pas en faire un film ? Pareille histoire « vraie » devrait faire un tabac sur les écrans.

C'est la réalisatrice Véra Belmont qui s'y colle. Elle a racheté les droits à Fixot. Elle-même fille de juifs communistes, née en 1931, sans doute se sent-elle en résonance avec la rescapée qui a traversé l'Europe dévastée.

Son film *Survivre avec les loups*, lui aussi sous-titré *D'après l'histoire vraie de Misha Defonseca*, sera tourné en 2007 et sortira sur les écrans belges en novembre de la même année et français deux mois plus tard, en janvier 2008.

Croit-elle réellement l'histoire authentique ? Le problème n'est pas là, de son point de vue. Ce qu'elle fait, c'est du cinéma militant. Et son objectif est parfaitement clair : il s'agit en priorité de parler de la shoah aux enfants. En utilisant des personnages et des situations qui puissent les toucher. Des doutes éventuels n'ont pas à entrer en ligne de compte dans ce noble objectif. Et mentir aux enfants, quand c'est pour une bonne cause et pour qu'ils comprennent de bonne heure l'inferral héritage qui leur est échu et les devoirs qu'il implique, ce n'est pas grave. Mais normal.

Dans un entretien au journal israélien *Haaretz*, le 23 janvier 2008, elle exprime très clairement ce point de vue : *"Many films have been written about the Holocaust, but few are directed at children. I always wanted to create a film that would make it possible to expose children to the subject."* [On a fait beaucoup de films sur la shoah, mais peu pour les enfants. J'ai toujours voulu faire un film qui explique ce sujet aux enfants.]

A une question sur la véracité de l'histoire, qui semble davantage troubler la presse israélienne qu'européenne, elle répond : *"That is exactly like the people who deny the existence of concentration camps. This is a true story. Everything that happened during the Holocaust is unbelievable and impossible to grasp, and people therefore also find it difficult to believe this story."* [C'est la même chose que pour les gens qui nient l'existence des camps de concentration. C'est une histoire vraie. Tout ce qui s'est passé pendant l'holocauste est incroyable et difficile à comprendre. C'est pour cela que les gens ont du mal à croire cette histoire.]

Elle affirme par ailleurs que la rescapée a éclaté en sanglots en visionnant le film : *"She said it was the most beautiful homage to her parents, who died anonymously. The actor who plays the father and Yael Abecassis truly resemble Defonseca's parents, and seeing them on screen was a spine-chilling experience for her."* [Elle a dit que c'était le plus bel hommage à ses parents, qui sont morts anonymement. L'acteur qui joue le père et Yael Abecassis ressemblent beaucoup à ses parents, et les voir sur l'écran a été un crève-cœur pour elle]. Un incroyable culot, comme on le verra.

Le film *Survivre avec les loups* est lui aussi, comme il se doit, encensé par les médias qui ne se posent pas de questions superflues. Pour des motifs essentiellement idéologiques, personne ne pipe mot et tout le monde joue le jeu, en insistant juste un peu trop (pour être honnêtes) sur l'authenticité. Ainsi, le 15 janvier 2008, *Le Monde* s'extasie en ces termes : « *L'histoire est authentique. Elle a été racontée par Misha Defonseca, dans un livre traduit en dix-sept langues. Juive, d'origine belge, la petite Misha, 8 ans, est hébergée (...) dans une famille de Bruxelles après la disparition de ses parents dans une rafle. Elle assiste à l'arrestation du couple de fermiers chez lesquels elle se sent en sécurité et s'enfuit à travers la campagne.*

Elle erre ainsi à pied durant trois ans, traversant l'Allemagne, puis la Pologne, pour être recueillie en Ukraine en 1945. Elle se réfugie dans les bois, les forêts, vole de temps à autre un peu de nourriture et des vêtements dans des maisons isolées, se nourrit de vers de terre et de chairs sanguinolentes en compagnie d'une meute de loups. Endure le froid, la neige, la faim, la menace des soldats allemands qui traquent des mômes échappés du ghetto de Varsovie... Sur ce défi là – comment raconter l'holocauste aux enfants –, cette épopée (par instants nimbée d'expressionnisme) trouve ses accents les plus poignants. ».

Confortés (et abusés) par les critiques dithyrambiques, les spectateurs iront par centaines de milliers, souvent en famille, larmoyer devant cette épopée sans queue ni tête, croyant dur comme fer à sa réalité. Le film sera également diffusé et rediffusé maintes fois à la télévision, afin de bien faire passer le message à l'intention de ceux qui auraient par inadvertance négligé de le voir au cinéma.

Entre-temps, le marathon judiciaire avait débuté

A la sortie du film, Véra Belmont pouvait pourtant difficilement ignorer que l'histoire était plus que sujette à caution. En effet, le torchon avait considérablement fini par brûler entre les associées américaines du départ. Et depuis

cette même année 2007, durant laquelle le film se tournait, l'éditrice américaine, changeant complètement son fusil d'épaule, se livrait sur son blog à des révélations fracassantes sur la pseudo-rescapée. Autant Daniel avait auparavant intérêt à croire et à faire croire l'histoire vraie, autant à présent elle avait intérêt à brûler ses vaisseaux et à révéler l'imposture.

Tout avait commencé par un procès au début des années 2000. L'« auteur » Defonseca et le nègre Lee attaquent de concert l'éditrice Daniel pour divers motifs, dont celui de détournement de droits d'auteur. En août 2001, la sentence tombe et l'addition est salée : l'éditrice est condamnée à payer 7,5 millions de dollars à son auteur pour avoir violé certains points du contrat qui la liait à elle. Elle avait notamment caché des droits d'auteur perçus à l'étranger.

Jane Daniel fait appel, mais cette décision est confirmée par la Cour supérieure du Massachusetts en 2005. Pire : les avocats de Defonseca réclament carrément le triplement des dommages... et l'obtiennent ! L'éditrice est cette fois condamnée à verser la modique somme de 22,5 millions de dollars à Defonseca et 10 millions à Lee. Parmi les attendus du jugement figure un préjudice émotionnel et psychologique qui aurait été causé par l'éditrice à la plaignante principale !

Les avocats de cette dernière triomphent. Tout comme la « rescapée » elle-même qui, voyant l'avenir en rose et en grand, souhaite à présent réimprimer le livre aux États-Unis puis vendre les droits pour un film. Et veiller au grain cette fois à ses intérêts.

En attendant, c'est la ruine pour l'éditrice. C'est à partir de ce moment que Daniel va s'acharner à rechercher (et à trouver) les documents qui prouveront la véritable identité de la Belge. Et dévoileront l'étendue de son imposture.

Cette fois, les carottes sont cuites

Ses efforts vont porter leurs fruits. En août 2007, soit dix ans après la parution du livre aux États-Unis, mais avant la

sortie du film de Véra Belmont en Europe, Jane Daniel commence à publier sur son blog les documents qu'elle a réussi à rassembler. Elle a même engagé pour ce faire une généalogiste belge.

Certes, pendant tout ce temps, des doutes concernant davantage l'authenticité de l'aventure que l'identité de l'auteur, s'étaient exprimés, comme on l'a vu. Mais ils avaient vite été étouffés. L'affaire rapportait, c'était l'essentiel. Cette fois en revanche, elle risque de coûter très cher à l'éditrice. Des montagnes de dollars sont en jeu. L'heure n'est plus aux arguties. Il s'agit de sauver ce qui peut encore l'être. De révéler la véritable identité de la pseudo-Misha pour démolir *ipso facto* la réalité de son épopée.

Parmi les documents que l'éditrice parviendra à réunir figurent un certificat de baptême et un extrait de registre scolaire de Schaerbeek pour l'année 1943-44. Ils prouvent de façon irréfutable l'identité réelle de l'auteur des mémoires : elle est née et s'est toujours appelée Monique De Wael (ou Dewael, les orthographes différent), catholique comme toute sa famille.

Avant de nous pencher enfin sur l'histoire véridique de cette rescapée imaginaire, il est temps d'évoquer un homme qui, après le journaliste allemand Henryk Broder en 1996, avait conçu les plus grands doutes sur la véracité du récit et l'avait fait savoir en France. Comme sa version était fortement en contradiction avec la vulgate officielle, et de nature à compromettre une affaire qui s'annonçait juteuse, il s'était prestement fait traiter d'antisémite et renvoyer à son billard. Pas pour y jouer mais pour y exercer sa profession car il est chirurgien et se nomme Serge Aroles.

Outre ses compétences de chirurgien, Serge Aroles est passionné par les enfants-loups sur lesquels il a écrit un essai. Dès 1997, il avait, dit-il, « *procédé à d'élémentaires vérifications à propos du livre Survivre avec les loups* » qui venait de paraître. Ces « *élémentaires vérifications* » l'avaient conduit à considérer l'affaire comme une escroquerie. Mais nul n'avait voulu l'en-

tendre. *« Lors, devant de telles évidences, je n'avais plus porté intérêt à cette fable démesurée (...) J'ignorais alors que cette affabulation serait traduite en 18 langues, vendue à des millions d'exemplaires, serait le sujet d'un film dont tous les grands médias nous certifieraient l'authenticité, et que l'on m'accuserait de nier la souffrance du peuple juif. »*

Lorsque l'imposture sera avérée, Serge Aroles se fera un plaisir de détailler toutes les incongruités du récit, qui s'étalent de page en page : *« L'exubérante fiction de Misha Defonseca reprend tous les habituels clichés surréalistes, que la science et les archives ont détruit sans recours chaque fois que j'ai enquêté sur un cas d'enfant-loup : – cette fillette partage la vie d'une meute (6 adultes, 4 louveteaux), car elle se fait des compagnons lupins en modulant le hurlement du loup ; – ses dents (de 9 ans), oui, ses dents, non ses mains, déchirent la peau d'un lièvre et croquent les os du gibier (essayez donc, fût-ce même avec des dents d'adultes) ; – sa langue lape l'eau avec efficacité (là encore, essayez donc) ; – elle apaise les loups mâles menaçants en se jetant "aussitôt sur le dos" et en geignant "comme les louveteaux" ; – ses blessures guérissent par la vertu de la salive (à la vérité : surinfectée !) de toute la meute venue lécher ses meurtrissures, etc., etc., etc.*

Mais il est deux inventions de Misha Defonseca dont la démesure est inégalée ; deux fables que je n'ai jamais rencontrées dans un historique de sept siècles (1304-1954) :

1) lors d'un "jour exceptionnel", tous les loups de la meute partent chasser en lui laissant la garde des louveteaux, dont l'un même est blessé, ce qui, selon l'auteur, témoigne de la haute considération qu'ils avaient pour elle...

2) Survivre avec les loups, page 162, édition de 1997 : lorsque, désormais membre de la meute, la fillette s'enhardit à faire pipi en levant la patte, elle se fait "disputer" par la louve dominante, qui lui "intime l'ordre de continuer à s'accroupir comme les autres femelles" pour faire pipi. »

Il est clair que la sortie du film, qui a par nature plus d'impact qu'un livre, a fortement relancé le débat sur l'authen-

ticité de ce récit rocambolesque. Ce questionnement, qui finira par emporter toutes les digues qui avaient soigneusement été édifiées, partira de Belgique, soulignons-le. En France, personne à part Serge Aroles, n'a cherché à creuser la question. Bien au contraire.

Le renfort de poids qui va intervenir dans le débat et rendre difficile de continuer à tenir l'avis du chirurgien français, ce goy, pour quantité négligeable, s'appelle Maxime Steinberg. Décédé en 2010, cet historien était pour la Belgique l'équivalent de Serge Klarsfeld pour la France : une autorité en matière de déportation des juifs belges. Patatras ! Cette fois, ça sent le roussi. Lui aussi se met à démonter point par point les affabulations de la pseudo-rescapée. Des propos qui, cette fois, sont pris au sérieux. Et dérangeant. À la représentante de Misha Defonseca qui l'interroge, il répond en substance par courrier le 20 février 2008 : *« Vous me demandez de prendre position sur une question d'authenticité. Je vous répondrai, en m'en tenant aux faits actuellement connus et documentés.*

Sur cette base, je constate que Monique Dewael, alias Misha Defonseca, n'était pas la fillette juive qu'elle a prétendu avoir été pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle ne figure pas au registre des Juifs établi en décembre 1940 à Schaerbeek. Ni elle-même, ni ses parents n'ont fait l'objet de persécutions antisémites en Belgique occupée.

De ce point de vue, le "témoignage" de Misha Defonseca pose une question de déontologie et d'éthique au-delà de toute polémique. Le livre Survivre avec les loups est une captation de mémoire au sens où l'auteure témoigne d'une histoire qui n'est pas la sienne. C'est, au sens propre du terme, un faux témoin qui de surcroît donne un faux témoignage car les déportations de Juifs de Belgique débutent le 4 août 1942 et seulement à destination d'Auschwitz en Haute-Silésie, et non pas en Ukraine, ce qu'on sait en Belgique dès 1943. (...)

Pour le reste, je ne suis pas un spécialiste des légendes sur le commerce des loups avec des enfants, mais les arguments avancés par Serge Aroles me confirment le caractère entièrement fallacieux d'une entreprise de manipulation littéraire exploitant tous les fantasmes de la mémoire et de la crédulité. »

Embrayant sur ces propos, « officialisés » en quelque sorte par la qualité de leur auteur, le quotidien belge *Le Soir* s'en mêle et, en ces fatidiques mois de janvier-février 2008, se juge habilité à enfin mener une enquête fouillée sur l'affaire. Les investigations des journalistes les conduiront aux mêmes conclusions : toute l'affaire *Survivre avec les loups* est une grosse escroquerie.

Comment avait réagi la « rescapée » à cette cascade de révélations qui avaient débuté en août 2007 sur le blog de l'éditrice américaine pour culminer au début de l'année 2008, au moment de la sortie du film, avec les déclarations de Steinberg et l'enquête du *Soir* ? Eh bien, elle s'est cramponnée à son histoire tant qu'elle a pu, soutenant *mordicus* qu'elle disait la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et s'offrant même le luxe de jouer les victimes : « *Je suis extrêmement blessée par ce qui se passe et par les accusations portées contre moi* ».

Les aveux

Elle ne craquera, le 28 février 2008, qu'après avoir appris que *Le Soir* s'apprêtait à publier les preuves de son imposture, à savoir des détails précis concernant son père et le témoignage d'une cousine retrouvée. Cette fois, impossible de poursuivre dans la voie du déni et du mensonge. Son avocat belge, Marc Uyttendaele, rédige le texte qui sera rendu public :

« Oui, je m'appelle Monique De Wael, mais depuis que j'ai quatre ans, je veux l'oublier. (...) Alors, c'est vrai que je me suis raconté, depuis toujours, une vie, une autre vie, une vie qui me coupait de ma famille, une vie loin des hommes que je détestais. C'est aussi pour cela que je me suis passionnée pour les loups, que je suis entrée dans leur univers. Et j'ai tout mélangé. Il est des moments où il m'est difficile de faire la différence entre ce qui a été la réalité et ce qu'a été mon univers intérieur.

Ce livre, cette histoire, c'est la mienne. Elle n'est pas la réalité réelle, mais elle a été ma réalité, ma manière de survivre. (...) Je demande pardon à tous ceux qui se sentent trahis, mais je les supplie de se

mettre à la place d'une petite fille de quatre ans qui a tout perdu, qui doit survivre, qui plonge dans un abîme de solitude et de comprendre que je n'ai jamais rien voulu d'autre que de conjurer ma souffrance. »

Conjurer sa souffrance et peut-être aussi gonfler son compte en banque ? En jouant sans états d'âme sur la crédulité et la compassion de centaines de milliers de lecteurs et de spectateurs. Dont énormément d'enfants, un public particulièrement vulnérable et cyniquement abusé. Par elle. Et par d'autres.

Monique De Wael, la fille du traître

Au final, qui était Monique De Wael et quelle était cette vie qu'elle voulait si fort oublier ?

La petite fille réelle naît en Belgique, à Etterbeek, en 1937. Son père est employé au cadastre de la commune de Schaerbeek. Ses parents sont catholiques.

La gamine a quatre ans lorsque, le 23 septembre 1941, ils sont arrêtés par les Allemands à leur domicile de Schaerbeek, 58 rue Floris, et incarcérés à la prison de Saint-Gilles. *« Les nazis se sont directement dirigés vers un tableau du salon. Derrière celui-ci, ils ont découvert les plans de Robert De Wael, des documents relatifs à son réseau. Ils avaient l'air au courant de l'endroit où les trouver. »*

De l'enquête serrée qui sera menée plus tard par le journal *Le Soir* ainsi que par l'écrivain Jean-Philippe Tondeur qui écrira sa biographie, il ressort que le père, Robert De Wael, avait fini par dénoncer ses camarades du réseau *Groupe Grenadiers de la Résistance* à la Gestapo. Il mourra, vraisemblablement d'épuisement, en mai 1944 à la forteresse polonaise de Sonnenburg, où il avait été transféré.

A la Libération, son nom sera effacé de la stèle à la mémoire des fonctionnaires locaux victimes des nazis érigée à Schaerbeek et ce, à la demande des quelques (vrais) rescapés qui avaient survécu à ses dénonciations. De plus, le statut post mortem de prisonnier politique lui sera refusé par

les autorités, malgré l'insistance de son père Ernest.

Le dossier minutieusement établi par *Le Soir* révèle que la mère de l'enfant, Joséphine Donvil, également arrêtée, sera emprisonnée et mourra en février 1945, vraisemblablement au camp de Ravensbrück.

Emma De Wael, 88 ans, est la cousine retrouvée de Monique. Elle racontera au *Soir* : *« Je leur ai rendu visite avec la mère de Robert. À l'entrée, un Allemand nous a dit que "M. De Wael sera bien traité. Il ne manquera de rien". (...) J'étais abonnée aux éditions Rex qui diffusaient des livres policiers. Je les ai apportés. Joséphine, elle, avait demandé des bigoudis ! Par la suite, nous tentions de les apercevoir lorsqu'ils étaient emmenés pour interrogatoire rue Traversière et rue des Quatre-Bras. Nous ne les avons plus jamais revus. Monique, leur fille (devenue Misha) était chez mon grand-père Ernest. Sa grand-mère lui passait tous ses caprices ! »*

Dès leur arrestation, la petite est administrativement confiée à la tutelle de son oncle Ernest. Celui-ci demandera après la guerre à son bénéfice une pension d'orphelin de guerre. Elle l'obtiendra comme ayant droit de sa mère et la percevra jusqu'à ses dix-huit ans. Loin de courir les routes d'Europe de l'Est en compagnie de loups, elle avait fréquenté pendant la guerre l'école de la rue Gallait à Schaerbeek. Sa copine de classe s'appelait Marguerite Levy, dont elle épousera le frère Morris quelques années plus tard.

Durant son enfance, on l'appelait « la fille du traître », se plaindra-t-elle aux journalistes du *Soir* : *« Parce que mon père était soupçonné d'avoir parlé sous la torture à la prison de Saint-Gilles »*. Elle racontera s'être alors inventé une autre identité, une autre vie, plus satisfaisante et plus valorisante.

Avant de craquer, Monique Defonseca a essayé jusqu'au bout de nier, contre toute évidence. Quelques jours avant d'avouer l'imposture, elle crânait encore : *« Si les spécialistes qui m'accusent savent si bien tout, alors qu'ils me disent aussi ce que sont devenus mes parents, car ils ont bel et bien été arrêtés et je ne les ai jamais retrouvés »*.

On l'a vu, *Le Soir* se chargea de lui fournir la réponse. De surcroît, il est plus qu'improbable que l'orpheline ait ignoré ce qu'étaient devenus ses parents. En effet, lorsque Lionel Duroy voudra écrire un livre sur elle, elle lui fournira des lettres écrites par son père en détention. Ces lettres, elle les conservait depuis des décennies et prétendait ne les avoir jamais lues (!!!). Elle avait pris soin néanmoins de les transporter aux États-Unis. Ce livre de Duroy est un projet mené en étroite collaboration avec les éditions XO de Bernard Fixot dont l'objectif est clairement de nous présenter une vision très édulcorée de l'imposture : la « mythomanie » de la fausse rescapée aurait été rendue nécessaire par les circonstances de son enfance. Elle était donc parfaitement compréhensible et excusable.

Toujours est-il que M^{me} Defonseca possédait en réalité tous les éléments lui permettant de savoir ce qu'étaient devenus ses parents.

Ensuite...

Face à la déferlante, Monique Defonseca contre-attaquera, des États-Unis, par la bouche de son avocat belge. Ce dernier trouvera sans peine les arguments lénifiants destinés à retourner l'accusation d'imposture et à présenter la faussaire comme une victime : *« Sa bonne foi est totale et s'il existe sans doute des invraisemblances dans son récit, il n'en demeure pas moins qu'elle n'a rien fait d'autre que d'exprimer sa vérité, ses souvenirs tels qu'ils l'habitent depuis des décennies. Il est possible que sa mémoire ait pu avoir certaines failles et faire l'objet de reconstructions. Il s'agit là d'ailleurs d'un phénomène fréquent affectant des sujets ayant subi de graves traumatismes. »*

Au lieu de l'accabler, poursuivra-t-il, il faudrait au contraire la remercier, car – tout comme Rosenblat –, son histoire *« n'est rien d'autre qu'un message d'espoir et de rejet de toute forme de violence. Autrement dit peu importe finalement que son récit soit réel ou en partie allégorique, il est à la fois le produit d'une absolue*

bonne foi, un cri de souffrance et un acte de courage. En cela, il ne mérite que le respect. »

« *En partie allégorique* »... Voilà une formulation qui ne manque pas de sel, lorsque l'on sait que tout, absolument tout dans ce récit, relève du mensonge le plus éhonté, poursuivi jusqu'à l'extrême limite.

L'avocat de la « rescapée » ne restera pas seul sur ce créneau. Des psychanalystes jugeront utile, eux aussi, d'apporter docement leur point de vue, excusant naturellement l'imposture. Boris Cyrulnik, notamment, donnera l'absolution suivante à la faussaire : « *Quand le réel est fou, qu'il n'y a plus ni papa ni maman, ni le bien ni le mal, que le père qu'on admirait devient soudain un objet de honte, un enfant se réfugie dans la mythomanie, dans la fable. Cela a sans doute été la sauvegarde de Misha, car elle a eu grâce à ce récit un peu de beauté dans sa vie.* ». Bof, bof... Se souvient-il que la gamine avait à peine quatre ans au moment de l'arrestation de ses parents ? On oublie vite à cet âge-là, les psychanalystes le savent en principe. Et de toute façon, est-ce une raison valable pour chercher à escroquer le monde lorsque l'on arrive à la soixantaine ?

Editeur et réalisatrice français seront bien dans un premier temps un peu embêtés par toutes ces révélations, eux qui avaient tout intérêt à croire à cette histoire (ou à faire mine d'y croire). Mais ils retomberont vite sur leurs pieds. Bernard Fixot se contentera de mots d'excuse à glisser entre les pages de ce qu'il commercialisera désormais sous l'appellation de « roman ». « *Je n'en veux pas à Misha. C'est une amie. Derrière la souffrance qu'elle s'est inventée, il y a une autre souffrance, bien réelle. Elle m'a trompé, mais en même temps, je la comprends.* ». Il est nettement plus sévère pour Jane Daniel, qui est alors encore sous le coup de sa condamnation à payer : « *Ce n'est pas quel-qu'un de bien. Elle m'avait assuré avoir vérifié et honnêtement, je n'ai pas cherché plus loin, pensant qu'aux États-Unis, ils étaient particulièrement vigilants sur ce genre de récit. En fait, elle se doutait de quelque chose et m'a tout de même vendu le livre.* » Et lui, « honnêtement », il ne se doutait vraiment de rien ?

Véra Belmont déclara quant à elle avoir cru à la véracité de l'histoire car, fit-elle tranquillement remarquer à la presse, elle avait vu « *les jambes violacées, les pieds déformés* » de la rescapée. Sans doute ne lui était-il pas venu à l'esprit que ces outrages étaient peut-être davantage dus au temps qui avait passé qu'à l'épopée à travers les forêts polonaises. De toute façon, quelle importance, au fond, que ce soit vrai ou pas vrai ? « *Et même si c'est une histoire inventée, c'est une belle histoire de cinéma* », aura-t-elle le toupet de déclarer. Et qui a bien rapporté, aurait-elle pu rajouter, n'est-ce pas l'essentiel ?

Il fallait un épilogue un peu moral à cette fable pleine de faussaires : ce sont les Américains qui vont s'en charger. L'éditrice Jane Daniel, munie des preuves de l'imposture, va contre-attaquer devant les tribunaux. Et cette fois, contrairement à 2005, elle gagne : en 2010, en raison des « circonstances exceptionnelles », M^{me} Defonseca est totalement déboutée de ses prétentions. Elle ne touchera pas un sou des millions de dollars escomptés. L'éditrice ne lui doit plus rien.

Par contre, ironie de l'histoire, Jane Daniel devra quand même verser la coquette somme de 10 millions de dollars au nègre, Vera Lee, le tribunal ayant estimé qu'elle ignorait la tricherie. C'était la somme prévue au contrat, histoire vraie ou pas.

Nous laisserons le mot de la fin au chirurgien français Serge Aroles qui avait été parmi les premiers à lever le lièvre. Fin février 2008, après les aveux publics, il fulminait (et résumait bien l'affaire) en ces termes :

« Les mots émouvants de cette confession furent en faits écrits par l'avocat de Misha, et la vérité n'aurait pas sitôt éclaté sans le rôle que Ferus et Loup.org⁽²⁾ ont eu dans la dénonciation de cette énorme escroquerie.

Je ne demande pas à recevoir des médailles, mais, vraiment, quand je lis dans Le Monde d'hier que ce sont des historiens qui ont fait éclater la vérité, je trouve cela un peu fort !

(2) Sites Internet consacrés à la défense et à la conservation des loups, ours, lynx (NDLA).

MENTEURS ET AFFABULATEURS DE LA SHOAH

C'est moi que l'on a insulté d'antisémite et de fasciste pour m'être battu dans le désert pour faire éclater cette vérité, c'est moi qui ai presque supplié des historiens d'intervenir enfin à propos d'une escroquerie évidente sur laquelle ils étaient silencieux depuis 11 ans, et c'est Ferus et Loup.org qui m'ont apporté leur plus grand soutien depuis début janvier ».

Dont acte.

De Bruno Grosjean à Benjamin Wilkomirski. En passant par Dösseker

« **B**injamin Wilkomirski ne connaît pas sa date de naissance, ignore ses origines précises et n'a plus aucun parent. Il est tout jeune encore lorsque les rafles de Juifs s'intensifient en Pologne. Son père est assassiné sous ses yeux, on l'arrache à sa famille et il est déporté, à quatre ans, au camp d'extermination de Majdanek.

“Mes premiers souvenirs ressemblent à un champ de ruines parsemé d'images et d'événements isolés. Des tessons de mémoire aux contours durs, aiguisés, qu'aujourd'hui encore je ne peux toucher sans m'y blesser. Souvent dans un désordre chaotique et, pour la plupart, impossibles à classer par ordre chronologique. Des fragments qui résistent obstinément au souci d'ordre de l'adulte que je suis devenu et échappent aux lois de la logique.” Ce sont ces fragments que restitue ici l'auteur à travers le regard de l'enfant qu'il fut.

Un livre inoubliable, chef-d'œuvre d'écriture et d'émotion.

Benjamin Wilkomirski vit aujourd'hui en Suisse. Il est fabricant d'instruments de musique et clarinettiste. »

C'est ainsi que se présente la quatrième page de couverture d'un livre publié par Calmann-Lévy en mars 1997 sous le titre de *Fragments – Une enfance 1939-1948*. Il s'agit de la traduction française de l'ouvrage original, intitulé *Bruchstücke – Aus einer Kindheit 1939-1948*, paru deux années plus tôt en Allemagne.

Cette quatrième page de couverture ne ment pas. C'est vrai, Benjamin Wilkomirski ne connaît pas sa date de nais-

sance, ignore ses origines précises et n'a plus aucun parent. Et ceci pour la meilleure des raisons : Benjamin Wilkomirski n'existe tout simplement pas. Et dès lors que l'on n'existe pas, le reste coule de source...

Derrière ce qui n'était nullement un pseudonyme mais la création délibérée d'une identité totalement fictive présentée comme réelle, se cachait un citoyen helvétique nommé Bruno Grosjean/Dösseker, qui avait cru à la fois trouver un bon filon et régler un certain nombre de problèmes personnels en racontant sa pseudo-terrifiante enfance dans le camp nazi de Majdanek. Et en suggérant également un passage à Auschwitz, pour faire bonne mesure.

Qui est Bruno Grosjean/Dösseker ?

Un personnage affligé de toute évidence d'un problème d'identité, mais doté dans le même temps d'un sens aigu du marketing. Comme ses collègues faussaires dont il a précédemment été question, il a su assez bien combiner les deux pour s'assurer argent et reconnaissance sociale, dont il avait ardemment besoin. Avant que le bel édifice ne s'écroule, comme pour eux. Mais n'anticipons pas.

Bruno Grosjean naît le 12 février 1941 à Bienne, en Suisse. Il a donc aujourd'hui soixante-douze ans. Il est né de père inconnu et de mère célibataire. Cette dernière se nomme Yvonne Berthe Grosjean. Elle est Suisse et protestante. Elle a connu elle-même une enfance chahutée puisque, avec son frère Max, elle a fait partie des *Verdingkinder*, ces enfants placés chez des paysans pour y travailler à bon compte. Elle est pauvre, assez vulnérable et incapable de s'occuper correctement de son fils. En 1944, ce dernier est donc placé dans une famille d'accueil, les Aeberhardt. Il n'y restera que peu de temps avant d'être abandonné par sa mère dans un orphelinat. C'est là qu'un couple aisé de Zurich, les Dösseker, le découvre. Ils sont chrétiens, comme Bruno, et sans enfant. Ils accueillent le petit chez eux à partir de 1945. L'adoption offi-

cielle n'interviendra qu'en 1957, alors que Bruno a seize ans. Il se nommera désormais Dösseker.

Des enquêtes qui seront menées plus tard auprès de ses camarades de jeunesse, il ressort que le jeune garçon se fait prendre assez fréquemment à mentir, essentiellement pour se rendre intéressant. En grandissant, il se passionne pour les récits liés à la Seconde Guerre mondiale et tout particulièrement pour ceux qui concernent le sort des juifs. Il dévore toute la littérature sur le sujet. Un livre, en particulier, l'attire : *L'Oiseau bariolé* de Jerzy Kosinski. Un livre qui, comme on l'a vu, fera lui aussi l'objet de nombreuses controverses. Une amie d'enfance indiquera plus tard qu'il était également fasciné par le livre de Gerhard Schoenberger, *L'Etoile jaune*. Il est clair que ce type de lectures lui fournira par la suite amplement matière à alimenter ses « souvenirs ».

Bruno Dösseker entre à l'université, étudie l'art et la musique. Il enseignera par la suite la clarinette et se marie tôt : en 1964, à vingt-trois ans. Il aura trois enfants avant de se séparer de sa femme. Vers la fin des années 1970, il sombre dans la dépression.

Il est difficile de retracer clairement le cheminement qui conduira cet homme, ayant certes connu une enfance difficile, mais pas plus que bien d'autres, à se complaire désormais dans un rôle de victime qu'il construira méthodiquement. En utilisant un certain nombre d'éléments véridiques de sa propre existence pour les transposer dans le contexte de la shoah. Bien plus porteur, à tous points de vue.

Tout au plus peut-on recenser quelques étapes importantes :

En 1972, il rend visite à la famille Marx à Katowice, en Pologne. Là, il entendra une violoniste nommée Wanda Wilkomirska. Il se trouve qu'il lui ressemble un peu physiquement. Son personnage, qui ne naîtra que bien des années plus tard, s'appellera donc Wilkomirski.

A partir de 1979, son état psychique qui se détériore l'incite à débiter une psychothérapie. Là vont entrer en jeu deux

personnages qui auront une importance capitale pour la suite des événements : Elitsur Bernstein et Monika Matta, les deux psychothérapeutes qui le prendront en charge. En fait, au départ, il paraît que Bernstein souhaitait prendre des leçons de clarinette et c'est à ce titre qu'il aurait rencontré Dösseker. Il est tout à fait étonnant, et quasiment miraculeux, de constater que le psychothérapeute israélo/zurichois amateur de clarinette tombe pile, en 1979, sur ce candidat idéal en quête d'identité.

Toujours est-il qu'il est à présent en de bonnes mains. Les deux collègues vont l'aider à accoucher de cette vraie-fausse identité qui est en lui, il en est sûr, mais dont le refoulement causé par son adoption l'a privé. Heureusement, grâce à eux, tout un pan de cette soi-disant vie antérieure va prendre corps et substance. Les voyages de retour vers le passé censés l'aider à repêcher, bribe par bribe, fragment par fragment, tous les souvenirs enfouis de cette enfance maudite, vont se multiplier, en des séances éprouvantes. Mais peu à peu, sa « véritable » identité se reconstruit, c'est l'essentiel. Oui, le rescapé, car c'est là le véritable statut qui se dessine peu à peu, s'appelle officiellement Dösseker, mais ce n'est que le nom de ses parents adoptifs. Un autre nom lui avait été attribué d'office lors de son arrivée en Suisse en provenance d'Europe de l'Est, affirme-t-il : celui de Grosjean. Mais ce n'était pas non plus son vrai nom. Son véritable nom, il s'en souvient à présent, c'est Wilkomirski. Benjamin Wilkomirski. Né à Riga, Lettonie.

Lorsque Bernstein se rend en Israël, ce qui est assez fréquent, c'est Monika Matta qui prend le relais. Pendant deux ans et demi, les séances vont permettre au puzzle de prendre forme, petit à petit. Apparemment, jamais les deux collègues ne se sont demandé si les pièces surgies lors de ces séances reflétaient véritablement la réalité d'autrefois ou ne faisaient que sortir de l'imagination détraquée du patient.

En 1982, Verena Piller, musicienne comme lui, entre dans la vie de Dösseker. Cette rencontre sera déterminante pour

le passage à l'acte. Sa nouvelle compagne prend pour argent comptant tout ce qu'il lui raconte de son « passé ». Elle l'incite donc à écrire ses souvenirs pour mieux s'en débarrasser et recouvrer la santé. Essentiellement sa santé mentale, qui paraît, en dépit des soins assidus de ses psychothérapeutes, assez chancelante. Mais aussi sa santé physique, déficiente elle aussi, ce qu'il explique (oralement, car il n'en soufflera mot dans son livre) par les expérimentations menées sur lui par le Dr Mengele à Auschwitz. On ne prête qu'aux riches et le terrifiant docteur est omniprésent dans les récits de faussaires. Il explique également par la même raison l'absence de numéro de matricule tatoué sur son bras.

A partir de cette époque, tous les trois – Bernstein, Verena Piller et lui-même –, vont multiplier les voyages en Europe de l'Est, dans les lieux supposés de son martyre, notamment à Majdanek et à Auschwitz où l'ex-rescapé/futur imposteur explose de douleur. Il reconnaît les lieux de l'horreur qu'il a vécue, jadis, lorsqu'il était tout petit.

Entre-temps, en 1981, sa mère biologique, Yvonne Grosjean, était décédée, laissant un maigre héritage. Curieusement, elle ne désignait pas son fils comme héritier, mais ses deux belles-sœurs, au motif que ce fils autrefois abandonné avait à présent sa vie à lui en tant que Bruno Dösseker. Or Bruno Grosjean réclama officiellement cet héritage maigrichon, en souvenir de « *meiner leiblichen Mutter* » [*ma chère maman*]. A quel titre Wilkomirski aurait-il eu des droits sur cet héritage ? À aucun, bien sûr. Mais Bruno Grosjean considérait, lui, en avoir, ce qui était logique. Nous n'étions alors qu'en 1981, le livre ne paraîtrait que quatorze ans plus tard dans sa version allemande. Il ne se doutait pas, alors, que sa démarche semblerait, lors des investigations ultérieures, bien curieuse et pour le moins inopportune. Et, effectivement, lorsqu'on lui demandera plus tard pourquoi il avait réclamé cet héritage, il se bornera à évoquer ses besoins d'argent. Un clarinettiste ne gagne pas lourd, et il avait une famille à nourrir, telle sera sa défense.

Le passage à l'acte

Nous sommes dans les années 1990. La littérature consacrée à la shoah bat son plein. Elle est systématiquement portée aux nues, personne ne se permettant de critiques sur ce sujet sacralisé entre tous. Ses auteurs connaissent le succès avec ce qu'il implique : comptes en banque renfloués, notoriété médiatique, reconnaissance internationale, etc. L'idée d'apporter lui aussi sa contribution à l'édifice en publiant ses « souvenirs » va peu à peu faire son chemin dans la tête de ce personnage naturellement porté au mensonge et désirant si ardemment sortir de sa grisaille. Et briller, enfin.

Tout son entourage, plus ou moins consciemment, l'incite à se lancer dans l'aventure. Grâce aux séances de psychothérapie, ses souvenirs ont surgi. Par bribes, certes, mais quand même assez pour ficeler un petit ouvrage. Encore faut-il trouver un angle original, mais là c'est facile : tous ces fameux fragments, éparpillés dans le temps, remontent à son enfance. Ce sera donc la shoah vue par les yeux d'un enfant. Voilà qui est nouveau et qui devrait marcher. De plus, pense-t-il, c'est très astucieux car ainsi seront d'avance pardonnés tous les flous, les approximations, les inexactitudes en tous genres, etc. Normal, un enfant ne peut pas connaître les noms compliqués de ces camps, les grades exacts des monstres sanguinaires qui les peuplaient. Il pourra donc donner libre cours à son imagination plus que dérégulée sans se soucier de détails vérifiables et datés. Et sans possibilité d'identification. Croit-il, encore une fois.

Et voilà, c'est parti. Il publie en 1995, en allemand, un livre de souvenirs signé Benjamin Wilkomirski et intitulé *Bruchstücke. Aus einer Kindheit 1939–1948*. Il a alors cinquante-quatre ans.

A l'énoncé du sujet – les souvenirs d'un enfant rescapé des camps nazis –, inutile de préciser qu'il n'a eu aucun mal à trouver un éditeur. On peut du reste imaginer sans crainte de trop se tromper que les relations de Bernstein ont enco-

re facilité les choses. L'éditeur retenu est Jüdischer Verlag, de Francfort, qui fait partie des prestigieuses éditions Suhrkamp Verlag.

Il est malin, Bruno Dösseker. Il ne se lance pas dans une encyclopédie. Bien trop dangereux. Et puis, ce n'est pas la peine. Son petit bouquin de cent cinquante pages à peine n'a aucune prétention à la littérature. C'est un fourre-tout d'instantanés et d'images horribles sans lien entre eux ni continuité, regroupés en chapitres aux noms évocateurs : La niche à chien – Le pain – Les chaussures – Les os – Les rats. Et bien d'autres joyeusetés...

Comme le propre d'un falsificateur est de mêler plus ou moins adroitement le vrai et le faux, il va donner à sa création le même métier que lui. Ce sera toujours ça de vrai. Puisque Bruno Dösseker est clarinettiste et fabricant d'instruments de musique, Benjamin Wilkomirski le sera aussi. Autre similitude : tous deux vivent en Suisse. Et tous deux ont été adoptés. Le véritable Grosjean/Dösseker règle au passage quelques comptes à propos de cette adoption car c'est sans tendresse excessive qu'il parle dans son livre des nouveaux parents qui lui sont attribués. Des parents fictifs, certes, mais on sent le ressentiment à l'égard des vrais parents adoptifs. Les rares accents sincères de cette compilation laborieuse d'horreurs en tous genres, c'est là qu'on les relève. Il aura même l'ingratitude et l'incroyable toupet (le couple Dösseker étant décédé en 1985, il ne risquait pas d'être contredit) de prétendre, non dans le livre mais dans une interview, que ce père adoptif était un sympathisant nazi qui ne l'avait accueilli chez lui que parce qu'il était fasciné par le fait qu'il était « un des enfants du Dr Mengele ». Odieux mensonge qui sera clairement réfuté plus tard.

Mais les convergences s'arrêtent là. Grosjean/Dösseker/Wilkomirski s'embarque à présent dans ses nébuleux souvenirs destinés à bouleverser le lecteur et à ajouter un chapitre de choix à la saga « shoah ». En usant d'une technique simple comme bonjour : il évitera comme la peste de don-

ner des précisions. Pas de noms ni de dates. Ni évidemment de description de lieux ou de personnes. Impossible d'identifier qui ou quoi que ce soit. Il se gardera bien de fournir une description de Majdanek, qu'il cite nommément, et se bornera à seulement suggérer un séjour à Auschwitz, l'incontournable *must*. En réalité, il fait bien attention à ne pas donner de détails qui pourraient se retourner contre lui. Le lecteur restera dans le vague le plus total.

Il a la meilleure des excuses pour agir ainsi : c'est un enfant qui est censé se souvenir. Quoi de plus normal que ces détails lui aient échappé ? Par contre, curieusement, la mémoire lui revient dès qu'il est question de décrire par le menu des monstruosité aussi diverses que variées : là, il devient prolix et offre en abondance détails scatologiques et ignobles.

Les tortionnaires sont vaguement désignés sous le vocable de « grand gris » pour les hommes ou de « blockowa » pour les femmes. Mais où ces monstres ont-ils au juste exercé leurs talents ? Nous ne l'apprendrons qu'un peu plus tard : « *Où allons-nous ?* », demandai-je à l'uniforme gris en me cramponnant à l'ourlet de sa jupe pour conserver mon équilibre. « *Maïdan-Lublin, Maïdanek !* », dit-elle. « *Là-bas, tu pourras jouer* »... Combien de temps a duré notre voyage ? Je l'ignore. « *Nous sommes arrivés !* », annonça-t-on soudain. Peut-être était-ce le même jour, peut-être était-ce le lendemain. Ensuite mes souvenirs sont plus précis : c'était déjà le soir et la journée avait été chaude. Je mourais de soif... ». Appréciations au passage la « précision » de ses « souvenirs ».

De la même veine : « *Je ne sais même pas s'il s'agissait d'un camion ou d'un wagon de chemin de fer* » ; « *Tout était confus, flou* » ; « *Était-ce une fille ou un garçon ?* » ; « *On l'appelait Kobo, Kola ou Kala, je ne sais plus très bien* ». Etc, etc.

Mais parfois, tout à coup, il se souvient avec netteté et précision. Le désir d'apitoyer à tout prix le lecteur et de lui ôter toute capacité de réflexion nous vaut ainsi une scène assez étonnante où le jeune rescapé, accueilli en Suisse dans un home d'enfant à la fin de la guerre, est laissé seul un instant lors de son arrivée. Il est au réfectoire et voyant les restes

des assiettes des gamins partis, se jette dessus : *« Je regardai autour de moi. Personne. Rapidement, je me cachai sous la table, derrière la nappe protectrice, et, levant le bras, cherchai à tâtons les assiettes et me mis à récolter les bandes oubliées [des croûtes de fromage, NDLA]. Je m'en fourrai plein la bouche, en glissai autant que je pouvais dans ma chemise et mes poches. Ces bandes étaient dures, mais elles avaient un goût délicieux – après le pain, ce que de ma vie j'avais humé et mangé de plus exquis. Je fus saisi d'une sorte d'ivresse. Incapable de me retenir, j'en ramassai, encore et encore, autant que ma chemise pouvait en contenir. Il y a de quoi se caler l'estomac, et même de quoi faire des provisions pour une semaine ou davantage, pensai-je. (...) Quels enfants stupides, me dis-je, comment peut-on être assez bête pour laisser du manger sans surveillance ? Ils doivent être complètement inconscients. Ce sont peut-être des nouveaux, ignorant encore que seul reste en vie qui fait des provisions, trouve une bonne cachette, défend sa pitance ! »*

Or, cet affamé n'arrive pas en droite ligne d'un camp, mais il vient de faire un séjour dans un orphelinat de Cracovie – c'est lui qui nous en a informés –, et c'est de cet orphelinat qu'il est ramené en Suisse. Difficile d'admettre qu'il n'ait pas réussi depuis ce séjour à calmer une faim aussi vorace. Et à apprendre quelques manières de base. Là, emporté par son sujet, il en fait des tonnes sans même s'en rendre compte.

Tout aussi incongrue psychologiquement est la réaction du personnel du home devant cet accès dévorant. Au lieu de compatir et de lui expliquer les choses, car on peut supposer que ces personnes savent de quel enfer est censé venir cet enfant, elles le traitent très durement et l'enferment pour le punir. Invraisemblable, mais conforme au rôle de victime éternelle dans lequel le faussaire s'est installé avec ravissement.

Il est clair que Bruno Dösseker a tiré matière à inspiration dans l'abondante littérature qui a paru sur le sujet. Sans doute a-t-il pêché dans la prose d'Elie Wiesel le thème horripifique entre tous des brasiers ardents où les nazis jetaient vivantes leurs innocentes victimes. Thème qu'il va recycler

à sa façon. Nous sommes alors dans la famille d'accueil suisse, juste après la guerre et la « femme », ainsi qu'est toujours nommée la mère adoptive dans le livre, fait visiter sa nouvelle maison au gamin rescapé. Arrivés à la chaufferie, voilà ce qu'il ose nous raconter : *« Jusque-là, le mot "chauffage" évoquait pour moi un fourneau où l'on brûle des billettes de bois, sur lequel on fait cuire un repas et qui permet de se chauffer les mains. Mais ici se dressait un noir monstre en fonte, énorme, beaucoup plus haut que moi. La femme ouvrit un clapet semi-circulaire, prit la pelle, y jeta un peu de charbon. Je vis les flammes. Horrifié, je ne pouvais détacher mes yeux du monstre. »*

C'est donc bien ça ! Mon soupçon était fondé. Je suis tombé dans un piège. Il est vrai que le clapet est plus petit que la normale, mais pour des enfants, cela suffit. Je le sais, je l'ai vu, on peut aussi utiliser des enfants comme combustible. »

Tout le livre est écrit de la même plume laborieuse, pénible. Pas la moindre émotion n'en transparait, et pour cause. C'est une compilation d'horifiques absurdités pêchées à droite et à gauche et mises à la sauce de l'auteur. Qui prend soin cependant de conserver l'un ou l'autre détail de sa véritable enfance pour lier le tout et égarer les soupçons éventuels. Toute cette mauvaise tambouille aurait dû donner l'éveil. Mais il n'en fut rien. Bien au contraire.

La reconnaissance internationale

Cet indigeste *pensum* reçoit un accueil enthousiaste. Pensez, la shoah vue par les yeux d'un enfant ! Toute la diaspora s'émerveille et porte aux nues ce « chef-d'œuvre d'écriture et d'émotion ». Dans ce contexte, il serait extrêmement malvenu d'y regarder de trop près et de contester toute cette détresse. Wilkomirski est si fragile ! Qui aurait le courage de bouleverser encore cette victime de la cruauté des hommes (et des femmes) ? Malgré son air persistant de fabrication, l'ouvrage est encensé. Certains parlent même d'un nouveau *Journal d'Anne Frank* ! Une fois de plus. Autant dire l'apothéose. Pas

un seul critique professionnel ne se permettra de réserves. C'est que le sujet « shoah » est tabou. Et on ne plaisante pas avec les tabous. A moins d'avoir des envies suicidaires.

L'ouvrage est traduit très rapidement en une dizaine de langues. Dès 1996, il paraît en anglais sous le titre de *Fragments – Memories of a Wartime Childhood*. La version française suit dès 1997, chez Calmann-Lévy, traduite de l'allemand par Léa Marcou⁽¹⁾.

C'est la consécration pour Bruno Dösseker. Enfin, ce qu'il désirait depuis toujours : briller, être au centre de l'intérêt général ! Etre enfin le héros de l'histoire ! Sans parler des retombées financières, non négligeables. C'est qu'il apprécie aussi l'argent, l'épisode de l'héritage de sa mère l'atteste.

Les plus grands journaux se pâment : « *Les sentiments qu'il inspire sont bruts et forts* » (*Daily Telegraph*). *Le Monde* insiste sur la « singularité » de ce livre « insoutenable ».

Au Festival de Salzbourg de 1997, la romancière autrichienne Elfriede Jelinek, fait une lecture publique du livre.

Et naturellement, il va recevoir des prix :

Le *National Jewish Book Award* lui est décerné à New-York en 1996 dans la catégorie « autobiographie ». Et pourtant, cette année-là, dans les finalistes, figurait Elie Wiesel avec *All the rivers run to the sea* !

Il reçoit le *Jewish Quarterly Literary Prize* à Londres.

Et, cerise sur le beau gâteau, le *Prix Mémoire de la Shoah* lui est remis par Danielle Mitterrand en 1997 en sa qualité de présidente du jury !

Tous ces prix, bien sûr, en plus d'être honorifiques, s'accompagnent d'espèces sonnantes et trébuchantes.

Notre faussaire est également invité partout à la télévision à titre d'expert de la shoah. Les États-Unis, toujours prêts à larmoyer en certaines circonstances, lui réservent un accueil

(1) Léa Marcou, née Sandler, vit aujourd'hui en Israël. Elle est la tante du rabbin Jonathan Sandler, assassiné à Toulouse par Mohamed Merah en mars 2012

triomphal : conférences grassement rémunérées, interviews, tournées dans les écoles, réalisation de vidéo-cassettes, etc. Il témoigne à la *Shoah Foundation* de Steven Spielberg, qui recueille en vidéo tous les récits des rescapés.

Être connu aux États-Unis, c'est l'être partout dans le monde. Il vit un rêve éveillé.

Les témoins opportuns

Deux personnages vont alors surgir, qui contribueront à soutenir la « vérité » de son histoire. Tous pourront ainsi se fournir mutuellement alibis et coups de pub.

En 1994, peu avant la parution du livre en Allemagne, Bruno Dösseker se trouve en Israël, vraisemblablement cor naïqué par son gourou, Bernstein. Il apparaît à la télévision et une téléspectatrice croît le reconnaître : un membre de sa famille a jadis perdu un fils de deux ans, lui aussi prénommé Benjamin, à Majdanek. Serait-il possible que ce soit lui ? Ce parent s'appelle Yaacov Maroco. Il contacte le faussaire qui a le culot de lui répondre : « *Pendant plus de cinquante ans j'ai vécu sans parents et maintenant se peut-il que je vous aie trouvé, vous mon père ?* » (12 février 1995). Il semble avoir oublié qu'il a décrit la mort de son père fantasmé, à Riga, tout au début de son livre de « souvenirs ». Mais il est vrai qu'il avait eu la prudence de ne pas mentionner explicitement qu'il s'agissait de son père, juste de suggérer fortement qu'il devait s'agir de lui. Pour confondre les sceptiques et/ou les moqueurs éventuels, tous deux décident de pratiquer les tests d'ADN requis. Les résultats seront formels : ils n'ont aucun lien de parenté.

Mais qu'importent ces points de détail ? Et que valent ces analyses face à l'intime conviction ? Et surtout à la pub formidable qu'occasionnent toutes ces péripéties ? Car on parle d'eux, c'est l'essentiel. En avril 1995, dans le battage de la sortie du livre en Allemagne, les deux compères tombent dans les bras l'un de l'autre à l'aéroport de Tel-Aviv, sous

l'œil complaisant des caméras. Pourtant, Bruno Grosjean en avait bel et bien un, de père : il sera retrouvé plus tard et ne souhaitera aucune publicité. Mais les photos au même âge sont parlantes. Et cette fois, Grosjean refusera catégoriquement les tests d'ADN avec cet indésirable, quoique véritable, parent.

Yaacov Maroco n'est pas le seul à apporter de l'eau au moulin du faussaire. Une femme va également le « reconnaître » : Laura Grabowski.

Une sacrée menteuse, elle aussi. Après avoir lu son livre, paru aux USA en 1996, cette habitante de Los Angeles le contacte : mais c'est bien sûr, elle l'a connu dans les camps ! Comme lui, elle a été victime du Dr Mengele, d'ailleurs depuis elle est stérile, et comme lui, elle a pu survivre ! Et comme lui toujours, elle a été adoptée. Et encore comme lui, elle a été brimée, interdite d'évoquer ses terrifiants souvenirs durant sa jeunesse. Ces deux-là sont faits pour s'entendre. Ils se rencontrent donc et face aux caméras, à l'aéroport de Los Angeles, lui la « reconnaît » et elle, vocifère ces mots fameux : *"He's my Binji, that's all I know"* [C'est mon Binji, c'est tout ce que je peux dire]. Binji étant le diminutif de Benjamin.

Bras dessus, bras dessous, ils iront donner des conférences aux États-Unis et se rendront en pèlerinage à Auschwitz, toujours devant les caméras.

Malheureusement, l'illusion ne va pas durer très longtemps. Pas plus que Binji Wilkomirski, Laura Grabowski n'existe. Cette femme s'appelle en réalité Laurel Willson, née en 1941, adoptée. Sous le nom de Lauren Stratford, elle s'est déjà signalée quelques années auparavant en écrivant un livre horifique détaillant de pseudo-cultes sataniques et les sévices ignobles dont elle aurait été victime, enfant. Elle récidive avec Wilkomirski en se faisant cette fois passer pour une rescapée du nom de Grabowski. Il est le partenaire idéal. Chacun a intérêt à conforter le mensonge de l'autre. Ils se fournissent l'un l'autre le meilleur des alibis. Des investigations

qui seront ultérieurement menées aux USA, il résultera que toutes les allégations successives de Laurel Willson n'étaient qu'un grossier tissu de mensonges. Par contre, ce qui est exact est son lourd passé mental. Piquée, mais pas complètement : elle réussira au passage à empocher, au titre de rescapée, un confortable matelas de dollars. Elle est décédée en 2002.

La construction s'effondre

De gros nuages apparaissent dans le ciel serein du clarinettiste rescapé de l'enfer trois ans après le début de l'aventure littéraire. Par la faute d'un journaliste suisse, Daniel Ganzfried. Ceci est du moins la version habituellement servie. Il valait mieux que ce soit un juif qui, officiellement, dénonce la supercherie.

Mais la vérité est quelque peu différente. Ce n'est pas Ganzfried qui a tiré le premier la sonnette d'alarme. C'est un autre Suisse, qui n'a pas été écouté. S'il l'avait été, rien de tout cela ne serait advenu.

En février 1995, soit quelques semaines avant la parution du livre de Wilkomirski en Allemagne, Siegfried Unseld, responsable des éditions Jüdischer Verlag qui s'apprêtent à l'éditer, reçoit une lettre signée Hanno Helbling. Ce dernier n'est pas n'importe qui : il dirige le service culturel de la *Neue Zürcher Zeitung*, important journal de Zurich. Helbling exprime sans détours ses inquiétudes et ses doutes concernant la parution qui s'annonce. De toute évidence, il sait un certain nombre de choses : que l'identité du musicien en question a été retrouvée grâce à une psychothérapie et même que « certains cercles juifs » l'ont encouragé à écrire ses souvenirs.

Justement, comment ces « souvenirs » vont-ils être présentés, demande-t-il à l'éditeur : sous forme de fiction reliée au contexte de la shoah ? Ou comme de véritables souvenirs jadis vécus ? Toute la question est là. Tout le monde sait, et

un éditeur mieux que quiconque, que de *vrais* souvenirs se vendent bien mieux qu'une œuvre de fiction.

Cette lettre dérangeante est tout d'abord transmise à Eva Korálnik, l'agent littéraire de Wilkomirski, ce qui prouve qu'il était déjà confortablement installé dans son mensonge et sa nouvelle vie, et avait pris ses dispositions en conséquence. Informé à son tour dans un deuxième temps, Wilkomirski s'effondre et déclare que voilà, les persécutions recommencent, ou plutôt continuent. On ne le laissera donc jamais en paix ? Korálnik, qui est elle aussi une rescapée, lui demande avec ménagement de produire certains papiers d'identité qui prouveraient ses dires. Ce n'est pas possible, répond-il : il n'a plus accès à ces documents depuis son adoption.

Sur ces entrefaites, sa psychothérapeute Monika Matta le soutient *mordicus* en affirmant haut et fort qu'après vingt années de pratique, elle sait parfaitement faire la différence entre un simulateur et une victime. Or elle n'a absolument aucun doute sur la question : Wilkomirski est bel et bien le survivant qu'il prétend être. Elle est naturellement appuyée par son collègue Elitsur Bernstein qui écrit à son tour une belle lettre pour défendre bec et ongles son protégé. Lui non plus n'a pas le moindre doute au sujet de l'authenticité de ces souvenirs. Il est clair que l'« expertise » de ces deux personnages, des spécialistes ayant pignon sur rue, va peser très lourd en faveur de la crédibilité du faussaire qui voit ainsi l'expression de ses cogitations malsaines se parer d'une assise scientifique.

L'éditeur, toujours ébranlé – et qui n'a pas encore publié le livre –, envoie alors Eva Korálnik en Israël pour y rencontrer Léa Balint, spécialiste des « enfants sans identité ». C'est à ses yeux le test décisif. Lequel test penchera lui aussi en faveur de l'imposteur. Car M^{me} Balint estime que Wilkomirski est forcément passé par l'orphelinat de Cracovie dont il parle, étant donné qu'il connaît le prénom de Karola qui, elle, y est passée de façon certaine. On verra par la suite d'où le faussaire connaissait ce nom et comment il a utilisé les souvenirs d'autrui.

Mais M. Unseld est à présent rassuré et le fâcheux Helbling, ce goy, renvoyé dans le néant, lui et ses soupçons déplacés. Fort de toutes ces assurances et expertises, l'éditeur publie le livre. Mieux, même : il y ajoute à la fin un mot de blâme à l'égard de la société suisse qui a voulu refouler à tous prix les souvenirs de ces malheureux enfants. Voilà pour les Suisses. Et puis, comment imaginer qu'on puisse inventer des horreurs pareilles ? La surenchère est tellement permanente dans ce domaine qu'à peu près tout finit par être accepté sans discussion et sans esprit critique.

Il est intéressant de relever à ce stade que toutes les personnes qui ont contribué, à un titre ou à un autre, à la parution de ce livre, sont juives : tous les promoteurs, défenseurs et éditeurs de Wilkomirski le sont, sans exception, et le seul non juif qui apparaît dans cette affaire, (outre Grosjean mais nul ne le sait encore) est Hanno Helbling, cet empêcheur de tourner en rond. Le cercle, justement, va se refermer étroitement autour de Wilkomirski, cet enfant de l'enfer qui ajoute un chapitre de choix à la saga. Tout le monde respire. Pour le moment.

Daniel Ganzfried

Malgré ce contexte marqué par des doutes qui se sont publiquement exprimés en Suisse, trois années vont encore passer avant qu'un autre journaliste helvétique, mais juif cette fois, Daniel Ganzfried, ne mette les pieds dans le plat et ne démolisse le bel édifice. Or Ganzfried a forcément lu le livre dès sa parution, en langue allemande, en 1995. Fils de rescapé lui-même, c'est typiquement le sujet qui ne peut que l'interpeller. Pourquoi a-t-il attendu trois ans avant de lancer son pavé ? A-t-il eu besoin de tout ce temps pour mener son enquête ? Une question intéressante.

Toujours est-il que ce n'est que le 27 août 1998 (l'année de la parution du livre en France) qu'il publie dans le magazine zurichois *Die Weltwoche* un article tonitruant affirmant

sans ambages : « *Benjamin Wilkomirski, alias Bruno Dösseker, a certes connu Auschwitz et Majdanek. Mais seulement en touriste.* » Damned !

Ganzfried souligne ce que d'autres « spécialistes » auraient dû voir depuis longtemps : l'espèce de plaisir sadomasochiste que l'auteur éprouve à décrire certaines souffrances, ce que le journaliste va jusqu'à qualifier de « pomographie ». Aucun doute, ce livre n'est pour lui qu'un (mauvais) scénario. Rien ne lui paraît vrai dans cette mise en scène. Et du reste, comment un enfant de trois ans pourrait-il se souvenir de tout cela avec une telle précision ? Au terme de son enquête, Ganzfried révèle que le faux rescapé n'est pas né à Riga. Mais en Suisse, tout bêtement. Il indique le nom de sa mère, Yvonne Grosjean, ainsi que les détails relatifs à son adoption par les Dösseker. Il présente des certificats d'état-civil, de scolarité pour prouver ses dires. Et rencontre des gens qui ont bien connu Bruno Grosjean/Dösseker.

Cette fois, les choses sont graves. Ganzfried est juif, lui aussi, et cela change tout. Ses affirmations prennent une autre valeur. Une nouvelle fois, les psychothérapeutes Matta et Bernstein montent au créneau pour défendre âprement leur client. Et leur réputation. De son côté, le faussaire s'offusque hautement de ces allégations et les nie farouchement, alternant pleurs et menaces. Dans un communiqué de presse, il va jusqu'à évoquer un lynchage médiatique dans une atmosphère « totalitaire » ! L'argument classique. Si Ganzfried le persécute ainsi, c'est qu'il est jaloux ! Voilà la raison.

Bientôt, il croira intelligent d'affirmer avoir été circoncis. Hélas, sur ce chapitre intime, il sera contredit par son ex-épouse ainsi que par une ancienne partenaire.

L'éditeur charge alors l'historien suisse Stefan Maechler d'une contre-enquête. Au terme d'investigations serrées, ce dernier rendra ses conclusions en 2000 dans un rapport rédigé en allemand : tout ce qu'a affirmé Ganzfried est vrai. Durant ses recherches, Maechler a également rencontré René Aeberhardt, le fils de la première famille d'accueil de Grosjean

en 1944 qui, dans une série de vieilles photos, identifie formellement Wilkomirski comme étant Bruno Grosjean. Il confirmera par ailleurs que l'enfant n'était ni juif, ni circoncis. Quelques éléments véridiques, pourtant : le falsificateur s'est servi de la topographie de la ferme Aeberhardt pour la transposer quelque part en Pologne.

Maechler rencontrera également « Karola »⁽²⁾, la « Mila » que le faussaire a trouvé judicieux de faire apparaître à diverses reprises dans son œuvre. Deux rescapés, un garçon et une fille, seuls, terrorisés face à la cruauté du monde, c'est deux fois plus émouvant qu'un seul. Fatale erreur. Écoutons-le évoquer, dans un « fragment » de son livre sa rencontre avec elle : « *Mila était un peu plus âgée que moi. Je l'ai reconnue quand nous nous sommes retrouvés dans la maison d'enfants de Cracovie. (...) Nous nous connaissions de quelque part. Peut-être de l'une ou l'autre des nombreuses baraques, nous ne le savions pas exactement et nous n'en avons jamais parlé. (...) Bien des années plus tard, alors que nous étions déjà adultes, nos chemins se sont croisés de nouveau. Par hasard. Elle était traductrice, moi j'étais devenu musicien* ».

En réalité, Bruno Dösseker avait bel et bien rencontré Karola dans un train Zurich/Paris en 1971. Mais c'était pour la première fois, il ne l'avait pas « retrouvée ». A ce moment-là, il était déjà largement dans son *trip* « shoah », toujours en quête de détails nouveaux. Ils avaient sympathisé et elle lui avait parlé de son passé de déportée, bien réel celui-là. Des années plus tard, s'en souvenant, il avait tout recyclé tranquillement dans son livre, s'appropriant ce qu'elle lui avait confié. Elle exprimera toute sa colère envers le faussaire à Maechler, réfutant formellement ses affirmations relatives à leur présence commune dans les camps ou à Cracovie.

(2) Qui n'a pas souhaité que son nom entier soit divulgué.

Les réactions à la tricherie avérée

Cette fois, face à cette cascade de révélations, la stupéfaction et la gêne succèdent aux dithyrambes. Dösseker est vite lâché par ceux qui le portaient aux nues auparavant. Car enfin, il porte un rude coup à la cause sacrée. Voilà du pain béni pour les révisionnistes. Ce qu'il a osé perpétrer, n'est rien moins qu'une forme de négation de l'holocauste, déclarent certains. Et puis, admettre que son histoire est fausse de A à Z pourrait inciter certains à penser que d'autres histoires aussi...

Tout cela est plus qu'embarrassant. Comment faire pour sauver la face malgré tout ? Simple. Les pys vont être à nouveau mis à contribution. C'est bien le moins qu'ils puissent faire, à présent. Montant au créneau, ils vont accréditer la version selon laquelle le faussaire croyait dur comme fer à sa fiction, qu'il était sincère dans ses mensonges, en somme. Un peu acrobatique, mais à des pys, rien d'impossible. Pas un mot sur l'appât du gain ni sur le vif désir de notoriété facile. Ou sur un tempérament avéré de menteur dès l'enfance. Non, rien d'aussi vulgaire ni d'aussi politiquement incorrect. A grand renfort de mots savants, ils vont expliquer que finalement, cet homme n'était rien d'autre qu'une victime. Qu'il ait vécu ou non ce qu'il raconte avec une telle sincérité, est-ce tellement important, au fond ? Que d'histoires pour pas grand-chose !

Et puis, il importe avant tout de ne pas « faire le jeu des révisionnistes ». Alors, la vérité vraie...

Analyse d'un psychanalyste

Attardons-nous un instant sur l'analyse que fit un psychanalyste de ce cas d'école. Car c'est hautement instructif. Et assez amusant, au second degré.

Le psychanalyste français Jean-Jacques Moscovitz va voler au secours du faussaire (et peut-être de ses collègues fâcheux).

sement compromis...) dans un article intitulé *Rupture de l'histoire entre fiction et réalité*⁽³⁾ au nom d'un argument imparable : « Quel que soit ce qui pourrait être porté contre son auteur, puisqu'on évoque un possible plagiat, il n'en reste pas moins qu'un tel récit n'existerait pas si l'attaque contre les enfants juifs n'avait pas eu lieu, ainsi que ses conséquences dans l'actuel. C'est dire qu'une clinique psychanalytique des approches subjectives de ces questions existe désormais, afin de prendre en compte une écoute quotidienne de ce qui a touché l'être si profondément en attaquant l'humain de la sorte. Cela met en "réagencement" constant les structures élémentaires de la jalousie de chacune, de chacun, vis-à-vis de soi-même au moment de sa propre constitution subjective, celle qui se renouvelle sans cesse dans notre quotidien. » Tout le texte est de la même eau, limpide.

Mais même en l'enveloppant d'un joli papier cadeau, cette affaire de tricherie est bien embêtante tout de même. Moscovitz va donc rebroder sur le thème de la « jalousie » de Ganzfried : « En attendant la suite sur cette "affaire" qui, au point où en sont les choses, ne semble en rien affirmer quoi que ce soit de définitif, existe une accusation de faux portée par Daniel Ganzfried, au nom de La Fondation suisse pour la culture. Fils de déporté, Daniel Ganzfried est lui-même écrivain sur la "mémoire difficile" chez les enfants des victimes de la Shoah. Et son accusation semble bien être dans le droit fil de cette jalousie primordiale en rapport avec les très puissants remaniements subjectifs ayant trait aux ressourcements permanents qu'effectue le sujet pour se placer dans son histoire intime avec et malgré la rupture du fait de la Shoah. » Élémentaire, tout ça.

Le psychanalyste poursuit vaillamment, quoique de plus en plus laborieusement, sa démonstration : « L'ouvrage de B. Wilkomirski est un témoignage, celui d'un enfant déporté à Maïdanek à l'âge de quatre ans. Là peut s'entendre ce non-lieu absolu. En effet, lors d'un colloque de psychanalystes tenu à Grenoble en

(3) Article publié dans le cadre du forum « Mémoire freudienne mémoire citoyenne » organisé à Paris par *Psychanalyse Actuelle* les 5 et 6 décembre 1998, pour la commémoration du cinquantenaire de la Déclaration Universelle des Droits de L'Homme et du Citoyen.

février 1998, auquel il était invité, il nous a indiqué qu'après la publication de son livre, un "souvenir" lui été [sic] revenu. Cet événement psychique survenu hors de toute réalité consciente, serait passé –il aurait pu ne pas l'être- dans l'intériorité du sujet pour s'y constitué [re-sic] dans l'après-coup en tant que souvenir à proprement parler. L'exemple est le suivant: Benjamin W., enfant, après la guerre, se retrouve recueilli en Suisse dans une famille qui l'envoie faire du ski. Sur le téléski, une terrifiante crise d'angoisse lui fait "anticiper" sa disparition imminente comme il le ressentait dans le camp. Le souvenir, ou plutôt l'hypothèse, qui lui arrive, est que le bruit du remonte-pente est celui du moteur Saurer, le même très précisément que celui des camions Saurer utilisés pour gazer les enfants comme lui qui étaient assassinés à Maïdanek. Comme lui ! »

Le pauvre psychanalyste, assez dérouté quand même (et nous donc !) termine sa véhémence défense par cette supplique : *« Attendons, SVP, que l'auteur de Fragments nous dise ce qu'il a à nous dire. Laissons-lui la parole... »*

Hélas, cette parole, le faussaire se gardera bien de la prendre. Cette fois, il préférera rester coi et se gardera bien d'en rajouter.

L'homme aux deux têtes...

Elena Lappin, journaliste d'origine russe, va elle aussi se pencher sur ce cas pour tenter de dédouaner l'imposteur. Elle publie en 1999 *The Man with Two Heads*, traduit en 2000 par *L'Homme qui avait deux têtes*, sous-titré *Approche psychologique de l'usurpateur*. Pour elle, aucun doute : le faussaire est sincère, il a juste une double personnalité, il n'y peut rien. S'il a triché et menti, ce n'est pas de sa faute mais de celle des autres : des Suisses, des éditeurs, etc. Dans une interview au journal *Libération*, le 2 mars 2000, elle le dit clairement : *« J'ai voulu disséquer l'histoire pour arriver au coeur, qui n'est pas du tout une histoire juive, ni une histoire d'Holocauste. C'est l'histoire d'une enfance suisse dysfonctionnelle qui a abouti à son besoin de s'identifier à ce qu'il pensait être la "victimité ultime". »*

(...) Il faut séparer le livre que Dössekker a fait, de ce que les gens ont fait de son livre. Il y a eu un enchaînement de faux pas dans le monde de l'édition. Les éditeurs, allemand et américain, avaient du temps pour vérifier et ils ne l'ont pas fait. Ils n'ont pas pris le texte assez au sérieux pour le faire lire par un historien. Sans compter qu'il y a aux États-Unis une incroyable sentimentalisation de l'Holocauste. Tout doit être lu aussi émotionnellement que possible, comme la Liste de Schindler. »

Curieusement, elle ne parle pas de la responsabilité des pys. Entre gens du même bord, mieux vaut se serrer les coudes... Quelle déception pourtant ! « *Depuis le Journal d'Anne Frank, jamais la vision sur l'Holocauste par un enfant n'avait touché tant de lecteurs* », regrettera-t-elle amèrement.

Pour conclure :

Les éditeurs, déconfits, vont peu à peu retirer le livre des circuits commerciaux. Pourtant, ce faux avéré figure toujours au catalogue de certaines bibliothèques publiques. Une plainte pour fraude sera déposée auprès du tribunal de Zurich. Mais la justice va se montrer étonnamment clément et saura fermer les deux yeux : le 12 décembre 2002, l'Agence Télégraphique Suisse publie cette dépêche : « *Il ne s'agit pas d'un imposteur mais d'un mythomane : "Bruno Dösseker, alias Benjamin Wilkomirski, auteur du livre Fragments, censé raconter les souvenirs d'un enfant juif survivant du camp d'Auschwitz, mais en réalité un faux, ne sera pas jugé pour escroquerie ni pour concurrence déloyale. La justice zurichoise vient de classer l'enquête qui avait été ouverte à ce sujet. Les recherches ont montré qu'aucun élément concret ne permettait de penser que l'auteur du livre ait voulu cacher sa véritable identité « de manière frauduleuse », écrit aujourd'hui le juge d'instruction Lucienne Fauquex qui, le 23 octobre dernier, avait décidé le non-lieu. Bien qu'il soit démontré que le livre contient des affirmations fausses, il n'existe pas de preuves que son auteur ait menti, a déclaré le juge d'enquête à l'ATS. Il est possible que Doesseker/Wilkomirski ait été réellement convaincu de sa version*

des faits, mais ce point ne relève pas de l'enquête, a ajouté M^{re} Fauqueux. »

« Il n'existe pas de preuves que son auteur ait menti » !!!! Un auteur qui écrivait en juin 1995, en manière de conclusion à son livre de « souvenirs »: « Moi aussi j'ai été pourvu, dès mon enfance, d'une nouvelle identité, d'un autre nom, d'une autre date et d'un autre lieu de naissance. Selon la fiche que j'ai entre les mains – un extrait des registres d'état-civil, pas un acte de naissance –, je suis né le 12 février 1941. Mais cette date ne correspond ni à l'histoire de ma vie ni à mes souvenirs. J'ai intenté un recours en justice contre cette identité arbitraire ».

« J'ai intenté un recours en justice contre cette identité arbitraire » ! Admirable !

Grâce à ce jugement très compréhensif, l'affaire s'est doucement éloignée des projecteurs, dont la lumière trop crue indisposait beaucoup de monde. L'imposteur a pu conserver l'argent indûment « gagné ». Il vit toujours bien tranquillement en Suisse. Déconsidéré peut-être, mais finalement plus connu et plus riche qu'avant. Exactement ce qu'il avait souhaité.

Quel dommage, une affaire qui avait tellement bien démarré !

Enric Marco :

« Je n'ai pas vécu les camps, mais c'est tout comme »

« Je reconnais ne pas avoir été interné dans le camp de Flossenbürg, même si j'ai été en détention préventive sous l'accusation de complot contre le III^e Reich. (...) Je le répète, j'ai menti à moitié. En 1942-1943, j'ai croupi dans la prison de Kiel où les nazis m'enchaînaient et me torturaient. Je n'ai pas vécu les camps, mais c'est tout comme.»

Nous sommes en mai 2005. Le Barcelonais Enric Marco, quatre-vingt-quatre ans, est cette fois moins flambant qu'à l'accoutumée. Le président de la plus ancienne association de déportés d'Espagne vient d'être destitué de son poste. Son imposture a éclaté au grand jour. Jamais ce « rescapé » n'a mis les pieds dans un camp nazi. Du moins en tant que déporté. Les preuves sont accablantes et devant l'évidence, il essaiera malgré tout d'amortir l'atterrissage en prétendant n'avoir menti « qu'à moitié ».

En réalité, il avait menti sur toute la ligne. Et pendant presque trente ans.

Qui était Enric Marco pour le public espagnol avant mai 2005 ?

Eh bien, c'était une icône : le déporté espagnol le plus connu, celui que l'on s'arrachait sur les plateaux de télévision car il savait causer, ô combien ! Qui se rendait en pèlerinage dans les camps, faisait des conférences partout et particulièrement dans les écoles où il parlait aux jeunes des abomina-

tions nazies qu'il avait vécues dans sa chair⁽¹⁾. Du moins est-ce ce qu'il affirmait, sans que personne, jamais, n'ait songé à lui demander des preuves de ses « états de service ».

C'est lui encore qui se répandait sur ses souvenirs des camps, dans le registre : « *Lorsque nous arrivions dans les camps de concentration, avec ces trains infects, des wagons à bestiaux, on nous déshabillait, les chiens nous mordaient, les projecteurs nous aveuglaient. Nous étions des gens simples, comme vous. On nous criait en allemand links, rechts – gauche, droite. Nous ne comprenions pas, et ne pas comprendre un ordre pouvait coûter la vie.* »

Et ce manège ne datait pas d'hier.

Tout commence véritablement en 1978. Cette année-là, Enrique Marcos (car tel est son nom d'origine) accède à des responsabilités syndicales importantes. Pour y parvenir, il s'est paré, déjà, d'un passé antifranquiste plus reluisant qu'avéré. Mais il doit donner corps à son mensonge, l'étoffer. Il s'invente donc également un faux passé de déporté et publie tranquillement, toujours en 1978, son « autobiographie », *Mémoires de l'enfer*, où il relate les péripéties de sa déportation au camp de Flossenbürg, en Bavière. Pourquoi Flossenbürg ? C'est un camp de travail assez secondaire, que peu de gens connaissent. Justement. C'est là l'astuce. A Flossenbürg, le travail se faisait par commandos séparés et les prisonniers ne se connaissaient guère. De surcroît, très peu d'Espagnols y étaient passés et on n'en connaissait aucun survivant à cette date. A-t-il eu accès à des informations confidentielles concernant ce camp précis ? Il sait en tout cas qu'il ne court quasiment aucun risque de rencontrer un témoin gênant. Il choisit donc d'être le seul et unique survivant espagnol connu de Flossenbürg. Bien malin qui pourra dire le contraire, pense-t-il. Naturellement, il a beaucoup lu et potassé la question.

A partir de là, il clame partout (sans le montrer, peut-on présumer) son numéro matricule : le 6448. Il se rend en pèle-

(1) Il est intéressant de noter que des déportés espagnols disparurent également au goulag soviétique. Il est très peu question de ces souffrances-là. Pour ne pas dire pas du tout. Pourquoi ?

rinage chaque année à Flossenbürg pour commémorer la libération du camp et y planter le drapeau catalan. Il ira jusqu'à publier dans la presse de fausses lettres d'imaginaires compagnons d'infortune. « *Il tombait dans les bras des anciens déportés comme s'il les connaissait depuis toujours. Franchement, on ne pouvait pas se douter.* » racontera par la suite un témoin de ses effusions.

Il s'appelle encore Enrique Marcos. Il se rebaptisera par la suite Enric Marco, qui sonne plus « catalan ». Il est mécanicien de formation. Et d'extrême-gauche.

Le contexte particulier de l'Espagne d'après Franco

Pour comprendre comment la mayonnaise a pu prendre aussi facilement, il faut se replacer dans le contexte de l'Espagne de la fin des années 1970. Le régime du général Franco tire à sa fin dans un climat d'agitation sociale intense. Le *Caudillo* mourra en novembre 1975. La gauche relève la tête. L'un des principaux syndicats ouvriers est alors la Confédération Nationale du Travail (*Confederación Nacional del Trabajo* - CNT), organisation anarcho-syndicaliste. Or, en avril 1978, nous retrouvons précisément Enrique Marcos à la tête de la CNT espagnole. Comment y est-il parvenu ? Au départ, il appartient au syndicat du métal de Barcelone, sa ville natale, dont il devient secrétaire pour la région catalane. Il réussira ensuite à se hisser au poste de secrétaire général. Il n'y restera pas longtemps : en décembre 1979, suite à des dissensions, il est expulsé de la CNT. A ce moment-là, il participe à la fondation de la CGT espagnole.

Dans ces années déjà, on ne savait pas trop d'où il venait. En 1984, son prédécesseur à la tête de la CNT, Juan Gómez Casas, publie un ouvrage intitulé *El relanzamiento de la C.N.T., 1975-1979, [Le Renouveau de la CNT, 1975-1979]* dans lequel il dresse le portrait suivant de notre homme : « *Qui était Enrique Marcos ? Pour ceux d'entre nous qui militions hors de Catalogne, il avait été le secrétaire du comité régional de là-bas, ce*

qui à mes yeux et j'imagine à ceux des autres, était en soi un titre suffisant pour être secrétaire du comité national. En réalité, j'ignore si, dans sa région d'origine, on lui connaissait des antécédents militants. Je crois que même aujourd'hui, on ne sait pas très bien d'où il venait. Marcos lui-même donnait une série d'éléments biographiques assez contradictoires. Il parlait de son intervention durant la guerre civile dans une unité militaire déterminée, alors que, vu son âge, c'était impossible. Il évoquait aussi un dur exil et si je me rappelle bien, avant de revenir en Espagne, une participation au maquis français. Je crois que Marcos, personne intelligente et faisant preuve d'initiative, avait acquis de lui-même une formation confédérale accélérée... »

Un grand trou

Il est clair qu'il y a un grand trou dans son passé entre la fin de la guerre et 1978. A cette date, il « renaît » dans la peau d'un vétéran et comme l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, il ne tarit pas sur son glorieux passé militant. Il affirme avoir appartenu à la célèbre colonne Durruti, ces combattants anarchistes qui s'opposèrent aux nationalistes durant la guerre civile espagnole. Il prétendra aussi qu'après la défaite des républicains, il était passé en France et avait combattu dans les rangs de la Résistance. C'est là qu'il aurait été arrêté par la Gestapo à Marseille en 1941, torturé et envoyé au camp de Flossenbürg. Libéré en 1945, il serait rentré clandestinement en Espagne. Là, toujours clandestinement (ce qui offre moins de possibilités de vérifications), il aurait lutté contre la dictature de Franco. Personne ne songea jamais à lui faire observer qu'en 1941, Marseille se trouvait en zone libre ! Il ne pouvait donc pas y avoir été arrêté par la Gestapo.

Telle est dans ses grandes lignes la légende dorée que cet homme de gauche, particulièrement grande gueule et sans scrupule, s'inventa en ces années d'intenses convulsions en Espagne.

C'est autant pour donner plus d'authenticité à ses affirmations que pour s'ouvrir un nouveau créneau qu'il publie sa fameuse « autobiographie », *Mémoires de l'enfer*, en cette même année 1978 où il accède au sommet de la CNT. Il y décrit avec complaisance tous les sévices subis à Flossenbürg.

Voilà l'homme qui s'installe dès ces années dans un mensonge qui lui ouvre toutes grandes les portes des médias. Il a intensément besoin que les projecteurs soient braqués sur lui. Son passé à la fois de rescapé et de résistant de gauche va lui permettre d'exister médiatiquement.

Durant ses années cégétistes, il sera également, pendant vingt ans, vice-président de la Fédération des Parents d'Elèves de Catalogne (la FAPAC). Il lui sera donc extrêmement facile par ce biais d'avoir accès aux collèges et lycées espagnols. Et il ne va pas s'en priver. Il ira raconter ses bobards lors de centaines de conférences dans les établissements scolaires du pays. Devenant au fil du temps l'incontournable interlocuteur sur le sujet.

Il faut reconnaître que son mensonge a été facilité par un souhait tacite d'amnésie générale après les années Franco. Contrairement à la France où des associations communautaires comme le CRIF ou la LICRA ont exercé une pression de tous les instants et un lobbying intense, l'Espagne n'a guère été contrainte à des exercices de repentance effrénée. Au fond, Marco servait en quelque sorte d'alibi assez commode. Ce qu'il racontait, tout le monde s'en fichait bien un peu. Toutes les parties y trouvaient leur compte. Sauf naturellement les jeunes à qui l'on racontait cyniquement des mensonges. Mais de cela, qui se souciait ?

La montée en puissance

L'évocation quasi obsessionnelle de la shoah et la valorisation des récits de rescapés franchit encore un palier supplémentaire à partir des années 1990, y compris en Espagne, et l'imposteur suit tout naturellement le mouvement. De toute

façon, il est tellement bien installé dans son rôle qu'il s'imaginer sans doute hors d'atteinte. Personne n'a fait preuve de curiosité déplacée jusque-là. Pourquoi les choses changeraient-elles ?

Il a raison de le penser, du moins dans un premier temps. Mais en 1999, sans le savoir, il met le pied dans un engrenage fatal. Cette année-là, il adhère à l'Amicale de Mauthausen. C'est une petite association qui vivote, sans notoriété ni moyens. Elle regroupe quelques rescapés des camps et leurs familles dans le but de perpétuer la mémoire des déportés espagnols dans les camps nazis.

Ses membres sont ravis de l'arrivée de ce providentiel homme de gauche, si connu en Espagne, si médiatique. Ils l'accueillent avec empressement sans lui demander de certificats ou de titres. Ce serait faire injure à ce prestigieux combattant des années noires, qui a alors soixante-dix-huit ans. Et qui inspire une telle confiance.

Il aurait pu adhérer plus tôt, mais il s'est bien gardé de le faire. Il risquait trop de mauvaises rencontres. En 1999 cependant, les survivants se sont faits rares. Un demi-siècle a passé et de plus, beaucoup de rescapés se sont installés en France. Il se croit tranquille. Du reste, il est « rescapé » de Flossenbürg et non de Mauthausen.

Pour le remercier de son zèle à dénoncer partout et en tout lieu les horreurs commises par les nazis, et également pour saluer « *toute une vie de lutte antifranquiste et syndicaliste* », le gouvernement catalan lui décerne en 2001 – manière de célébrer avec faste son 80^e anniversaire –, sa plus haute distinction civile, la Croix de Saint-Jordi. C'est une forme de consécration.

D'ailleurs, dans la foulée, l'Amicale de Mauthausen lui demande, en 2003, de présider désormais à ses destinées. Ce n'est que justice. Grâce à lui et à ses relations officielles, elle voit enfin arriver subventions et reconnaissance. Tout le monde est content.

Le voilà donc président de la plus ancienne association de déportés d'Espagne. Il sera réélu à ce poste le 1^{er} mai 2005. Mais hélas, la route est courte du Capitole à la Roche Tarpeïenne...

La fatidique année 2005

Elle commence pourtant bien, cette année-là. Le 29 janvier, le Congrès espagnol, c'est-à-dire l'équivalent de l'Assemblée nationale française, décide de consacrer une séance solennelle aux victimes espagnoles du nazisme. C'est la première fois. Naturellement, l'icône officielle est là. C'est lui qui a été choisi pour porter la parole des déportés devant les députés, les ministres et l'ambassadeur d'Israël. Il a près de quatre-vingt-quatre ans mais toujours autant d'abattage et de faconde. Qui irait imaginer que les mots emplis de solennité qu'il prononce sur son séjour à Flossenbürg ne sont que du vent ? Bien pire : une imposture de la plus belle eau. Pas la digne assistance en tout cas, qui acclame le vieux survivant de l'enfer, si digne. Les médias feront abondamment savoir que « *l'émotion se lisait sur les visages* ». Les députés ont la larme à l'œil.

Cette année 2005 est aussi celle du 60^e anniversaire de la libération des camps nazis, et partout, des célébrations s'organisent. A Mauthausen, notamment, des cérémonies sont prévues du 5 au 9 mai. Ce camp de travail, qui se situe en Autriche, près de Linz, a en effet été libéré le 5 mai 1945 par l'armée américaine. Il avait regroupé la majorité des communistes espagnols déportés.

Il est naturellement prévu que notre imposteur participe aux cérémonies en Autriche à titre officiel, en tant que président de son association et même – acmé de sa carrière de menteur professionnel –, qu'il y accompagne le premier ministre espagnol, le socialiste José Luis Zapatero.

Nous sommes le 2 mai. Il est déjà à pied d'œuvre, prêt à parader. Mais voilà que notre homme, pourtant solide comme

un chêne, tombe subitement « malade » et doit rentrer d'urgence à Barcelone. Pas pour s'y faire soigner mais pour y rencontrer les membres de son Amicale, très remontés. Et qui espèrent encore qu'il pourra pulvériser les très graves accusations qui viennent d'être portées contre lui.

C'est un autre déporté qui prononcera à Mauthausen le discours qu'il avait soigneusement préparé. Cette fois, pour lui, les carottes sont cuites.

Que s'est-il passé ?

L'imposture éclate

Ce ne sont pas les autorités officielles qui ont levé le lièvre. Et pourtant, elles en avaient les moyens. Mais peut-être pas l'envie...

C'est un historien de Madrid, Benito Bermejo, qui va apporter les preuves de l'imposture, dérangeant beaucoup de monde. Ce fâcheux grain de sable va enrayer la belle machine soigneusement mise au point et qui tournait à la satisfaction de beaucoup.

Cet historien s'intéresse à la déportation espagnole. D'ailleurs, l'année suivante, en 2006, il publiera sous les auspices du ministère de la Culture le livre-mémorial sur la question (*Libro Memorial. Españoles deportados a los campos nazis 1940-1945*) [*Livre-mémorial. Les déportés espagnols dans les camps nazis 1940-1945*] qui manquait jusqu'alors et que l'affaire Marco rendit plus nécessaire que jamais.

Bermejo dira qu'il soupçonnait Marco depuis 2001. Ce dernier n'était certes pas encore président de l'Amicale, mais il se répandait en conférences et était très connu. Pour quelle raison, ces soupçons ? « *Aucun déporté ne le connaissait, et il n'en connaissait aucun ! Autre bizarrerie, son apparition tardive au sein de l'amicale : attendait-il la mort de possibles contradicteurs ? En outre, son nom n'apparaît pas dans les archives de Flossenbürg. Tout cela était louche.* »

En fouillant un peu, l'historien mit au jour certaines impossibilités dans les affirmations du Barcelonais, comme d'avoir été arrêté à Marseille en 1941 par la Gestapo alors que les troupes allemandes n'avaient pas atteint cette zone à cette date.

Il s'aperçut également que son nom ne figurait pas dans les archives du Mémorial de Flossenbürg. Ces indices concordaient, mais ce n'était pas suffisant pour conclure à la fraude.

C'est en février 2005 qu'il trouva ce qu'il cherchait, tout simplement dans les archives du ministère espagnol des Affaires étrangères. Mais ce qu'il trouva – et dont nous parlerons plus loin –, Marco aurait bien préféré ne plus jamais en entendre parler. Ce qui est certain, et même troublant, c'est que personne avant lui n'avait apparemment jugé utile de procéder à ces vérifications, pourtant assez élémentaires. « *Je le soupçonnais depuis des années, mais là il n'y avait plus de doute* », déclara Bermejo par la suite.

Ce dernier savait donc depuis février 2005. Mais le scandale n'éclatera que début mai. Benito Bermejo sait que Zapatero doit se rendre à Mauthausen en compagnie de Marco. Il prévient directement l'entourage du premier ministre. Si Marco l'imposteur est présent aux cérémonies de ce 60^e anniversaire, c'est le plus haut niveau politique espagnol qui sera éclaboussé. Un scandale retentissant qu'il faut absolument désamorcer avant. Voilà la raison pour laquelle Marco va tomber subitement malade et rentrer d'urgence en Espagne.

Là, devant les membres de son Amicale, il avouera son mensonge et se verra *illico* destitué de sa fonction. Il renverra dans la foulée sa belle Croix de Saint-Jordi.

Avant de voir quelles furent les réactions à cette nouvelle fracassante, faisons un petit tour du côté de sa « vraie » vie. L'ancienne, celle qu'il avait si soigneusement occultée.

Et sa vraie vie ?

Comme souvent avec les imposteurs, il est difficile de retracer exactement leur parcours tant ils s'y entendent pour

brouiller les pistes. Même sa date de naissance est sujette à caution, maintenant. Il est né vraisemblablement en 1921 à Barcelone.

Ce qui est sûr en tout cas est la trouvaille que Benito Bermejo fit dans les archives du ministère espagnol des Affaires étrangères (il n'avait pas eu à chercher bien loin) : il y trouva la preuve qu'en 1943 Enric Marco était bien en Allemagne. Certes. Mais loin de croupir à Flossenbürg, il était... travailleur volontaire à Kiel, sous contrat avec l'entreprise Deutsche Werk !

Etonnante carte de visite pour un rescapé.

Loin d'avoir résisté aux Allemands, le grand faux témoin était volontairement parti travailler en Allemagne dans l'industrie de guerre, dans le cadre de l'accord qui avait été conclu en août 1941 entre Franco et Hitler. Il était parti en 1942 et fut effectivement arrêté par la Gestapo. Pas pour avoir comploté contre le III^e Reich ! Certes non. Mais pour une sombre histoire de violation de censure. Il fut retenu, et certainement malmené, jusqu'au début de 1943 où il est relâché.

A ce moment-là, il regagne l'Espagne. Et en 1978, on le retrouve à la tête de la CNT. Difficile de savoir exactement ce qu'il a fait entre-temps. Sans doute a-t-il exercé son métier de mécanicien. En rêvant à des jours meilleurs, qui se précipèrent à la mort du général Franco.

Les réactions

Comme toujours en pareil cas, confrontées à l'imposture, les langues se délient petit à petit. Une rescapée espagnole du camp de Ravensbrück, Neus Catala, qui avait été arrêtée par la Gestapo à Limoges en 1944 et déportée, affirmera que *« ses descriptions ne correspondaient pas à la réalité. A chaque fois que j'essayais de lui en parler, il s'arrangeait pour parler d'autre chose. (...) En revanche, il nous posait des questions. En fait, il utilisait tout ce qu'on lui racontait. »*

D'autres prétendront qu'ils « doutaient ». « *Mais sans preuve, on ne pouvait rien faire* », regrettera un survivant de Mauthausen. Pourtant, elle n'était pas très loin, la preuve... « *Je m'en suis méfié tout de suite. Il n'avait pas le jargon, les attitudes propres à ce milieu. Il parlait avec trop de suffisance* », dira un autre.

Dans ces conditions, comment se fait-il que cette imposture ait pu durer de 1978 à 2005 ? Alors que bien des éléments ne cadraient effectivement pas. En 1978, le faussaire affirmait avoir été sauvé par les Canadiens à Kiel en 1945. Quinze ans plus tard, c'était grâce aux Américains à Flossenbürg. Sans parler de l'arrestation par la Gestapo à Marseille en 1941. Surtout, tout le monde s'accordera pour dire – après coup –, que Marco fuyait les rescapés comme la peste. « *J'ai essayé de lui parler plusieurs fois, mais il n'avait jamais le temps. Ce type était une véritable anguille !* », témoignera un autre rescapé de Mauthausen.

La preuve que Marco n'avait pas été déporté mais avait travaillé volontairement en Allemagne reposait donc tranquillement dans les archives de l'administration espagnole. Qui devait donc savoir la vérité sur le « rescapé ». Difficile d'admettre qu'une petite enquête bien fouillée n'ait pas été menée en 1978 lorsqu'il se trouvait à la tête d'une organisation syndicale révolutionnaire. Par qui et pourquoi a-t-il été ainsi protégé ? Beaucoup de questions très dérangeantes restent en suspens dans cette affaire...

Le faussaire, quant à lui, sera bien obligé de reconnaître l'imposture, tout en y ajoutant un certain nombre d'excuses de son cru qu'il exposera complaisamment aux médias. Il aura ainsi l'incroyable culot d'affirmer à la télévision avoir débuté ses affabulations en 1978 « *pour ouvrir les yeux des Espagnols au sujet des souffrances vécues dans les camps.* » Il fallait oser. Il dira aussi qu'il voulait faire parler de lui. Mais cela, on l'avait déjà compris.

Il dira également : « *La fin justifie les moyens. Je n'ai jamais raconté que des histoires vraies, même si ce n'est pas moi qui les ai vécues. Sans mon auréole de déporté, on ne m'aurait pas écouté.* ».

Et : *« Tout ce que je raconte, je l'ai vécu, mais ailleurs : j'ai seulement changé le lieu, pour mieux faire connaître la douleur des victimes. »*
« Nul n'a le droit de dire que la douleur dans une prison de la Gestapo n'est pas équivalente à la douleur dans un camp de concentration. » *« J'ai changé le cadre, mais moi aussi je suis un survivant. Qui oserait dire que je ne suis pas des siens, simplement parce que je n'ai pas été dans un camp de concentration ? »*

On le voit, il ne manifestera aucune repentance, bien au contraire. Il aura même l'invraisemblable arrogance de demander à l'Amicale à pouvoir poursuivre ses conférences !

Du reste, il trouvera des soutiens dans son camp de l'extrême-gauche. La CGT espagnole, par la bouche de Rafael Cid, lui trouvera plein de bonnes excuses. Sous le titre *Moi non plus je n'étais pas à Mauthausen*, le bon militant bien discipliné écrira le 12 mai 2005, juste après le scandale, que Marco mentait, oui, si l'on veut, mais c'était... *« par solidarité avec les victimes »* !!!

Sur le coup, un certain nombre d'associations ont menacé de le poursuivre devant les tribunaux. Mais il ne semble pas que ces menaces aient été suivies d'effet. L'affaire est classée, au grand soulagement de beaucoup. Elle embarrassait trop de monde. Il semblerait que certains, à l'Amicale de Mauthausen, étaient au courant dès février 2005 mais n'avaient pas bronché. C'est du moins l'accusation que formulera un des membres à l'adresse du comité exécutif.

Pour Enric Marco, cette fois, les projecteurs se sont éteints. Et dire que sans ce fouineur d'historien, tout roulait si tranquillement...

Irène Zisblatt, la fille aux diamants...

Ce n'est qu'en 2008 que l'Américaine Irène Zisblatt s'est décidée à coucher noir sur blanc son incroyable histoire qui pourtant aurait mérité bien avant une publicité planétaire. Car cette histoire ajoutait un chapitre inédit à une saga déjà bien fournie.

Mais avant de publier son livre « autobiographique », intitulé *The Fifth Diamond [Le Cinquième diamant]*, elle avait déjà amplement fait circuler son récit dans les collèges et lycées américains qu'elle fréquentait assidûment. Et, suprême honneur, elle avait été l'un des cinq rescapés de la shoah dont Steven Spielberg raconte l'histoire dans son film-documentaire *The Last Days [Les Derniers jours]*. Film qui remporta un oscar en 1999.

Il faut dire que son histoire est à ce point incroyable que bien des gens n'y ont tout simplement pas cru. Et ont considéré qu'Irène s'était approprié sans barguigner bien des atrocités véhiculées ça et là dans un certain nombre de récits. Et qu'elle avait purement et simplement inventé la fameuse histoire des diamants ingérés et évacués à plusieurs reprises.

Il est vrai qu'elle ne fait pas dans la dentelle et qu'à la croire, elle a tout vu et tout connu des horreurs d'Auschwitz et autres camps : elle a subi les expérimentations « médicales » du sinistre Dr Mengele, échappé par miracle à la chambre à gaz, été sauvée par un Hongrois et jetée par-dessus les barbelés électrifiés du camp dans un train en partance, assisté à la mutinerie du *Sonderkommando* à Auschwitz le 7 octobre 1944, etc.

Il est regrettable que pour se démarquer des autres témoignages et surenchérir dans le jamais vu, elle se soit cru obli-

gée d'inventer toutes ces péripéties rocambolesques et impossibles à croire. Car Irène Zisblatt est bel et bien une rescapée. Comme tant d'autres, elle a été déportée dans plusieurs camps et a survécu. À partir des registres, en particulier des archives de l'*International Tracing Service* (ITS) basé à Bad-Arolsen en Allemagne, il est possible de retracer à peu près son parcours. Qui fut douloureux, cela n'est pas douteux, mais nettement moins pittoresque et miraculeux qu'elle ne veut le faire croire à ses lecteurs et auditeurs, essentiellement les scolaires qu'elle fait régulièrement sangloter, à en croire les comptes rendus des médias.

Irène Chana Seigelstein, car tel est son nom de naissance, naît en principe le 28 décembre 1929 à Polena, Tchécoslovaquie. En principe, car elle a aussi annoncé 1930 ou 1931 comme années de naissance. Et certaines données, notamment son âge lors de son entrée aux États-Unis, laissent à penser qu'elle pourrait être née en réalité le 28 décembre 1928. Chana est le prénom usuel qu'elle utilise dans son récit.

La Hongrie annexe en 1939 la région où elle vit, dont les habitants deviennent par le fait Hongrois. Le récit de ses années d'école comporte un certain nombre d'inexactitudes historiques. Elle fait notamment état de mesures antijuives qui auraient été prises en avril 1942, alors qu'en réalité elles le furent lorsque les Allemands envahirent la Hongrie en mars 1944.

Elle raconte que sa famille fut obligée de se cacher dans un grenier, vivant dans le silence complet, exactement comme celle d'Anne Frank. Ils seront tous dénoncés de la même manière. Lors de la Pâque juive de 1944, les nazis font irruption dans la cachette et transfèrent tout le monde au ghetto de Munkacs. Peu après, en mai 1944, les juifs du ghetto sont déportés vers Auschwitz-Birkenau, où ils arrivent après cinq jours de voyage. Nous sommes vraisemblablement entre le 16 et le 26 mai 1944 car c'est à ce moment-là qu'arrivèrent effectivement les convois en provenance de Munkacs.

À Auschwitz

Irène racontera que dès l'arrivée toute sa famille disparaît dans les chambres à gaz, sauf elle. Car ayant plus de quinze ans et paraissant en bonne santé, elle est sélectionnée pour le travail forcé. Le récit qu'elle fait de son passage – effectif –, à Auschwitz comporte un certain nombre d'invéraisemblances. Son bras est tatoué et reçoit le numéro 61397. On lui donne ensuite un haut de pyjama pour tout vêtement, et le crâne rasé, elle est contrainte en sortant, pour l'humilier, de se regarder dans un grand miroir placé près de la porte, miroir dans lequel elle ne se reconnaît pas.

Mis à part le fait qu'il est plus que douteux, étant donné la surpopulation du camp et les arrivages massifs de déportés à cette période, que les nazis aient placé à l'arrivée de grands miroirs dans le seul but d'humilier les prisonniers, et qu'en outre les sélectionnés pour le travail forcé recevaient un pyjama complet, il n'est guère possible que Chana/Irène ait reçu le numéro 61397. Car ce numéro avait déjà été attribué le 9 septembre 1943 à Agnieszka Pastuszek, une prisonnière politique non-juive, morte au camp le 2 décembre 1943. Et depuis le 2 février 1942, les numéros de détenus n'étaient plus donnés deux fois.

Il est plus vraisemblable qu'elle n'ait pas été tatouée du tout car elle est dirigée sur un camp de transit pour femmes, le secteur BII de Birkenau. Et les détenus en camp de transit n'étaient pas tatoués.

Son récit se poursuit ainsi : dès le lendemain de son arrivée, elle est « sélectionnée » par Mengele, avec un groupe d'une quinzaine de jeunes femmes pour partir pour le camp de Majdanek. Pour quelle raison ? Elle ne tarde pas à découvrir qu'elles sont toutes destinées à servir de matériel pour la confection... d'abat-jour en peau humaine. Entre en scène à ce moment du récit Ilse Koch, la terrifiante conjointe du commandant de Buchenwald, Karl Koch. Laquelle aurait effectivement aimé collectionner les objets faits à partir de

peaux tatouées de détenus. Cependant, à cette époque-là, Frau Koch ne sévissait plus car elle se trouvait derrière les barreaux de la prison de la Gestapo, à Weimar. Elle avait été arrêtée avec son mari pour détournements de fonds le 25 août 1943. Elle y restera jusqu'en décembre 1944 et après la guerre sera traduite en justice par les Alliés. Karl Koch sera, lui, fusillé par les SS en avril 1945. Irène Zisblatt précise même qu'elles avaient été choisies car "*Ilse Koch was choosing women with beautiful skin*" [*Ilse Koch choisissait des femmes qui avaient une belle peau*], alors qu'en réalité cette maniaque n'appréciait que les peaux tatouées.

Ilse Koch n'ayant pas fait son apparition à Majdanek (et pour cause), tout le groupe retourne à Auschwitz. Chana déclarera y être restée huit mois. Il est plus vraisemblable qu'elle y ait passé quatre mois, de fin mai à fin septembre 1944. De toute manière, elle-même affirme par ailleurs avoir été sélectionnée pour la chambre à gaz, en avoir réchappé, et avoir quitté Auschwitz le jour-même. Or, le dernier ordre de gazage aurait été donné le 30 octobre 1944.

De son séjour à Auschwitz, Chana va donner un compte rendu à la fois très précis et très imprécis. Très précis dans la description de toutes les atrocités possibles et imaginables auxquelles elle aurait assisté ou dont elle aurait été victime. Mais très imprécis dès qu'il s'agit de descriptions de lieux ou de personnes. Sans parler des impossibilités matérielles, assez nombreuses. De ce séjour qui aurait d'après elle duré huit mois, seules deux personnes émergent et sont nommées: une jeune juive qui deviendra son amie, Sabka, et le diabolique Mengele, omniprésent.

Les expériences médicales de ce personnage occupent en effet une large place dans son récit. Entre autres méfaits, dont les tentatives de stérilisation ne sont pas les moindres, il lui aurait injecté un produit dans les yeux ainsi que dans ceux de Sabka. L'expérience ayant échoué – la couleur de leurs yeux est restée la même –, elles auraient été renvoyées dans leur baraque. Il lui aurait aussi, en une autre occasion, ôté son tatouage.

Le cycle des diamants

Il s'agit-là de l'épisode phare du récit d'Irène Zisblatt, sa marque tout à fait personnelle. Une histoire qui n'a jamais été racontée auparavant par personne. Et pour cause....

Retournons un peu en arrière. Avant l'irruption des nazis, à la Pâque 1944, la mère de Chana lui avait confié quatre petits diamants : *"I'm going to sew them into the hem of your skirt... Guard them closely and never sell them, unless you are hungry –, then you may use the diamonds to buy bread"* [Je vais les coudre dans la doublure de ta jupe... Surveille-les bien et ne les vends jamais, à moins que tu n'aies faim –, tu pourras alors les vendre pour acheter du pain].

Arrivée à Auschwitz, comme il lui faut se déshabiller pour mettre la tenue des détenus, elle arrache les diamants de la doublure et les avale. Le jour suivant, dit-elle, elle va discrètement aux latrines, évacue les diamants et parvient à les récupérer. Elle les cache en les nouant dans un coin de son vêtement. Lorsqu'elle sera sélectionnée pour Majdanek et devra encore se dévêtir (quoique nous ne comprenions pas très bien pourquoi), elle recommence : elle les avale à nouveau et les récupère de même. *"The entire time I was incarcerated, I would swallow and retrieve my mother's diamonds again and again. At each selection, I swallowed"* [Pendant toute ma détention, j'ai avalé et récupéré les diamants de ma mère. À chaque sélection, je les avalais].

Sans doute devait-elle également procéder de la sorte lorsqu'elle était sélectionnée pour une expérience médicale ou lorsque des séances de désinfection des hardes étaient prévues. Mais elle ne précise rien sur la question.

Puisque ce cycle des diamants est au centre du récit, il convient de sérieusement s'interroger sur sa vraisemblance. Sans même parler des effets physiologiques produits par l'ingestion répétée de diamants extraits d'excréments, même lavés, sur un organisme dénutri et affaibli, l'organisation même des latrines à Birkenau n'autorisait pas vraiment ce genre de recherches. Ces lieux immondes, notoirement insuf-

fisants pour un camp surpeuplé, sans aucune hygiène, bien sûr sans eau ni savon, ni intimité d'aucune sorte, rendent hautement improbable l'histoire de Chana. A savoir qu'elle a réussi à s'isoler à chaque fois dans un coin pour récupérer ses diamants. Sans que jamais personne ne s'aperçoive de rien. Mais c'est pourtant ce qu'elle affirme. En fait, ce n'est qu'au fil du développement de son histoire qu'elle a raconté avoir avalé et récupéré ces diamants à plusieurs reprises. En 1995, lorsqu'elle a fait son récit pour la première fois, dans un témoignage filmé, elle ne parlait que d'une seule occurrence.

Mais les péripéties ont eu tendance à croître et embellir avec la notoriété. Comme il fallait naturellement un *happy end* bien américain à cette opiniâtreté, Irène racontait partout dans ses causeries qu'envers et contre tout, et surtout contre les nazis, elle avait réussi à tenir la promesse faite à sa mère et avait pu ramener ces fameux diamants aux États-Unis. D'ailleurs, elle les porte rituellement autour du cou lorsqu'elle fait ses apparitions publiques.

Elle échappe à la chambre à gaz et s'évade d'Auschwitz

La sauvegarde des diamants maternels ne constitue pas le seul haut fait de Chana à Auschwitz. Elle a fait plus et mieux. Au courant du mois d'octobre 1944, affirme-t-elle, elle est sélectionnée pour la chambre à gaz par Mengele lui-même qui, la rencontrant à l'appel, s'étonne de la trouver encore vivante. Car elle avait déjà été condamnée par lui et sauvée secrètement par une infirmière membre de la résistance ! Elle rejoint donc un convoi de tziganes dont le sort est scellé. Tous entrent dans la chambre à gaz n°3, nus. Cette fois, les choses sont graves. Mais c'est compter sans la débrouillardise de Chana qui parvient à entrer en tout dernier lieu et ce faisant, bloque la porte qui ne peut plus se fermer. Il y a trop de monde à l'intérieur. Le SS qui supervise les opérations s'énerve et ordonne à son subalterne de

fermer la porte. Ce dernier ne voit qu'une solution : tirer Chana en arrière pour refermer la porte. Chana, nue, court se cacher "*under the roof of the gas chamber*" [sous le toit de la chambre à gaz].

Elle sera sauvée par un Hongrois membre du *Sonderkommando* qui l'aperçoit, parvient à la vêtir et à la jeter par-dessus la clôture électrifiée du camp, enveloppée dans une couverture, juste dans le wagon ouvert d'un train qui attend précisément de l'autre côté, avec son chargement de femmes destinées au travail forcé.

Nous entrons là dans un domaine hautement fantaisiste, quoique le contexte ne s'y prête guère. Suffisamment de témoignages sérieux ne laissent aucun doute quant à la réaction des nazis à ce type de situation, si tant est qu'elle se soit produite. Si un obstacle humain avait empêché la fermeture de la porte de la chambre à gaz, cet obstacle aurait été abattu sur le champ sans plus de façon. Et certainement pas relâché dans la nature. Du reste, il n'y avait aucun espace « *sous le toit* » pour se cacher. Les SS patrouillaient sans relâche autour de ce périmètre sous haute surveillance. Rendant du reste impossible également l'évasion d'Auschwitz telle que décrite ensuite par Irène Zisblatt. Car c'est bel et bien d'une évasion qu'il s'agit. Une évasion réussie après le miracle de la chambre à gaz. Double miracle ! Avec la complicité d'un parfait inconnu qui risquait, en agissant ainsi, sa vie et celle de ses camarades. De surcroît, la clôture électrifiée du camp mesurait trois mètres de haut. On imagine difficilement le jeune Hongrois capable, dans l'état où il devait se trouver, d'une telle prouesse quasi olympique. Pour en terminer avec cette évasion sensationnelle, précisons que les trains en partance étaient tout autant surveillés par les SS.

Toujours est-il que quelques jours après, elle serait arrivée au camp de travail de Neuengamme, en Allemagne. Elle ne figure pas, et pour cause, sur la liste de transport, mais cela n'a, semble-t-il, pas fait de difficultés. Pas plus qu'à l'appel, pourtant obligatoire et minutieux. Elle retrouve miraculeu-

sement son amie Sabka qui faisait partie du même convoi. Toutes deux sont contraintes dès lors de travailler à l'usine de munitions. Mais en janvier 1945, les cinq mille détenus de Neuengamme sont évacués. Commence la marche de la mort qui devait selon elle durer deux mois. À l'arrivée, seule la moitié des prisonniers est encore en vie.

Ce n'est pas la fin de l'épopée car les deux filles, quoique dans un état d'épuisement extrême, parviennent à s'enfuir dans les forêts de Bohême. Heureusement, la fin est proche car au matin du 7 mai 1945, elles sont découvertes et sauvées par des soldats américains. Hélas, son seul témoin, Sabka, va mourir dans la nuit même du typhus. Elle ne pourra jamais corroborer les dires d'Irène. Et elle était bien la seule à pouvoir le faire. Si tant est qu'elle ait existé.

Chana est elle aussi atteinte du même mal, mais elle est dirigée vers un hôpital près de Pilsen, et sauvée. Une fois de plus. Elle reçoit même la visite du général Patton qui s'attarde près de son lit.

Cette partie souffre elle aussi d'un certain nombre d'invéraisemblances historiques. Les sous-camps de Neuengamme furent évacués à la fin de mars 1945, et le camp principal le fut le 8 avril 1945. Tous partirent vers le nord, excepté cinq cents hommes de Bad-Sassendorf qui prirent la direction du sud. Par ailleurs, Chana sera également dans l'incapacité de donner son numéro de détenue de Neuengamme. Elle prétendra l'avoir oublié.

Une histoire plus vraisemblable

En fait, les documents de l'*International Tracing Service* fournissent d'autres pistes. Qui cement d'un peu plus près la vérité d'une histoire qui a connu de nombreuses variations au fil des années. Car Irène Zisblatt, entre 1995 où elle raconte son histoire pour la première fois et 2008, date de parution de son livre, a considérablement varié dans ses déclarations et donné bien des versions différentes.

Plus vraisemblablement, le 28 septembre 1944, à Auschwitz où elle est toujours soumise au travail forcé, Chana et ses compagnes d'infortune du block 8 du camp de transit BII sont soumises à une analyse des selles. Eh oui. Cela peut sembler étonnant, c'est pourtant ainsi. Le souci n'est pas celui de leur santé, certes. La raison est qu'elles doivent être transférées et que le nouveau camp veut être certain de ne recevoir aucun déporté atteint de typhus ou de dysenterie. Le résultat ayant été, heureusement pour elle, négatif, elle part le lendemain pour le camp de Gross-Rosen. Elle est envoyée au sous-camp Schlesiersee I pour travailler à nouveau dans une usine de munitions. En janvier 1945, le camp est évacué et plusieurs centaines de déportées épuisées partent pour une marche qui conduira les survivantes au camp de Flossenbürg. Chana est du lot. Elle y arrive en mars 1945 et reçoit le n°63941.

Le 13 avril 1945, nouvelle évacuation. Elles doivent repartir pour une nouvelle marche forcée au terme de laquelle, le 4 mai 1945, elles parviennent complètement épuisées à Volary, dans le sud de la Bohême, près de la frontière allemande. Là, les SS s'enfuient en les abandonnant. Deux jours après, des soldats américains libèrent Volary et installent un hôpital d'urgence. Il s'agit de soldats de la 5^e division d'infanterie dont le surnom est *Les Diamants rouges* ou *Les Diables rouges*.

Chana est en piteux état, mais sauvée. Elle passera plusieurs mois à se retaper.

En octobre 1947, ayant épousé un Polonais, Alter Lewin, et étant de ce fait devenue polonaise, elle s'embarque avec son mari et son beau-frère pour les États-Unis.

Aux États-Unis...

Une nouvelle vie commence. Elle se remariera par la suite avec Herman Weisberg et mettra au monde deux enfants malgré les tentatives criminelles de stérilisation qui avaient été perpétrées sur sa personne. Son mari meurt en 1969 et

deux ans plus tard, elle convole pour la troisième fois avec Jack Zisblatt. Ils divorceront en 1981.

Pendant près de cinquante ans, Irène Zisblatt ne pipera mot de toutes ces aventures, pas même à ses fils, précise-t-elle. La raison en est qu'elle n'avait pas réussi à surmonter l'horreur et la honte de ces années.

Mais en 1994, elle voit le film *La liste de Schindler* et décide de participer à la Marche des Vivants, organisée chaque année en Europe. Elle revoit Auschwitz et reconnaît le block pénitentiaire 11 où elle avait été mise aux arrêts, et la chambre à gaz n°2 : *"When I got to the entrance I grabbed onto the door, and dug my fingernails into the blue wall that was still blue from the cyclone B gas; I could smell the gas that was still very strong"* [Quand je suis arrivée à l'entrée, j'ai saisi la porte et j'ai creusé avec mes ongles dans le mur qui était encore bleu à cause du gaz Zyklon B; je sentais encore l'odeur forte du gaz].

Après, tout s'enchaîne. En 1995, elle est interviewée pendant trois heures pour la *Shoah Foundation* de Steven Spielberg. Elle sera ensuite, elle et son histoire incroyable, choisie pour témoigner dans *The Last Days* du même Spielberg. À partir de là commenceront les tournées de conférences, de causeries dans les synagogues, les écoles, les universités, etc. Elle devient une vraie vedette et comme telle, éprouve le besoin de publier un livre racontant sa palpitante existence. Il est signé de son nom, certes, mais en réalité il a été rédigé par Gail Ann Webb. Cette dernière l'avait conçu comme une fiction, mais après bien des réécritures, *The Fifth Diamond* voit le jour en 2008 en tant qu'autobiographie, sous-titrée *The Story of Irene Weisberg Zisblatt* [L'histoire d'Irène Weisberg Zisblatt]. L'ouvrage, destiné essentiellement à un public d'adolescents, se propose *"to educate children in order to rid the world of prejudice, intolerance, and indifference"* [d'éduquer la jeunesse afin de débarrasser le monde des préjugés, de l'intolérance et de l'indifférence].

Un si noble objectif peut bien souffrir quelques entorses à la réalité des faits. C'est sans doute ce que pense Steven

Spielberg qui se garde bien de soulever la question épineuse de l'authenticité du témoignage, mais se borne à rappeler, en quatrième page de couverture du livre, que *"Irene Zisblatt eloquently speaks and inspires today's generation with her personal story of remembrance and survival."* [Irène Zisblatt parle avec éloquence et inspire les jeunes générations avec son histoire personnelle de mémoire et de survie]. N'est-ce pas tout ce qui compte ?

Au fait, pourquoi ce titre de *Cinquième diamant* ? D'où sort ce brillant supplémentaire puisque sa mère lui en aurait donné quatre, les quatre dont il est question tout au long du récit ? Eh bien, ce cinquième diamant est une trouvaille marketing du nègre, Gail Ann Webb : le cinquième diamant, c'est Irène elle-même, bien sûr. Car Dieu lui a permis de vivre pour offrir à l'humanité une formidable histoire d'espoir, de foi, de courage. Les diamants sont indestructibles, comme Irène, dont les nazis n'ont pas réussi à venir à bout, malgré tous leurs efforts. Elle n'est pas belle, cette histoire ? Alors...

Berthe Meijer

nous propose

un étonnant conte de fée

En mars 2010, à soixante-douze ans bien sonnés, la Hollandaise Berthe Meijer se décide elle aussi à enfin révéler au monde un aspect jusque-là inédit de la vie d'Anne Frank, sa compatriote et coreligionnaire. Dans un livre écrit en néerlandais, *Leven na Anne Frank [Ma vie après Anne Frank]*. Il lui aura fallu soixante-cinq années pour éprouver le besoin d'ajouter son grain de sel, ou plus exactement de sucre, à une saga qui risquait de manquer d'éléments nouveaux. De sucre, car il est question ici de contes de fées. Et chacun sait que tout est possible dans les contes. Même de croire au récit de Berthe.

Y a-t-il quelqu'un au monde pour ignorer qui était Anne Frank, l'emblème par excellence de la shoah, l'icône sacrée toutes catégories confondues ? Cette jeune juive tint un *Journal* racontant les péripéties de sa claustration dans un appartement caché à l'arrière d'une maison d'Amsterdam, ville où sa famille s'était installée en 1933, fuyant l'Allemagne. Elle n'était pas seule dans cette cachette, mais en compagnie de ses parents, de sa sœur Margot et d'une autre famille amie. Huit adultes – ou quasi adultes –, en tout.

Anne Frank est née le 12 juin 1929 à Francfort. Elle a exactement treize ans lorsqu'elle commence à écrire ce fameux *Journal*, le 14 juin 1942. Car elle a reçu en cadeau d'anniversaire un carnet d'autographes qu'elle utilisera à cet effet. C'est peu de temps après, à partir de juillet 1942, que la famille commencera à se cacher pour échapper aux persécutions anti-juives qui s'intensifient. À la suite vraisemblable-

ment d'une dénonciation – mais le dénonciateur, malgré les efforts de Simon Wiesenthal, est resté inconnu –, les huit reclus sont arrêtés par les nazis le 4 août 1944.

Leur détention commence au camp de transit de Westerbork, dans l'est de la Hollande. Puis, le 3 septembre 1944, la famille Frank fait partie du dernier convoi partant pour Auschwitz. Le 28 octobre, les nazis transféreront huit mille femmes, dont Anne et Margot Frank, d'Auschwitz, en Pologne, au camp de Bergen-Belsen, en Allemagne. Environ cinq mois après, en mars 1945, une épidémie de typhus, endémique jusque-là, se déchaîne dans ce dernier camp, tuant des milliers de détenus, dont Anne et sa sœur. Toutes deux mourront quelques semaines avant la libération de Bergen-Belsen par les Anglais, le 15 avril 1945.

Voilà dans leur sécheresse quelques dates connues qui permettent de retracer le parcours des sœurs Frank en déportation.

La jeune Anne, qui était extravertie et très sociable, avait toute une bande d'amis, garçons et filles, qu'elle évoque dans son *Journal*, en citant leurs noms. Certains d'entre eux connaîtront le même parcours de déportés et en témoigneront après-guerre. Nulle part n'apparaît le nom de Berthe Meijer, ce qui n'a rien d'étonnant étant donné leur différence d'âge.

Des liens plutôt ténus

Berthe Meijer est décédée d'un cancer le 10 juillet 2012 à l'âge de soixante-quatorze ans. Née en avril 1938, elle avait donc neuf ans de moins qu'Anne Frank. En d'autres termes, elle n'avait que quatre ans lorsqu'Anne commençait à noircir les pages de son *Journal*. Et sept ans tout au plus lorsque cette dernière est morte.

La famille Meijer avait elle aussi quitté l'Allemagne pour la Hollande et vivait dans la rue où se situait l'école Montessori qu'Anne Frank avait fréquentée à Amsterdam de 1934 à 1941 : « *J'étais à l'école Montessori dès le jardin d'enfants, c'est-à-dire depuis*

1934. En 6B j'ai eu comme maîtresse la directrice, M^{me} K. A la fin de l'année, ce furent des adieux déchirants, nous avons pleuré toutes les deux. En 1941, ma sœur Margot et moi entrâmes au lycée juif » (lettre du 20 juin 1942, Ed. 1950).

Berthe avait donc trois ans lorsqu'Anne a cessé de fréquenter cette rue. Elle nous dit également que les deux familles se connaissaient, ce qui n'a rien de bien étonnant dans le milieu juif forcément assez restreint d'Amsterdam.

La famille Meijer est arrêtée par les nazis au début de 1944 et déportée en mars de la même année vers Bergen-Belsen. Contrairement aux Frank, ils ne s'étaient pas positivement cachés, mais étaient restés dans leur maison, se bornant à barricader les fenêtres et à apposer à la porte un écriteau indiquant « maladie contagieuse ».

La petite Berthe, qui a presque six ans au moment de son arrivée au camp, réussira à y survivre pendant treize mois, jusqu'à la libération en avril 1945. Elle survivra notamment à la terrible épidémie de typhus. Epidémie si dévastatrice que les libérateurs anglais n'en viendront pas à bout et seront obligés de brûler tous les baraquements.

Que nous révèle-t-elle d'inédit ?

Dans son livre, Berthe Meijer prétend qu'Anne et Margot racontaient des histoires, plus précisément des contes de fées, aux enfants détenus à Bergen-Belsen. Elle n'avait qu'environ sept ans au décès des sœurs, mais elle s'en souvient parfaitement. Elle précise même que les sœurs Frank racontaient leurs histoires en néerlandais aux enfants ayant grandi dans cette langue. Ces histoires parlaient « *de princes et d'elfes, ce genre de personnages* », dira-t-elle. Il paraît que c'est Margot qui avait demandé à sa sœur de raconter des histoires aux enfants et que cette dernière avait rassemblé tout son courage pour s'exécuter.

Elle écrira aussi avoir vu Anne Frank pour la dernière fois à l'infirmerie du camp, mais qu'elles étaient alors malades

toutes les deux et « *trop faibles et trop tristes pour essayer d'être agréables l'une à l'autre* ».

Cette révélation tardive incite à se poser un certain nombre de questions, c'est le moins que l'on puisse dire. La seule « fenêtre » possible est la présence simultanée des sœurs Frank et de Berthe Meijer à Bergen-Belsen. Cette fenêtre se situe de début novembre 1944 à la mort des sœurs en février-mars 1945. Comme nous le verrons plus loin, la description qui fut faite par des témoins de l'arrivée des déportées d'Auschwitz à Bergen, ne laisse guère de doutes sur l'état plus que déplorable, à ce moment-là, de ces pauvres femmes. De plus, le camp de Bergen était fait d'une juxtaposition de quartiers bien séparés et les détenues d'Auschwitz furent isolées. De nombreux témoignages en font foi. Dans ces conditions, il est plus que douteux que les sœurs Frank aient eu l'occasion, sans même parler de l'envie, de raconter des contes de fées à des enfants hollandais qui tentaient de survivre dans d'autres parties du camp. Et il était impossible, quand bien même on en aurait eu la volonté ou l'énergie, de passer sans permis d'une zone à l'autre.

Pourquoi avoir écrit ce livre si tard ?

Comme elle se rendait vraisemblablement compte que sa révélation était un peu mince pour faire tout un livre, Berthe Meijer l'enrichit en établissant un parallèle entre sa propre existence et celle qu'aurait sans doute connue Anne Frank si elle avait vécu. Car cette dernière souhaitait devenir écrivain ou journaliste. Elle le confiait à son *Journal* : « *En écrivant, je me débarrasse de tout, mon chagrin disparaît, et mon courage renaît. Mais – voilà la question capitale –, serai-je jamais capable d'écrire quelque chose de grand, pourrai-je jamais devenir journaliste, ou écrivain ?* » (lettre du 4 avril 1944, *ibid*).

Eh bien, en quelque sorte, Berthe Meijer considérait qu'elle avait réalisé le vœu d'Anne Frank : elle était devenue journaliste et avait connu un certain succès d'écrivain dans

son pays. D'une certaine façon, elle s'était substituée à elle.

Si elle n'avait pas révélé plus tôt ce qu'elle cachait ainsi au fond de son cœur, c'est parce qu'elle n'arrivait pas à évoquer ce traumatisme qui restait trop prégnant dans sa vie. Et puis, elle avait tant de choses à faire au préalable : construire sa carrière, sa vie privée. Une vie privée bien remplie : Berthe Meijer avait épousé tout d'abord un architecte, puis un journaliste hollandais rescapé lui aussi de Bergen-Belsen, enfin un Américain, Gary Goldschneider. Il est plus que probable que c'est ce dernier qui l'incita à se débarrasser de son fardeau par l'écriture. Étant lui-même l'auteur à succès de livres traitant des rapports entre l'astrologie et le développement personnel.

Toujours est-il que Berthe Meijer décida de faire connaître au monde cet épisode dont elle n'avait jamais soufflé mot jusque-là – Anne Frank racontant des histoires aux enfants juste avant sa mort –, après une cérémonie à Bergen-Belsen en 2006. Cette commémoration lui fit comprendre, dit-elle, que peu de rescapés hollandais étaient encore vivants et qu'il existait encore moins de témoignages sur ce qu'ils étaient devenus après la guerre. Et puis, elle avait le souci d'apporter un réconfort à ceux qui auraient également connu des traumatismes dans leur passé.

Des doutes...

Berthe Meijer savait parfaitement qu'Anne Frank avait écrit de petits contes. Huit, précisément, qui ont été publiés en complément au *Journal* dès les années 1950. Ce sont de petites historiettes naïves, mais leur auteur n'était qu'une adolescente.

Dès lors, pourquoi ne pas imaginer qu'elle aurait fait profiter de ses talents de conteuse les enfants tristes de Bergen-Belsen ? Difficile de prouver le contraire, dut finalement se dire Berthe Meijer. Evidemment, elle ne se souvenait pas très bien de tout. « *Certaines choses sont vagues, d'autres sont parfai-*

tement claires. Pour moi, les souvenirs vont de pair avec les émotions qui les accompagnent ».

Elle se souvenait notamment que « On devait ôter nos vêtements car ils étaient pleins de poux, qui transmettaient le typhus. Et on était enveloppés dans ces couvertures. Et il fallait s'asseoir dans un coin à moitié gelé ».

Ses souvenirs, parus en 2010, ont été accueillis avec un scepticisme certain. Toutes les fabrications des années antérieures ont pesé sur les réactions, qui ont cette fois été marquées par une circonspection inhabituelle.

Le réalisateur néerlandais Willy Lindwer, après avoir interviewé Berthe Meijer, a notamment fait part de ses doutes : *« Berthe ... n'a plus qu'un souvenir très vague de ce camp de concentration. Elle se souvient de l'image d'une fille plus âgée qui racontait des histoires à de plus jeunes. C'était peut-être Anne Frank. Et peut-être pas. Très vague ».* Or, Willy Lindwer connaît bien la question. Il a réalisé en 1988 un documentaire primé intitulé *The Last Seven Months of Anne Frank [Les sept derniers mois d'Anne Frank]*, pour lequel il a interrogé sept femmes qui furent témoins de la fin de l'existence des sœurs Frank. Parmi ces femmes figuraient Hanneli Goslar, Bloeme Evers-Emden et Janny Brilleslijper.

Témoignages des amies des sœurs Frank

Jamais ces rescapées n'ont fait mention de contes de fées qui auraient été racontés à Bergen-Belsen par une jeune fille devenue par la suite mondialement célèbre. Et pourtant, elles étaient très proches. Jamais non plus du reste Anne Frank n'a évoqué avec elles le sort de son Journal, auquel elle était pourtant si attachée. Et ce point donne à réfléchir.

Bloeme Evers-Emden est la seule qui n'ait pas vu les sœurs Frank à Bergen-Belsen, mais uniquement à Auschwitz. Elle les connaissait bien car toutes les trois fréquentaient le même lycée juif. Elle était née la même année que Margot, en 1926. Déportée à Westerbork, elle fera partie du même

dernier convoi vers Auschwitz en septembre 1944. Là, au cours des semaines suivantes, elle aura régulièrement l'occasion de voir les deux soeurs ainsi que leur mère Edith. Mais en octobre 1944, Bloeme est sélectionnée pour le camp de travail de Liebau, en Silésie. Elle racontera que les Frank devaient également partir pour ce camp de travail. Mais Anne fut retenue car elle avait attrapé la gale. Margot et Edith ne voulurent pas partir sans elle. Bloeme Evers-Emden partit, elle, et naturellement ne les revit plus.

Janny Brilleslijper suivit exactement le même parcours que les soeurs Frank : arrêtée en été 1944 avec sa soeur, elle est transférée d'abord à Westerbork, ensuite à Auschwitz, enfin à Bergen-Belsen. C'est à Westerbork, dans les baraques disciplinaires, qu'elle fait la connaissance d'Anne et Margot. Ces dernières y sont alors à titre de punition car Margot s'est soustraite au travail obligatoire, les soeurs Brilleslijper y sont pour actes de résistance. Etant plus âgée, puisque née en 1916, Janny fera office d'infirmière à Bergen. C'est à ce titre qu'elle sera témoin de la mort des deux soeurs quelques semaines avant la libération du camp : *« Margot est tombée de son lit et elle est restée allongée sur la pierre glacée, incapable de se relever. Anne est morte le lendemain »*, témoignera-t-elle.

C'est elle qui, après la guerre, informera Otto Frank du sort de ses filles, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. En réalité, de ces trois témoignages, elle est la seule à les avoir réellement vues, juste avant leur mort, à l'infirmerie.

Hanneli Goslar, née en 1928, avait fréquenté la même école Montessori qu'Anne Frank, dont elle était une très proche amie. Sa famille est arrêtée en juin 1943, transférée à Westerbork puis à Bergen-Belsen comme « juifs d'échange » car possédant des passeports paraguayens. Dans ce dernier camp, la famille Goslar est parquée dans la vaste section dite de l'étoile. Ainsi nommée car s'y trouvent des juifs de diverses nationalités, mais surtout des Hollandais, destinés à des échanges éventuels avec des prisonniers allemands et contraints de porter, même au camp, l'étoile jaune sur leurs vêtements civils.

Elle racontera ses souvenirs de déportation à Alison Leslie Gold qui en fera un livre destiné à la jeunesse, paru en 1997, *Memories of Anne Frank – Reflections of a childhood friend* (traduit en français sous le titre *Mon amie Anne Frank*). Un jour de la fin de l'année 1944 arrivèrent à Bergen des détenus de l'est : « *La rumeur disait que de l'autre côté de la clôture se trouvaient des prisonniers polonais dans un état de dégradation physique épouvantable, qui vivaient avant sous les tentes. Les barbelés ayant été recouverts de bottes de paille, Hannah entendait les bruits produits par ces arrivants, sentait l'odeur des immondices, mais elle ne pouvait voir les visages des détenus. De toute façon, il était interdit de leur adresser la parole. (...) Toute tentative de conversation par-dessus la clôture était punie de mort* ».

Ce n'est qu'en février 1945, ayant appris que des Hollandaises se trouvaient parmi ces détenus, qu'Hanneli rassembla tout son courage pour s'approcher, de nuit, de la clôture. On lui avait dit que quelqu'un la connaissait. Mais elle ne pensait pas aux sœurs Frank qu'elle croyait à l'abri en Suisse. En réalité, elle ne vit jamais Anne et Margot mais elle eut, déclara-t-elle, l'occasion de parler à Anne à deux reprises, toujours de nuit, à travers la barrière de fer et de paille. « *D'une voix désespérée, Anne révéla que Margot et elle n'avaient rien à manger, absolument rien. Elles étaient gelées, Margot était très affaiblie. Elles avaient vécu sous des tentes mais celles-ci s'étaient envolées. Et elles n'avaient pas de vêtements mettables parce que la vermine était partout* ». Hanneli réussit à lui passer un peu de pain et des chaussettes. Elle n'aura plus l'occasion ensuite de lui reparler et sera elle-même évacuée du camp début avril 1945.

Interrogée par téléphone à propos des révélations de Berthe Meijer, Hanneli Goslar tint, depuis Jérusalem où elle réside, les propos de bon sens suivants : « *Dans des conditions pareilles, où on est presque mort, on n'a plus de forces pour raconter des histoires* ».

Les autres témoins de Bergen-Belsen

D'autres enfants devenus adultes témoignèrent de leur déportation à Bergen-Belsen. Aucun ne corrobore les affirmations de Berthe Meijer. Ce qui est avéré en revanche, c'est qu'en l'une ou l'autre occasion, des histoires et des contes furent effectivement racontés aux enfants. Mais ce ne fut ni par Anne ni par Margot Frank.

Hetty Werkendam est arrêtée avec ses parents et ses deux frères à leur domicile d'Amsterdam le 29 septembre 1943. Née en février 1930, elle a alors treize ans et demi. Juste huit mois de moins qu'Anne Frank. Bien plus tard, en 2000, elle écrira le récit de la déportation de sa famille dans un livre intitulé *La Maison des enfants* qu'elle signera de son nom d'épouse, Hetty Verolme. Après un séjour au camp de transit de Westerbork, la famille Werkendam se retrouve le 1er février 1944 à Bergen-Belsen dans un baraquement du camp de l'étoile. Le père et la mère sont réquisitionnés pour le travail forcé, mais la famille n'est pas séparée. Jusqu'à la date fatidique du 4 décembre 1944, qui voit le père partir dans un convoi quittant le camp pour une destination inconnue. Le lendemain 5 décembre, c'est au tour de la mère de partir dans les mêmes conditions. Va alors commencer l'épopée de *La Maison des enfants* de Bergen-Belsen. « *Lorsque le camion a disparu dans le lointain, j'ai jeté un regard autour de moi et remarqué une quarantaine d'enfants regroupés près de la clôture. Ils étaient âgés de dix mois à dix-huit ans, mais la majorité d'entre eux avait moins de dix ans. Quelques femmes de l'hôpital s'occupaient des bébés et des très jeunes enfants* ».

« *La majorité d'entre eux avait moins de dix ans* ». La petite Berthe était-elle du nombre ? Ses parents sont morts à Bergen-Belsen en janvier 1945. Si elle a rejoint la maison des enfants, ce ne serait qu'après cette date. Ou peut-être est-elle demeurée – mais seule ? ou recueillie par une autre famille ? –, dans une autre partie du camp, vraisemblablement le camp de l'étoile. Toujours est-il que ces enfants juifs restés sans

parents, Hollandais pour la plupart, vont tenter de survivre désormais dans un baraquement situé à l'extrémité du camp. Très difficilement, car la nourriture va se faire de plus en plus rare au fil des semaines. Mais pratiquement tous en réchapperont, sauf quelques-uns qui mourront de maladie. Car vers le printemps, l'épidémie de typhus finira par atteindre même ce baraquement éloigné. Hetty et ses frères l'attraperont mais réussiront à s'en sortir et vivront la libération du camp. À la fin de la guerre, la fratrie retrouvera même ses parents qui avaient été envoyés dans des camps de travail différents et avaient survécu eux aussi, sans savoir ce qu'il était advenu des autres membres de la famille.

Dans la maison des enfants, Hetty, qui est parmi les plus âgés, va prendre quelque peu la direction des opérations, sous la supervision de quelques adultes, des prisonnières au statut « privilégié ». Ces « sœurs », comme les nomme Hetty, sont plutôt bienveillantes et parcourent le camp à la recherche de nourriture. A force d'efforts continus, elles parviendront à empêcher les enfants de mourir de faim. Mais comment, tout au long des jours, occuper ces derniers, devenus complètement léthargiques à force de dénutrition ? En leur racontant des histoires : *« Cette fois-ci, c'était Eva qui avait préparé la bouillie, et lorsque certaines des filles eurent terminé leur repas, elles se sont proposées pour nourrir les bébés. Nous avons discuté ensemble pendant un bon moment. Je faisais des câlins à des fillettes qui se trouvaient à côté de moi. Eva lisait un livre d'histoires qu'elle avait découvert dans une valise à un groupe d'enfants qui l'écoutait avec la plus grande attention. Quelle vision idyllique ! On aurait pu croire que nous étions tous en vacances. Par la fenêtre, j'ai vu qu'il faisait désormais nuit noire, il n'y avait pas une seule étoile dans le ciel. »*

Nous sommes à ce moment-là le 6 décembre 1944, les enfants viennent tout juste d'arriver dans leur baraquement éloigné. Hetty écrira par la suite : *« Dès que je suis entrée, une horde d'enfants s'est précipitée sur moi et m'a attrapée. Ils étaient si heureux de me voir ! Tous les enfants qui pleuraient se sont arrêtés et se poussaient presque les uns les autres pour me toucher. Ils me*

tiraient les bras et parlaient tous en même temps. J'ai demandé à tout le monde de s'asseoir autour des tables pour que je puisse leur raconter une histoire. Je les ai occupés et divertis pendant deux heures ».

Un peu plus loin, elle raconte : *« Je suis retournée auprès des enfants en leur demandant d'être patients et de s'installer à table en prévision. Ils ont fait ce que je leur ai demandé et je me suis assise avec eux. Je les ai occupés avec de simples devinettes et en leur racontant des histoires. A mesure que le temps passait, je sentais que leur attention s'émuoussait, ils devenaient de plus en plus léthargiques ».*

À partir de janvier 1945, la situation empire : *« Les choses ont commencé à sérieusement se détériorer lorsque nous avons été obligés de nous contenter d'une seule fine tranche de pain pour toute la journée. Très vite, les petits se sont mis à pleurer, la faim les faisant souffrir. J'essayais d'occuper leur esprit en leur racontant des histoires ou en les mettant au lit. Je les suppliais de rester tranquilles car les gardes ne voulaient pas les entendre ».*

Ces quelques citations prouvent à l'évidence que des histoires furent effectivement racontées aux petits de la maison des enfants de Bergen-Belsen. Cependant, il est clair qu'elles ne le furent ni par Margot, ni par Anne Frank, qui n'étaient pas dans ce baraquement, mais croupissaient dans une autre partie du camp.

Par contre, il est très possible qu'Hetty ait assisté à l'arrivée des sœurs Frank à Bergen-Belsen, sans le savoir naturellement. Car avec huit mille compagnes d'infortune, elles avaient quitté Auschwitz le 28 octobre 1944 pour arriver quelques jours après dans ce nouveau camp, qui leur serait fatal. A ce moment-là, Hetty vit encore avec sa famille, et début novembre 1944, elle raconte : *« Peu de temps après, nous avons vu passer devant nous de longues colonnes de femmes. Elles étaient très pauvrement vêtues ; certaines ne portaient pas de chaussures du tout et avaient recouvert leurs pieds de haillons. (...) Nous avons rapidement découvert que certaines d'entre elles étaient hollandaises. (...) Un orage a soufflé la grande tente qui abritait les femmes d'Auschwitz. Ces pauvres créatures étaient ainsi exposées au*

vent et à une pluie battante, rien ne les protégeait de la force brutale des éléments. La plupart d'entre elles ne portaient ni vêtements ni chaussures ; elles étaient trempées jusqu'aux os. Elles ressemblaient à des fantômes blancs dans le déluge. (...) Quelques jours plus tard, elles ont été déplacées vers une autre partie de Bergen-Belsen. Nous étions soulagés d'être débarrassés de leurs cris ».

Si les sœurs Frank ont fait partie de ce transfert, ce qui est plus que probable, leur état devait déjà être considérablement détérioré.

Le Français **Albert Bigelman**, né en 1932, a publié en 2008 le récit de sa déportation avec sa mère sous le titre *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen*. Un récit sobre, qui illustre bien la spécificité de ce camp, qui était en fait un assemblage de zones séparées les unes des autres par des barbelés qu'on ne franchissait pas à sa guise. Sa mère et lui sont arrivés à Bergen-Belsen en mai 1944, en provenance de Drancy, et furent affectés eux aussi au camp de l'étoile. Albert Bigelman a bien décrit le délitement progressif du camp dont les conditions de vie, très difficiles au départ, sont devenues innommables au fil des mois, en raison de la surpopulation, de la maladie et des rations de plus en plus maigres : « *Mais il faut dire que notre vie dans le camp a connu plusieurs périodes, la suivante toujours pire que la précédente. De mai à septembre 1944, le camp était dirigé par un officier et des soldats de la Wehrmacht, des gendarmes de la Wehrmacht. Les SS étaient bien présents, mais ne commandaient pas directement. A partir de la fin de l'été, le camp a changé complètement et s'est encore durci, de façon inimaginable. Il est tombé sous la coupe directe des SS qui venaient des camps d'Auschwitz et de Birkenau, ils commençaient à refluer sous la poussée russe. Bergen-Belsen est devenu alors de la fin août 1944 au printemps 1945, sans cesse davantage, un mouvoir pour des populations entières de déportés venus d'ailleurs ».*

Les conditions d'existence des nouveaux arrivés, dont ont fait partie Anne et Margot Frank, étaient pires encore, si possible, que les leurs : « *Nous-mêmes, à l'époque de l'arrivée des autres déportés évacués des camps de l'Est, nous étions déjà très dimi-*

nués, physiquement et moralement. A douze ans, j'avais l'impression que nous avions quitté petit à petit l'état d'être humain et que nous allions devenir bientôt des "musulmans"⁽¹⁾. Mais nous avons découvert, avec les nouveaux arrivants, encore pire que nous. Ils nous ont fait peur. Pas d'enfants. Des femmes et des hommes à qui on ne pouvait donner d'âge ; on ne savait pas s'ils étaient jeunes ou moins jeunes. (...) Il y avait des pleurs, des plaintes : certains nous demandaient de quoi manger alors que nous n'avions rien ».

Dans cet enfer, il n'a pas croisé Anne Frank, mais dans son livre, il en parle en ces termes : *« En mars et début avril, la situation était innommable, le camp grouillait de milliers de morts vivants. La fonte des neiges avait en plus laissé à nu les tas de cadavres qui prenaient des couleurs et des formes étranges, extraordinaires. C'était un dépotoir. Le typhus faisait des ravages. Ainsi, quelque part dans ce cloaque, Anne Frank en est morte durant cette période. Nous, les gamins avec l'inconscience de nos âges, avec la force de nos mères, nous tentions simplement de survivre ».*

Il s'agit là d'une autre illustration du contexte dans lequel ont vécu les sœurs Frank durant les dernières semaines de leur vie et qui ne laisse guère de place à un conte de fées...

Francine Christophe, Française elle aussi, née en 1933, a également été déportée avec sa mère à Bergen-Belsen et en a fait le récit dans un livre, *Une petite fille privilégiée – Une enfant dans le monde des camps*, publié en 1996. Comme celui d'Albert Bigielman, son père était prisonnier de guerre. Les familles, même juives, de prisonniers de guerre semblent avoir été, du moins à Bergen-Belsen, protégées dans une certaine mesure par la Convention de Genève. D'où ce mot ironiquement amer de « privilégiée » dans le titre du livre. Elles y arrivent en mai 1944 en provenance de Drancy et sont parquées également au camp de l'étoile. En fait de « privilèges », sa mère et elle ont vécu un véritable enfer, surtout dans les dernières semaines avant la libération, marquées par la famine, la vermine et la maladie.

(1) Ce terme de « musulman », était employé dans les camps pour décrire le détenu à bout de forces, survivant dans un état proche de la mort.

Elle aussi parle de l'arrivée des déportées en provenance d'Auschwitz, en ces termes : *« Avec l'avance des Russes, les Allemands vident une partie des camps situés sur leur passage. Des milliers de déportés prennent la route d'Auschwitz à Bergen-Belsen. A pied. Les plus épuisés tombent : on les achève. »*

Et c'est ainsi que l'enceinte voisine de la nôtre se remplit un jour d'êtres humains qu'on dit avoir été des femmes. Le bruit court qu'il y a des Françaises qui furent avec nous à Drancy, à Beaune, à Pithiviers. Nous nous précipitons. Je les aperçois... maigres, hâves, le crâne rasé ou presque, vêtues du costume rayé des bagnards, tatouées au bras, pieds nus dans des socques de bois. (...) Maman a reconnu une jeune fille viennoise avec qui elle bavardait à Drancy. Elle soulève sa jupe pour nous montrer l'état squelettique de ses jambes et de ses cuisses. "Mais vous n'avez pas de culotte !". Hélas non, par ce froid terrible, elles n'ont pas de culotte, sous la robe de bagnarde. Nous allons chercher les nôtres, et puis les chaussettes, celles qui en possèdent, ou une écharpe, ou un chandail, et nous jetons par-dessus le grillage tout ce que nous pouvons trouver. D'autant plus qu'elles dorment dans des baraques de toile ».

Et pourtant, il est arrivé que l'on raconte des histoires aux enfants même dans le camp de l'étoile. Mais là non plus, ce n'était pas Anne Frank qui les racontait, c'était la mère de Francine Christophe : *« Maman s'énerve de voir errer les enfants, toute la journée dans tous les coins, quand les femmes travaillent dans les kommandos. La peur la prend que nous ne nous approchions des barbelés, car les sentinelles peuvent toujours tirer, du haut des miradors. »*

Une idée jaillit. "Asseyez-vous autour de moi", dit-elle. Elle tient en main le premier livre de Papa, La Terrifique Adventure de Dona Conception. Nous l'écoutons bouche bée, haletants et ensorcelés. (...) Maman nous fait la lecture, soit autour d'une table, soit dehors, autour d'un fossé, les pieds balançant au-dessus. Après Dona Conception, Bazaine innocent. Je crois que nous nous passionnons encore plus, peut-être parce qu'il s'agit d'une injustice, nous qui sommes les victimes d'une si grande ».

BERTHE MEIJER NOUS PROPOSE UN ÉTONNANT CONTE...

Les récits conjugués de tous ces témoins ne laissent véritablement guère de place au doute : oui, des histoires furent racontées aux enfants de Bergen-Belsen pour tenter d'adoucir un peu leur terrible sort; non, elles ne le furent pas par les sœurs Frank, bien trop affaiblies et malades durant cette période ayant précédé la libération du camp. Et qui de surcroît se trouvaient parquées, comme leurs compagnes d'infortune, dans un secteur à part, sans possibilité de communication avec les autres déportés. Avant de finir leurs jours à l'« infirmerie », vaste mouroir où les typhiques attendaient la fin de leurs souffrances.

Il faut bien reconnaître que le contexte particulièrement horrible dans lequel Anne et Margot Frank ont trouvé la mort à Bergen-Belsen rend d'autant plus détestable la démarche de Berthe Meijer et son désir de promotion personnelle à travers l'exploitation d'un nom universellement connu.

Günther Skaletz, de la Gestapo au NKVD

Jusqu'en mai 2010, ce fringant octogénaire remplissait les salles américaines venues l'entendre égrener ses souvenirs de survivant. Et, naturellement, vendre le livre qu'il en avait tiré, intitulé *Life on Both Sides of the Wall* [Ma vie des deux côtés du Mur].

Il présentait cet ouvrage comme son autobiographie, le récit des horreurs qu'il avait endurées durant la Seconde Guerre mondiale. Il avait tout vu, tout connu : la Gestapo, le KGB, Auschwitz, les tortures, les camps de travail, etc. Et là où il faisait perler les larmes aux yeux de ses auditeurs, c'est lorsque, en vrai Américain qu'il était devenu, il leur déclarait que non seulement il avait survécu, mais qu'il avait réussi à se créer ensuite une vie de dignité, de compassion et même, allez, n'ayons pas peur des mots, de spiritualité.

C'était beau, c'était émouvant. Et tout le monde était content. Les gens achetaient son livre, qu'il dédicaçait à tour de bras. Et Günther Skaletz poursuivait ainsi sa ronde, de conférences en écoles, collèges et lycées pour y raconter son douloureux passé, qu'il avait réussi à surmonter, avec l'aide de Dieu.

Des deux côtés du Mur

C'était cela, sa spécificité à lui : il n'avait pas été déporté que par les nazis, non, lui, il avait été déporté par les nazis *et* par les communistes. Ce qui lui faisait naturellement beaucoup de choses à évoquer.

Voilà donc en résumé ce qu'il racontait aux auditeurs venus entendre ses conférences, ainsi qu'à ses lecteurs :

Il naît en 1927 à Tarnowski, petite ville polonaise située au nord de Cracovie, dans une famille catholique. *"We never missed a Sunday Mass. It was my mother who taught me never to forget to pray; always keep your faith and your hope and never give up". [Nous n'avons jamais manqué la messe du dimanche. Ma mère m'a appris à ne jamais oublier mes prières; à toujours garder espoir et à ne jamais flancher].*

Pour la précision de l'histoire, indiquons qu'il s'agissait en réalité de sa belle-mère, sa mère étant morte lorsqu'il était tout petit. Son père s'était ensuite remarié.

Tout vole en éclats en septembre 1939 lorsque les Allemands envahissent le pays. Comme les autres Polonais, la famille Skaletz doit s'accoutumer à vivre sous cette occupation. Quatre ans après le début de la guerre vient le moment pour Günther de quitter sa ville natale pour entrer en apprentissage. Car son rêve est de travailler dans l'hôtellerie. Nous sommes début avril 1943, il a quinze ans.

Il prend donc le train pour débiter dans sa nouvelle place, à 75 km de Tarnowski. Il est attendu dans un bon établissement, le *Stadt-Hotel*. Le gros ennui (pour lui, ensuite) c'est que ce grand hôtel-casino où il se rend tout fierot est situé à... Auschwitz. Oui, cela ne s'invente pas. Car Auschwitz, ou plutôt *Oświęcim* en polonais, est également, on l'oublie trop souvent, une ville moyenne située dans le district de Cracovie. Une ville qui apparemment comptait aussi quelques bons hôtels. Il aurait pu mieux choisir son point de chute.

Car à peine quelques semaines après son arrivée, le 28 avril 1943 précisément, voilà que la Gestapo débarque dans l'établissement et arrête tout le personnel, du directeur au dernier apprenti. Sous quel motif ? Günther l'ignore, mais l'apprendra plus tard. En attendant, il se retrouve, avec ses collègues, toujours à Auschwitz, mais dans un endroit nettement moins confortable : au camp de concentration. Il est affecté à la construction d'une route. Là où notre apprenti devenu grand et racontant ses souvenirs cinquante ans plus tard commence à nous mener en bateau, c'est lorsqu'il croit utile d'affir-

mer dans son livre, page 59, afin de prouver l'horreur qui régnait en ces lieux : *"There were two men that everyone feared most ; they were Rudolf Hess and the cold blooded SS chief Heinrich Himmler. The cries from the prisoners under their torture still echo inside me."* [Il y avait deux hommes que tout le monde craignait plus que tout; c'étaient Rudolf Hess et le chef des SS, l'homme au sang froid Heinrich Himmler. J'entends encore résonner en moi les cris des prisonniers qu'ils torturaient.] Or, Rudolf Hess se trouvait prisonnier en Angleterre depuis mai 1941, et le resta jusqu'à la fin des hostilités, suite à sa mystérieuse tentative de négocier avec les Anglais. Quant à Himmler, pas un tendre, certes, il n'était cependant pas du genre à torturer lui-même. Il laissait ça aux autres. Il avait vomi après avoir assisté à une exécution massive par fusillade, à Minsk. En outre, il est permis de penser qu'il avait autre chose à faire en cette cruciale année 1943.

En réalité, il faut évidemment comprendre que Günther Skaletz voulait parler de Rudolf Hoess, qui commandait le camp d'Auschwitz au moment où il s'y trouvait. Il n'empêche que cette regrettable confusion augure assez mal de l'exactitude du reste...

Heureusement, notre apprenti avait un recours, comme il ne manquait jamais de le souligner en racontant ses aventures, *"My faith and my prayers kept me going. No one was there to keep my spirits up except my Lord. My prayers were: « Lord please help me ; look after me. »* [Ma foi et mes prières me soutenaient. Personne ne pouvait m'aider à part Dieu. Je priais ainsi : « Mon Dieu, je t'en supplie, aide-moi, protège-moi. »]

Et Dieu va l'entendre car aussi soudainement qu'il a commencé, le cauchemar se termine. Du moins celui-ci. En octobre 1943, il est libéré avec le reste du personnel de l'hôtel, y compris le patron. Pourquoi avait-il été arrêté ? Pourquoi a-t-il été libéré ? La raison n'est pas très claire mais il semblerait que les nazis aient voulu mettre la main sur ce bel hôtel-casino qui rapportait beaucoup d'argent. Le propriétaire ayant refusé, tout le personnel s'était retrouvé à Auschwitz. Lorsqu'il revint à de meilleurs sentiments six mois après, tous furent

libérés. On ne peut s'empêcher de se demander si les nazis n'avaient pas d'autres moyens, plus simples et plus radicaux, de s'emparer de cet hôtel.

En tout cas, le voilà libéré d'Auschwitz, par la grâce de Dieu. Mais pas pour longtemps. Car l'apprenti va quitter la Pologne et poursuivre son cursus professionnel à Berlin, où l'appelle son ex-patron d'Auschwitz qui s'y trouve déjà, à la tête d'un nouvel établissement chic. Pour obtenir cette place, le jeune homme a cependant dû remplir une condition : s'enrôler dans les Jeunesses hitlériennes. Ce qu'il a fait. À son corps défendant, précise-t-il.

En avril 1944, voilà que les ennuis recommencent ! Il reçoit une convocation de la Wehrmacht. Il n'a que seize ans et demi, mais l'armée allemande a besoin de chair fraîche pour remplacer les soldats victimes des hécatombes. Après dix semaines d'entraînement, il est envoyé sur le front oriental, du côté de Königsberg. L'ancien détenu d'Auschwitz porte à présent l'uniforme allemand. Mais il est blessé et dirigé sur Magdebourg pour y faire sa convalescence. Il reprend du service début 1945 près de Brandebourg, où il sert d'interprète auprès de prisonniers de guerre polonais, contraints de travailler dans une usine fabriquant les armes anti-char Panzerfaust.

En mars 1945, quoique totalement inexpérimenté, c'est lui qui est néanmoins choisi pour accomplir une mission ultra-secrète : apporter des documents importants au commandant de la Wehrmacht à Potsdam. Un beau parcours de 250 km aller et retour, qu'il accomplit sans coup férir à bicyclette. En faisant beaucoup de rencontres, plus ou moins agréables, qu'il relate par le menu dans son livre.

Arrive avril 1945, la bataille de Berlin, la déroute allemande. Son bataillon se rend aux Russes. Commence alors une nouvelle épopée. Les Rouges sont partout et se comportent comme des sauvages. Ils traitent leurs prisonniers comme des chiens : *"It was horrible. No food for three days. No bath. We had to sleep on the wet, damp ground with the only warmth being*

the body of the guy next to you.” [C’était horrible. Rien à manger pendant trois jours. Pas moyen de se laver. Il fallait dormir sur la terre détrempée, la seule chaleur était celle du type à côté].

Après une longue marche forcée, pour une raison inconnue qui échappe à Günther et *a fortiori* à ses lecteurs, il est attaché à un arbre avec un autre soldat allemand. Les Russes tirent. Pour s’entraîner ? Pour se distraire ? L’histoire ne le dit pas. Heureusement, il en réchappe miraculeusement – mais pas son compagnon –, et est recueilli par un fermier. Sur ces entrefaites, l’armistice est signé. Le voilà libre, enfin.

Il se retrouve dans la ville allemande de Genthin, à l’Est, et se fait engager aux cuisines d’une auberge. Ce n’est cependant pas la fin de ses tribulations car voilà maintenant que le KGB s’intéresse à lui ! La région est alors occupée par les Russes. Arrêtons-nous un instant pour nous interroger : Günther Skaletz parle sans équivoque possible de son arrestation par le KGB à la fin de juillet 1945. Encore une fois, il n’a pas réellement vérifié les détails. Car le KGB n’a été créé qu’en 1954, lors de la refonte du NKVD. C’est donc au NKVD qu’il a eu affaire en 1945.

KGB ou NKVD, de toute façon mieux valait éviter de faire l’objet de leur sollicitude. Günther va vivre de bien mauvais moments. Il est torturé pour des raisons encore une fois mystérieuses. Il croit comprendre qu’on lui reproche d’avoir soutenu les nazis ! Sans doute en raison de son appartenance ancienne et obligée aux Jeunesses hitlériennes.

Toujours est-il que le voilà condamné sans plus de cérémonie à cinq années de travaux forcés. Il est à nouveau prisonnier alors que la guerre est en principe terminée ! On l’envoie démanteler une usine allemande de munitions. Ceci fait, il est dirigé avec ses compagnons d’infortune dans un train dont il comprend qu’il est en partance pour la Sibérie. *“I told my friend that before we entered the Russian border we must escape”. [J’ai dit à mon copain qu’avant d’entrer en territoire russe, il fallait se débrouiller pour filer].*

Il prie ardemment. Et un nouveau miracle se produit. Une explosion survenue à l'avant distrait les cinq gardes russes, le train s'arrête, les portes s'ouvrent. Notre homme et son copain en profitent pour filer sans demander leur reste. Ils sont alors en Pologne et à partir de ce moment-là, ils se déplaceront de village en village, craignant toujours d'être capturés. Puis ils se séparent. Skaletz se dirige vers l'est de l'Allemagne.

Après encore bien des avanies, il finit par atteindre à nouveau Genthin, puis Berlin. Il parvient enfin en Allemagne de l'Ouest. Sa famille est restée en Pologne mais lui est du côté de la liberté. Il va reprendre en Suisse ses études en hôtellerie. Il pratiquera ensuite son métier en divers endroits.

Au début des années 1960, il est invité à New York. Il n'en partira plus. Devenu Américain, il connaît la réussite professionnelle, en particulier au Texas. C'est là qu'il aura l'occasion de parler au président des États-Unis. Et qu'il sera amené à lui faire une promesse.

Telle est la vie palpitante qu'il racontait aux foules émues. Une *success story* bien américaine. Il n'avait jamais lâché prise, toujours persévéré comme sa belle-mère, jadis, lui avait appris à le faire. Dieu l'avait en conséquence aidé, qui l'avait sauvé plusieurs fois miraculeusement pour le conduire jusqu'aux cuisines présidentielles. Du reste, ce passage par le club select fréquenté par les Johnson va considérablement agrémenter son histoire. Cet épisode fournira une raison (invérifiable) toute trouvée lorsqu'on lui demandera pourquoi il avait mis cinquante ans à coucher noir sur blanc son épopée. En fait, répondra-t-il, il ne voulait pas le faire, mais c'était une promesse. Alors...

Pourquoi un livre cinquante ans après les faits ?

Cette promesse, il ne l'avait pas faite à n'importe qui : il l'avait faite au président des États-Unis lui-même, Lyndon B. Johnson. Nous sommes en 1969, et, comme on l'a vu, il officie désormais dans des cuisines sélectes. "*Mr Skaletz, you must*

write a book” [M. Skaletz, vous devez écrire un livre] lui aurait dit le grand homme. Que répliquer à cela ? “*I made a promise to write a book 40 years ago and I had to keep my promise. So I sat down and began to formulate my chapters*”, dira-t-il bien plus tard. [J’avais promis d’écrire un livre il y a 40 ans et je devais tenir ma promesse. Je me suis donc assis et j’ai commencé à écrire mes chapitres].

Il mettra quand même presque quatre décennies pour s’asseoir. C’est qu’en 1969, l’Amérique a d’autres chats à fouetter que de se pencher sur des exactions nazies vieilles d’un quart de siècle. Vers 2005, par contre... l’époque est nettement plus favorable. Sans doute a-t-il dû se dire qu’il pouvait lui aussi se tailler sa petite place au soleil des médias. Son explication est légèrement différente : il s’était imposé à lui-même un code du silence durant toutes ces années car ces souvenirs étaient encore trop douloureux. Il ne voulait plus y penser. Heureusement que son épouse, Elaine, était là pour l’encourager à prendre la plume.

Le résultat sera un livre publié en 2006 sous le titre *Life on Both Sides of the Wall*. Ouvrage présenté comme racontant l’histoire véridique d’un jeune homme qui refuse de baisser les bras et qui résiste. D’abord à la Gestapo. Ensuite au KGB. Qui est fait prisonnier par les Rouges et se retrouve dans un camp de travail où il doit à nouveau tenter de survivre. Mais seize ans après avoir quitté sa ville natale, il finit par retrouver son pays et sa famille. Un formidable exemple de persévérance et d’espoir, comme on les adore outre-Atlantique.

Au moment de la parution, Günther Skaletz vit à Manitowoc, dans le Wisconsin. Son livre y connaît un certain retentissement et il se met à intervenir dans les écoles, églises et autres organisations de la région. Il retrouve toute sa jeunesse à semer ainsi la bonne parole. “*Sometimes I can’t believe I went through this. I don’t have enough fingers on my hands to count the number of lives I’ve lived.*” [Parfois, j’ai du mal à croire que j’ai traversé tout cela. Mes mains n’ont pas assez de doigts pour

compter toutes les vies que j'ai vécues »/, s'émerveille-t-il. Il reçoit des lettres de lecteurs qui lui avouent avoir été fascinés – et inspirés –, par le récit de sa vie extraordinaire.

On n'est jamais trahis que par les siens...

Hélas, oui. C'est de ses proches que viendra la déconfiture. Qui va finir par cracher le morceau ? Difficile de le savoir car la fin de l'histoire sera très vite emballée, pesée et escamotée.

Jalousie ? Crainte que les choses n'aillent trop loin et ne portent préjudice à la famille ? Toujours est-il que « des membres de sa famille » vont manifester publiquement leurs gros doutes quant à la véracité de l'histoire racontée par papy Skaletz. Il est certain qu'il ne s'agissait pas de sa seconde épouse, Elaine, qui, tout au contraire, le soutenait ardemment. Sans doute pas non plus de sa fille Bettina qu'il remercie dans son livre de ses encouragements. Ni de sa sœur Anna et du mari de cette dernière, qui sont également cités. Par contre, il existait une première épouse, une Allemande de Francfort qu'il avait épousée en 1956 et qui l'avait suivi aux États-Unis. Ils avaient eu deux filles, puis elle avait demandé le divorce dans les années 1970.

Si quelqu'un connaissait bien le parcours guerrier de son ex-époux, c'était bien elle.

Quels qu'ils soient, ces empêcheurs de se souvenir en rond vont aller clamer que des lieux, des dates et des événements cités dans le livre ne pouvaient pas correspondre. En clair, qu'il mentait.

Face à ce tir de barrage, toutes les conférences de Günther Skaletz ont été annulées. Et le journal local s'est fait l'écho de la fraude. En mai 2010, le *Wausau Daily Herald*, publiait cette information embarrassante : *"A public presentation in Wausau by a man who claimed to have survived Auschwitz has been canceled as family members have come forward disputing the veracity of his story. Günther Skaletz was scheduled to speak publicly Tuesday evening at Wausau East High School, hosted by a*

Wausau group A Walk in Their Shoes. In a statement Monday morning, the group said it could not verify or confirm allegations that Skaletz was lying, but that it was canceling the event due to a cloud of controversy". [Une conférence publique qui devait être faite à Wausau par un homme se présentant comme un survivant d'Auschwitz a été annulée car des membres de sa famille ont contesté la véracité de son histoire. Günther Skaletz devait parler mardi soir au lycée de Wausau East. L'organisation invitante a fait savoir lundi matin qu'elle n'était pas en mesure de vérifier si Skaletz mentait, mais qu'elle préférait tout annuler, en raison de ce climat de controverse].

Toutes les invitations vont désormais s'envoler. Loin de se défendre et de contre-attaquer, comme on aurait pu s'y attendre de la part d'un type aussi combatif et qui avait surmonté tant de tribulations, Günther Skaletz adopta un profil particulièrement bas. Le blog qu'il avait créé et sur lequel il étalait complaisamment ses exploits fut prestement fermé. Et l'on n'entendit plus parler de lui. Personne n'avait intérêt à aller remuer toutes ces vieilles choses. Mieux valait laisser une chape d'oubli miséricordieux s'étendre sur les multiples vies étonnantes de Günther Skaletz.

Cette fois-ci, il a pris sa retraite pour de bon. Sous haute surveillance, vraisemblablement.

Sale temps pour les mythes

Les Journaux d'Anne Frank

« **I**l arrive d'ailleurs à Faurisson d'avoir raison. J'ai dit publiquement et je répète ici, que lorsqu'il montre que le journal d'Anne Frank est un texte trafiqué, il n'a peut-être pas raison dans tous les détails, il a certainement raison en gros et une expertise du tribunal de Hambourg vient de montrer qu'effectivement ce texte avait été pour le moins remanié après la guerre, puisque utilisant des stylos à bille qui n'ont fait leur apparition qu'en 1951. Ceci est net, clair et précis. »

Cette affirmation étonnante n'émane pas d'un vulgaire révisionniste mais d'un historien précisément ennemi des révisionnistes, Pierre Vidal-Naquet. Il répondait en ces termes le 7 novembre 1980 à un journaliste de la revue *Regards*.

En 1980, le professeur Robert Faurisson avait donc raison « en gros », s'agissant de l'authenticité du *Journal d'Anne Frank*. Diverses péripéties viendront par la suite considérablement nuancer cette opinion aussi audacieuse que dangereuse et tenter de rétablir dans toute sa majesté une orthodoxie ne souffrant aucune contestation.

Mais avant de nous pencher sur les nombreuses interrogations que continue néanmoins à susciter ce livre particulièrement emblématique, il est utile de rappeler comment il est généralement présenté.

Un « livre-clé » du XX^e siècle

Il s'agit-là du terme dithyrambique habituellement employé pour qualifier ce texte devenu un pilier de la littérature sur la shoah. Un texte qui est toujours lu et étudié dans de très nombreux établissements scolaires, ce qui lui confère une responsabilité toute particulière.

Cet ouvrage « autobiographique » est même classé en 19^e position dans la liste des 100 meilleurs livres du XX^e siècle. Carrément. A ce stade, il convient de s'arrêter un moment pour examiner de plus près cette liste prestigieuse. En réalité, ce classement franco-français, établi en 1999, n'est que le fruit d'une opération conjointe de la Fnac et du journal *Le Monde*. De quoi relativiser la chose. Dans un premier temps, libraires et journalistes ont été invités à établir une liste de deux cents titres. Puis dix-sept mille Français ont fait leur choix dans cet inventaire politiquement correct. Dans ce classement hétéroclite, *Le Journal d'Anne Frank* se retrouve juste entre *Le Lotus Bleu* d'Hergé et *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss.

Il n'en a pas moins connu une diffusion planétaire qui n'a pas cessé à ce jour : trente millions d'exemplaires vendus, des traductions en soixante-sept langues. Depuis 2009, le *Journal* est également inscrit au Registre « Mémoire du monde » de l'Unesco qui recense les biens du patrimoine documentaire mondial « d'intérêt universel ».

Un beau succès, hélas *post-mortem*, pour la jeune Anne qui rêvait de devenir écrivain.

Le contexte historique du *Journal*

Les nazis envahissent les Pays-Bas, pourtant neutres, en 1940 et intensifient la persécution et la déportation des juifs à partir de 1942. Le camp de transit de Westerbork, situé à l'est du pays, près de la frontière allemande, sert de lieu de rassemblement obligé avant le départ des convois vers l'Allemagne ou la Pologne. Certains juifs résidant en Hollande vont dès lors décider de se cacher pour tenter d'échapper à ce sort. C'est le cas de la famille Frank : le père Otto, la mère Edith et les deux filles Anne et Margot. Cette dernière est convoquée début juillet 1942 par la Gestapo pour le travail obligatoire, circonstance qui précipite la décision familiale de disparaître dans la nature. La cachette choisie,

et préparée depuis un certain temps déjà, n'est pas d'une folle originalité : elle se situe tout simplement à l'arrière de l'entreprise créée par Otto Frank au 263, Prinsengracht à Amsterdam. Il s'agit d'un appartement « secret », qui sera désormais connu sous le nom de l'*Annexe*. Une famille amie d'associés les rejoindra, puis un dentiste. Ils seront huit en tout à partager cette claustrophobie qui durera du 9 juillet 1942 au 4 août 1944, date de leur arrestation.

Au début de leur réclusion, Margot a seize ans et Anne, treize. Cette dernière a reçu en cadeau d'anniversaire, le 12 juin 1942, un carnet d'autographes à la couverture rouge et blanche dont elle fera son journal intime. Elle commence à en noircir les pages le jour même. Elle ignore à ce moment-là que bientôt sa famille se cachera. Ce journal finira par prendre la forme de lettres à une amie imaginaire, Kitty, à laquelle elle raconte d'abord sa petite vie de lycéenne et ses aspirations, communes à bien des jeunes de son âge. Elle lui décrira ensuite, naturellement, les péripéties de la vie dans l'Annexe, ce qui lui sera d'autant plus aisé qu'elle aura dorénavant beaucoup de temps disponible.

La dernière lettre à Kitty date du 1^{er} août 1944, trois jours avant leur arrestation.

Les circonstances de l'arrestation

A la suite d'une dénonciation, vraisemblablement par un coup de téléphone anonyme, les deux familles et le dentiste sont arrêtés le 4 août 1944 par un officier nazi qui se présente à l'Annexe accompagné de policiers hollandais. En 1963, Simon Wiesenthal parvint à retrouver cet officier, dont le nom était demeuré inconnu jusque-là : il s'agissait d'un Autrichien, Karl Silberbauer. Après la guerre, ce dernier avait intégré les rangs de la police de son pays. Wiesenthal espérait le soutien d'Otto Frank pour le faire condamner. Mais il ne l'obtint pas, le père d'Anne Frank soutenant que l'arrestation s'était déroulée de façon correcte et non pas brutale. Il refusa

de charger Silberbauer et les poursuites à son encounter furent donc abandonnées, au grand dam du chasseur de nazis qui, en cette occasion, qualifia aimablement Otto Frank de *crazy* [cinglé].

Silberbauer fut naturellement interrogé sur les circonstances de l'arrestation, notamment par les journalistes hollandais. L'interview fut traduite en ces termes : « *Les gens couraient en tous sens et faisaient leur valise. Un homme est alors venu vers moi et il s'est présenté comme étant Otto Frank. Il avait, disait-il, été officier de réserve de l'armée allemande. À ma question sur le temps depuis lequel ils se cachaient, Frank avait répondu : "Vingt-cinq mois". Comme je ne voulais pas le croire, poursuit Silberbauer, il prit par la main une jeune fille qui se tenait à côté de lui. Cela doit avoir été Anne. Il plaça l'enfant contre un montant de porte, qui portait des encoches à différents endroits. Je dis encore à Frank : "Quelle jolie fille vous avez là !" ».*

« *Les gens faisaient leur valise* », avait-il déclaré. Et l'arrestation avait été « correcte », de l'avis même d'Otto Frank. Les reclus n'avaient donc pas été brutalement jetés à l'extérieur, ils avaient eu le temps de rassembler quelques affaires à emporter à Westerbork. Et pourtant Anne ne mit pas dans sa valise l'objet auquel elle tenait énormément : son journal intime. Elle y tenait tellement qu'à une suggestion de brûler son journal, qui avait été émise quelques mois auparavant lors d'une alerte due à une tentative de cambriolage, elle avait répondu qu'il faudrait d'abord la brûler, elle. D'ailleurs, son journal avait été la première chose qu'elle avait emportée lorsqu'elle avait rejoint la cachette : en date du 8 juillet 1942, elle écrivait « *On se mit à emballer le strict nécessaire dans nos cartables, Margot et moi. J'ai commencé par y fourrer ce cahier cartonné, ensuite mes bigoudis, mes mouchoirs, mes livres de classe, mes peignes, de vieilles lettres.* » (Ed. Calmann-Lévy, 1950).

Margot avait-elle emporté le sien dans sa valise ? On peut le supposer car il ne sera pas retrouvé et pourtant elle aussi en tenait un : « *Hier soir, Margot (...) m'a demandé si je voulais bien lui laisser lire mon journal ; j'ai dit oui pour certains passages*

et puis j'ai demandé la même chose pour le sien, et elle est d'accord » (lettre du 14 octobre 1942, Ed. 1989).

Si Margot a emporté son journal, comme tout semble l'indiquer, pourquoi Anne a-t-elle laissé le sien derrière elle ?

La version officielle de la découverte du journal, celle qui est systématiquement écrite et racontée, est la suivante : Silberbauer empoigna une serviette qui se trouvait là, en répandit le contenu sur le sol – les écrits d'Anne Frank, justement, – et ne se préoccupa plus de tous ces papiers épars, pourtant couverts d'une écriture à l'apparence plutôt adulte. Étonnante attitude de la part d'un policier habitué aux perquisitions. Par la suite, les policiers revinrent à l'Annexe à deux reprises et ne s'en occupèrent pas davantage. Ce fut la secrétaire-amie Miep Gies qui, quelques jours plus tard, découvrit ces papiers par terre, comprit aussitôt qu'il s'agissait du journal d'Anne (tous les familiers connaissaient son existence), et... l'enferma dans son bureau du rez-de-chaussée, sans le lire précisa-t-elle !

Miep Gies, qui avait aidé à cacher des juifs pendant deux ans – ce qui équivalait à un crime aux yeux des occupants –, pouvait pourtant s'attendre à une enquête, et donc à de gros ennuis. Or, loin de s'inquiéter, elle conserva tranquillement dans son bureau, sur les lieux mêmes de la cachette – sans les lire ! –, des écrits fortement compromettants pour elle et les autres « protecteurs ». Car le *Journal d'Anne Frank* fourmillait de détails et de noms, autant de complicités qui auraient sans doute intéressé les nazis. Du reste, Miep Gies avait raison de ne pas se faire de souci car elle ne fut pas inquiétée le moins du monde. En raison, dit-elle plus tard, du fait qu'elle était Viennoise d'origine, tout comme Silberbauer, ce qui aurait suffi à l'attendrir... Il est clair que cette version officielle laisse dubitatif et soulève des questions importantes.

Toujours est-il qu'elle déclarera avoir remis tous ces papiers à Otto Frank, seul rescapé, lorsqu'il reviendra à Amsterdam en juillet 1945. Il sera hébergé par le couple Gies jusqu'à son départ pour la Suisse et son remariage en 1953 avec une sur-

vivante d'Auschwitz.

Commencera alors l'odyssée de ce document qui, entre diverses mains, subira un certain nombre d'altérations et de remises en forme au fil des années et des traductions. Ce qui tend à fortement relativiser son caractère strictement autobiographique.

Les deux versions écrites par Anne Frank

Evidemment, le petit carnet d'autographes initial n'avait pas suffi à écrire toutes ces lettres pendant deux ans. Anne écrira la suite sur deux cahiers cartonnés puis sur des feuilles volantes : 338 feuillets pour être précis. Apparemment les feuilles éparpillées par terre auxquelles les nazis n'auraient pas prêté attention.

« Hier soir, lors de l'émission de la Hollande d'outre-mer, le ministre Bolkestein a dit dans son discours qu'après-guerre l'on ferait une collection des lettres et des mémoires concernant notre époque. Naturellement, tous les yeux se sont tournés vers moi : mon Journal semblait pris d'assaut. Figure-toi un roman sur l'Annexe publié par moi, n'est-ce pas que ce serait intéressant ! », écrit-elle le 29 mars 1944 (Ed. Calmann-Lévy, 1950).

Elle en reparle le 11 mai 1944 : *« En tout cas, après-guerre, je voudrais publier un roman sur l'Annexe. Je ne sais pas si je réussirai, mais mon journal me servira de document. À part l'Annexe, j'ai d'autres sujets en tête. Je t'en parlerai plus longuement, quand ils auront pris forme » (Ibid.).*

C'est à partir de ce moment-là, c'est-à-dire vers la fin de la réclusion, qu'elle aurait commencé à procéder à un toilettage de son journal, en vue d'une publication éventuelle après la guerre sous forme de roman. Tout en poursuivant la première version, à savoir ses lettres à son amie imaginaire. Et c'est pour cette raison qu'au départ de ce jeu de pistes très embrouillé, il y aurait deux versions du journal écrites par Anne Frank.

Première publication

Otto Frank se retrouve donc, après la guerre, grâce à son ancienne secrétaire Miep Gies, en possession des écrits que sa fille avait étonnamment négligé d'emporter avec elle à Westerbork. Mais il sait que son plus ardent souhait était d'être publiée. Il tâte le terrain en lisant des extraits à ses amis et, devant leur réaction très favorable, décide de tenter la publication du *Journal*. Pour mener à bien cette entreprise, il juge opportun d'en « recomposer » une version publiable à partir des deux textes d'Anne Frank. Il procédera à cette opération avec l'aide d'un couple d'amis néerlandais, Isa et Albert Cauvern. Il s'en justifiera par la suite en disant qu'il y avait des redites, des indiscretions, des passages sans intérêt. Et même, plus étonnant, des « omissions », auxquelles il a dû suppléer. C'est en tout cas ce qu'il déclarera à Robert Faurisson qui l'interrogera en 1977 : « *C'était une tâche difficile. J'ai fait cette tâche selon ma conscience.* »

Une tâche qui n'avait quand même pas dû être trop difficile à quelqu'un qui aimait écrire et, à l'occasion, taquinait la muse et composait des poèmes pour les anniversaires. Nous en avons un certain nombre d'exemples dans le *Journal*, car Anne a retranscrit les poèmes paternels.

C'est cette version recomposée sous la supervision d'Otto Frank et de surcroît « mise aux normes internes » par la maison d'édition Contact, qui est publiée en 1947 à Amsterdam en néerlandais sous le titre *Het Achterhuis: Dagboekbrieven van 12 Juni 1942-1 Augustus 1944* [*L'Annexe : Notes de journal du 12 juin 1942-1^{er} août 1944*]. Dans la foulée, le *Journal* est traduit en allemand et en français : l'édition Calmann-Lévy de 1950. La traduction allemande avait été assurée par Anneliese Schütz, une amie d'Otto Frank qui parle d'elle en ces termes dans une lettre, juste après la guerre : « *M^{re} Schutz est une dame qui a dépassé la cinquantaine, elle n'y voit presque plus et elle est très seule. C'est pour cela qu'elle cherche à se rapprocher de moi. Elle était journaliste et elle a toujours éprouvé un grand intérêt pour les enfants.* »

Margot prenait des cours de littérature chez elle » (publié dans *La famille Frank* de Mirjam Pressler, mars 2011).

A partir de sa traduction en anglais, *Anne Frank: The Diary of a Young Girl* en 1952, ce journal intime connaît la consécration et le succès mondial.

La fusée a décollé et n'atterrira plus. Dès 1955, une pièce est tirée du *Journal*, puis un film en 1959. Un Fonds Anne Frank est créé en Suisse où réside Otto. En 1960, la maison d'Anne Frank à Amsterdam est ouverte au public et devient un musée. Le *Journal d'Anne Frank* se mue en mythe intouchable car son rôle est irremplaçable : écrit par une adolescente, il est destiné aux adolescents du monde entier auxquels il est chargé d'enseigner ce qu'était la shoah. L'aspect historique, véridique ou même vraisemblable est totalement secondaire par rapport à la charge émotionnelle censée s'en dégager. Une charge émotionnelle qui interdit de se poser des questions, forcément malvenues.

Les contestataires

On a vu qu'Otto Frank avait procédé à une recomposition du texte et même plus, puisque de fortes divergences apparurent entre les diverses traductions qui cherchèrent à s'adapter aux nationalités visées. Les versions hollandaise et allemande firent ainsi apparaître entre elles des contradictions sur un certain nombre de points. Se fondant sur ces anomalies, des contestataires se mirent à douter de l'authenticité du document et une expertise en écritures fut réalisée dès 1961. Cette analyse conclut que tout le manuscrit, y compris les ajouts et corrections sur les feuilles volantes, était de la même main.

La polémique ne fut pas calmée pour autant. Diverses personnes relevèrent dans la version hollandaise originale un certain nombre d'impossibilités matérielles et autres bizarreries. Robert Faurisson se livra en 1978 à une étude détaillée de la question. Il avait au préalable visité attentivement

l'Annexe et rendu visite à Otto Frank en Suisse. C'est à cette occasion que celui-ci, qui avait alors quatre-vingt-huit ans, lui rétorqua benoîtement : *« M. Faurisson, vous avez théoriquement et scientifiquement raison. Je vous approuve à 100 %. ... Ce que vous me signalez était en effet, impossible. Mais, dans la pratique, c'est pourtant bien ainsi que les choses se sont passées. »* Ou encore : *« Vous avez tout à fait raison. Dans les explications qu'on donne aux visiteurs, il faut simplifier. Cela n'est pas si sérieux. Il faut rendre cela agréable aux visiteurs. Ce n'est pas la manière scientifique. On n'a pas toujours la chance de pouvoir être scientifique. »*

Conclusion : ce qui était impossible s'était pourtant produit à l'Annexe. Il est clair que l'on quittait les rivages du rationnel, du « scientifique » comme aurait dit Otto, pour aborder au domaine de la foi. Toute contestation prenait donc l'allure d'une hérésie qui ne pouvait que déclencher les foudres de l'Inquisition.

L'étude Faurisson avait été réalisée à l'intention d'un tribunal de Hambourg dans le cadre du procès d'Ernst Römer, traîné en justice pour avoir précisément douté de l'authenticité du *Journal*.

Ce tribunal ordonna cette fois, non plus une expertise en écritures, mais une analyse chimique de l'encre et du papier du manuscrit. Les conclusions furent publiées en 1980 mais ne furent pas extrêmement probantes du fait de leur *« formulation négligente ou en tout cas susceptible de plusieurs interprétations »*. Il était dit que des corrections avaient été apportées sur les feuilles volantes *« à l'encre bleu-noir, rouge et au crayon, mais en partie aussi à l'encre de stylo à bille noire, verte et bleue »*. On n'était guère plus avancés qu'avant. Chacun campait sur ses positions.

L'édition « définitive »

Echaudé par toutes ces contestations, l'Institut d'Amsterdam pour la documentation de guerre (le RIOD), qui avait hérité des manuscrits originaux au décès d'Otto Frank en

1980, espéra faire taire les critiques en faisant publier, par ses soins, une édition complète et non remaniée des *Journaux d'Anne Frank*. Cette édition « savante » mit un certain nombre d'années à voir le jour : l'édition hollandaise fut publiée en 1986, l'allemande en 1988, l'anglaise et la française en 1989.

Cette version – la quatrième pour le moins –, était censée restituer à peu près l'intégralité des deux textes originaux, y compris les passages qui avaient été expurgés par Otto Frank. Mais, très curieusement, alors que les éditions des années 1950 présentaient ingénument un plan détaillé de l'Annexe, l'édition définitive et « complète » s'abstenait soigneusement de le faire. On ne montrait plus de plan de l'Annexe.

Dans la foulée de cette édition savante fut publiée à l'intention du public une édition dite « définitive ». Dans la version française parue dans le Livre de Poche en 1992, la page de garde en dit long sur l'embarras des éditeurs et les difficultés qu'ils éprouvèrent à présenter cet ouvrage dit autobiographique. On y lit en effet ceci : *Le Journal d'Anne Frank, texte établi par Otto H. Frank et Mirjam Pressler. Nouvelle édition courante adaptée du néerlandais par Nicolette Oomes et Philippe Noble à partir de la traduction de l'édition critique par Philippe Noble et Isabelle Rosselin-Bobulesco.*

Que de circonlocutions et de monde sur le pont pour cette édition dite définitive. Sans parler des morts, puisqu'à cette date, Otto Frank n'était plus de ce monde depuis une dizaine d'années. Il n'avait donc pas pu « établir » ce texte. Mais une nouvelle venue, Mirjam Pressler, avait pu le faire. Cette dernière, qui a vécu dans un kibboutz en Israël, est spécialiste, comme auteur et comme traductrice, de littérature pour la jeunesse.

Il est intéressant d'observer à ce propos que la nouvelle traduction en français est manifestement destinée, par son vocabulaire « branché », à dépoussiérer le texte pour en renouveler le lectorat jeune.

De toute façon, cette édition « définitive » ne mit toujours pas fin aux polémiques car en juillet 1988 avait éclaté une nouvelle mini-bombe : la découverte de deux lettres et d'une carte postale écrites par les sœurs Frank en 1940. Il s'agissait de courrier adressé à leurs deux correspondantes américaines, deux sœurs aussi : Betty Ann et Juanita Wagner. Cet ensemble fut authentifié par la fondation Anne Frank d'Amsterdam.

Or, l'écriture d'Anne Frank, celle d'une enfant de onze ans puisque le courrier datait de 1940 – elle avait du reste signé de son nom d'état-civil, Annelies Marie Frank –, était radicalement différente des spécimens d'écriture, de type adulte, présentés dans les éditions « définitives » : spécimens datant de juillet 1941 (Anne avait alors douze ans) et de juin 1942 (elle en avait treize). De quoi se poser encore bien des questions.

Petites et grandes bizarreries du *Journal*

Pour ne parler que de la version française, il est clair que d'importants changements sont à noter entre la version de 1950 et celle de 1989.

Ainsi, des lettres apparaissent dans l'édition dite définitive auxquelles le lecteur antérieur n'avait pas eu droit. Celle du 12 juillet 1942, par exemple, qui est pourtant intéressante car il y est question pour la première fois d'un appareil ménager pour le moins incongru dans cette cachette où il était vital d'observer le silence pour éviter d'être entendus des voisins : un aspirateur. « (...) *Margot a cassé l'aspirateur et nous n'avons pas eu de courant de toute la journée. Maman lui a dit : "Mais, Margot, on voit bien que tu n'as pas l'habitude de travailler, sinon tu aurais su qu'on n'éteint pas un aspirateur en tirant sur le fil."* ». (Ed. 1989).

Onze lettres feront ainsi leur apparition dans l'édition 1989.

Par ailleurs, certaines lettres sont si différentes entre la version 1950 et la version 1989 qu'il s'agit tout simplement de deux textes distincts. Ces changements vont bien au-delà

d'ajouts ou d'omissions, mais affectent le sens général du texte.

La lettre du samedi 3 octobre 1942 en est une illustration. De quatorze lignes en 1950, elle passe à cinquante et une lignes quarante ans plus tard et la phrase : « *Je travaille beaucoup mon français, et je suis en train de lire La Belle Nivernaise* » (Ed. 1950) devient : « *Ces derniers temps, on me permet de lire des livres qui s'adressent plutôt aux adultes. Je suis en train de lire L'Enfance d'Eva, de Nico Van Suchtelen, je ne vois pas grande différence entre les romans pour jeunes filles et ce livre* » (Ed. 1989).

Robert Faurisson a beaucoup insisté dans son étude sur les bruits que générait la présence de ces huit personnes que nul ne devait entendre. C'est effectivement un point important qui ne fut guère éclairci. Le moins que l'on puisse dire est que ses remarques pertinentes furent superbement ignorées. Ainsi, l'aspirateur cassé va réapparaître, apparemment réparé. Anne nous informe que M^{me} Van Dann le passait à 12h30. Certes, c'était l'heure de la pause des magasiniers, mais ne craignaient-ils pas d'être entendus par d'autres voisins ?

Il serait fastidieux de recenser toutes les curiosités de ce type relatées au fil des jours dans le journal, curiosités qui semblent aller à l'encontre de la nécessité absolue de passer inaperçus : les rideaux accrochés aux fenêtres dès leur arrivée, lesquelles fenêtres étaient tantôt ouvertes tantôt fermées, le jeune Peter coupant du bois devant la fenêtre ouverte, les allées et venues quotidiennes des « protecteurs », le poêle qui émettait forcément de la fumée, les déchets à évacuer, etc.

A ce propos, il convient de signaler qu'il est justement beaucoup question de ravitaillement dans le *Journal*. C'est évidemment une question capitale car huit personnes durent manger chaque jour, et ce, pendant vingt-cinq mois. Or, si l'on en croit Anne Frank, ce ravitaillement ne semble pas avoir posé de problèmes particuliers. Ceci grâce à l'obligeance de leurs protecteurs qui faisaient un large usage du marché noir et ramenaient régulièrement assez de provi-

sions pour tout le monde. Sans parler de la complaisance du marchand de légumes, parfaitement au courant de leur cachette, et tellement sympa : « *Notre marchand de légumes achète ses pommes de terres à la Wehrmacht et les livre en sacs dans le bureau privé. Il sait que nous nous cachons, et c'est pourquoi il prend soin de venir toujours pendant la pause de midi, quand les magasiniers sont partis* » (4 mars 1943, *ibid.*). Il semblerait que personne, à l'extérieur, ne se soit jamais étonné du manège de ce marchand de légumes et de ses livraisons régulières en plein jour dans un immeuble de bureaux.

Et pourtant, ces tournées auraient justement dû éveiller l'attention car, à l'extérieur de l'Annexe, les problèmes d'approvisionnement ne manquaient pas. Ils affectaient l'ensemble de la population, mais surtout les juifs. À partir de mai 1942, ces derniers eurent l'obligation de se fournir uniquement dans les épiceries juives où manquaient généralement les produits frais et il leur devint par conséquent très difficile de se procurer fruits et légumes. Mais, encore une fois, cette pénurie n'avait pas gagné l'Annexe : « *Si je ne prends pas beaucoup d'un légume vert que je n'aime pas du tout et mange des pommes de terre à la place, Van Daan et surtout Madame sont choqués et me trouvent bien trop gâtée* » (27 septembre 1942, *ibid.*). Ou encore : « *Margot : un appétit de souris, ne parle pas du tout. Les seules choses qu'elle absorbe : légumes verts et fruits* » (9 août 1943, *ibid.*).

À l'Annexe, on avait également tout ce qu'il fallait en saucisses, puisqu'on les fabriquait... sur place : « *Nous avons commandé (clandestinement bien sûr) une grande quantité de viande pour la mettre en conserve, au cas où nous connaîtrions des temps difficiles. (...) Le spectacle en valait la peine, les morceaux de viande passaient d'abord au hachoir deux ou trois fois, puis tous les ingrédients étaient mélangés à la masse de viande et introduits dans un boyau à l'aide d'un cornet. Nous avons mangé les chipolatas le midi même avec la choucroute* » (10 décembre 1942, *ibid.*).

Le 10 décembre étant un jeudi, ces opérations se déroulèrent donc en semaine. Elles durent inévitablement générer un certain bruit. Dont apparemment les clandestins ne s'in-

quiétèrent pas davantage que des odeurs de choucroute, pourtant envahissantes, et qui pouvaient les trahir.

Il est clair en tout cas que dans ces conditions, et compte tenu des anomalies qui viennent d'être mentionnées, sans parler d'un certain nombre d'autres, il est proprement miraculeux que les clandestins aient pu rester cachés si longtemps et n'aient pas été dénoncés plus tôt.

Pourquoi huit personnes entassées dans cette Annexe ?

A ce propos, on est en droit de se demander pourquoi le père de famille, Otto Frank, avait jugé utile de compliquer plus encore un problème qui n'était déjà pas simple à la base : pourquoi en effet ne pas s'être contenté de cacher sa propre famille et pourquoi avoir tenu à cacher en même temps une autre famille de trois personnes ? Et qui plus est, avoir ajouté délibérément, à partir de novembre 1942, un huitième membre à cette communauté cloîtrée, en la personne d'un dentiste, Albert Dussel, qui était marié à une chrétienne et aurait pu se débrouiller autrement ? Car Dussel n'était pas demandeur, on alla le chercher, et ce à la demande d'Otto Frank : *« Au cours d'un conseil de guerre, où Père rejeta certaines propositions des Van Daan en faveur des membres de leur famille, on se mit d'accord sur l'élu : un dentiste, nommé Albert Dussel, dont la femme était en sécurité à l'étranger. Nous n'avions eu avec lui que des rapports superficiels, mais sa réputation d'homme rangé nous le rendait sympathique, aussi bien qu'aux Van Daan. Puisque Miep le connaissait, elle a été chargée de faire part à Albert Dussel de notre proposition et d'organiser le reste »* (Ed. 1950)

Curieux, pour le moins. Oui, pourquoi avoir doublé ainsi tous les problèmes de sécurité, d'intendance, de promiscuité, etc ? On comprend d'autant moins pourquoi ce huitième fut accueilli à l'Annexe qu'il dut partager la chambrette d'Anne (solution pour le moins étonnante, elle aussi), alors que Margot devait du coup aller se nicher ailleurs.

Ce dentiste, d'ailleurs, sera une source de rancoeurs et même de danger car voilà que lui, ce clandestin, à peine arrivé, ne se gêne pas pour... entretenir une correspondance avec l'extérieur : *« Dussel ne se plie absolument pas au règlement de l'Annexe, non seulement il écrit des lettres à sa femme, mais il entretient aussi une aimable correspondance avec diverses autres personnes. (...) Papa lui a strictement interdit de continuer »* (lettre du 18 mars 1943, Ed. 1989). Plus que curieux. Stupéfiant. Une information totalement passée sous silence en 1950.

Outre ses penchants épistolaires dangereux, il n'était de surcroît pas très partageur : *« Sa Lolotte lui a envoyé des œufs, du beurre, des gâteaux secs, de la limonade, du pain, du cognac, du pain d'épice, des fleurs, des oranges, du chocolat, des livres et du papier à lettres. (...) Ne crois surtout pas qu'il souffre de la faim, nous avons trouvé dans son placard du pain, du fromage, de la confiture et des œufs. C'est honteux, pour ne pas dire plus, de la part d'un homme que nous avons eu la bonté de recueillir ici dans le seul but de le sauver de la mort, de se remplir ainsi la panse dans notre dos sans rien nous donner. »* (lettre du 1^{er} mai 1943, *ibid.*).

On connaissait l'existence des chambres à gaz à l'Annexe en 1942

Parmi les sujets d'étonnement suscités par le *Journal*, il en est un qui n'avait du reste pas échappé à Karl Silberbauer lorsqu'il le lut après la guerre. Le policier avait fini par faire le rapprochement entre la célèbre famille Frank et l'arrestation qu'il avait effectuée bien des années auparavant. Il avait lu le *Journal* et lorsque les journalistes hollandais l'interrogèrent en 1963, il leur déclara qu'il ne comprenait pas comment Anne pouvait connaître l'existence des chambres à gaz : *« "Nous ignorions tous", dit-il, "ce qui attendait les juifs. Je ne comprends surtout pas comment Anne dans son Journal pouvait affirmer que les juifs étaient gazés". »*

C'est effectivement étonnant. Anne Frank évoque le sujet à deux reprises : *« Si cela se produit déjà en Hollande, qu'est-ce*

que ce doit être dans les régions lointaines et barbares dont Westerbork n'est que l'antichambre ? Nous n'ignorons pas que ces pauvres gens seront massacrés. La radio anglaise parle de chambres à gaz. Peut-être est-ce encore le meilleur moyen de mourir rapidement. J'en suis malade » (9 octobre 1942, Ed. 1950).

Puis le 3 février 1944 : *« La radio anglaise a toujours dit la vérité. Admettons même que leurs émissions soient exagérées, ça ne vous empêchera pas de reconnaître la réalité. Car vous ne pouvez nier le fait que des millions de gens paisibles soient assassinés ou gazés sans aucun ménagement, en Russie aussi bien qu'en Pologne »* (Ibid.)

Voilà une adolescente bien renseignée. Elle sait, grâce à la « radio anglaise », que les chambres à gaz fonctionnent et que « des millions » de gens sont gazés. Ce fait est d'autant plus curieux que « la solution finale » était un secret particulièrement bien gardé. Il est cependant exact que la BBC avait rendu compte, le 2 juin 1942, de l'enquête qu'avait menée le Bund⁽¹⁾ sur la shoah. Le rapport du Bund « détaille les massacres, parle du premier des centres d'extermination, cite Chelmno et ses camions à gaz – « mille personnes sont gazées tous les jours » –, et fournit un premier bilan : sept cent mille juifs sont déjà morts » (cité dans *Pacte avec le diable* de Fabrizio Calvi, 2005).

Mais ces affirmations passèrent largement auprès des Alliés pour de la propagande de guerre. Le fait est qu'on n'y croyait pas, y compris parmi les populations juives les plus directement concernées, celles qui vivaient en Europe de l'Est. On en aura un exemple frappant avec les juifs hongrois qui, en mai 1944, ignoraient le nom même d'Auschwitz-Birkenau. Et s'y laissèrent conduire par centaines de milliers sans opposition.

Un autre exemple de cette ignorance et de ce refus de croire à l'extermination, est donné par la contemporaine d'Anne Frank, Simone Veil, qui déclara en février 1985 : *« J'avais*

(1) Le Bund était un syndicat socialiste juif antisioniste resté actif en Pologne, Lituanie et Lettonie. Il avait été liquidé par les bolcheviks en Union soviétique en 1928.

seize ans et demi lorsque j'ai été déportée de Drancy à Auschwitz avec ma famille. Après deux jours et demi de voyage en train, je suis arrivée à Auschwitz-Birkenau. C'était le 15 avril 1944. On nous a poussés hors des wagons, de nuit, sous la lumière d'immenses projecteurs. (...) Puis hommes et femmes ont été séparés. Nous ne croyions pas alors aux histoires de chambres à gaz. Pour nous, il ne pouvait s'agir que d'un effroyable mensonge ».

Il est curieux de constater que ce qui était un effroyable mensonge pour Simone Veil en avril 1944, était une certitude pour Anne Frank en octobre 1942.

Pourquoi le *Journal* a-t-il connu un tel succès ?

Au moment, à peu de chose près, où Anne Frank écrivait son journal promis à une destinée planétaire, une autre jeune femme hollandaise rédigeait elle aussi son journal ainsi que des lettres à ses amis. Elle se nommait Etty Hillesum. L'édition française de *Une vie bouleversée*, suivie de *Lettres de Westerbork*, date de 1995 et nous apprend en quatrième page de couverture : « De 1941 à 1943, à Amsterdam, une jeune femme juive de vingt-sept ans tient un journal. Le résultat : un document extraordinaire, tant par la qualité littéraire que par la foi qui en émane. Une foi indéfectible en l'homme alors qu'il accomplit ses plus noirs méfaits. Partie le 7 septembre 1943 du camp de transit de Westerbork, d'où elle envoie d'admirables lettres à ses amis, Etty Hillesum meurt à Auschwitz le 30 novembre de la même année ».

Pourtant, quoiqu'effectivement remarquables, les écrits de Etty Hillesum ne furent publiés qu'en 1981 aux Pays-Bas où ils connurent immédiatement un très grand succès. Près de quarante ans après la fin des hostilités. Il est vrai que son journal ne pouvait rivaliser avec celui d'Anne Frank. Ni les objectifs, ni le public visé n'étaient comparables. Etty Hillesum, jeune femme intellectuelle et profondément « libérée », largement en avance sur son temps, confiait à son journal ses réflexions d'ordre personnel et métaphysique, dans le contexte très particulier de la persécution des juifs à Amsterdam

Sale temps pour les mythes

Elie Wiesel raconte-t-il n'importe quoi ?

« **J**amais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée. (...) Jamais je n'oublierai les petits visages des enfants dont j'avais vu les corps se transformer en volutes sous un azur muet ». C'est le narrateur de *La Nuit*, le jeune Eliezer Wiesel, qui décrit en ces termes son arrivée au camp d'Auschwitz-Birkenau, à la fin du mois de mai 1944. Ce livre, dont il nous assurera plus tard que chaque mot était vrai et correspondait à la réalité, est paru en France en 1958.

Presque trente ans plus tard, l'historien Pierre Vidal-Naquet dira pourtant à ce propos : « *Par exemple, vous avez le rabbin Kahane, cet extrémiste juif, qui est moins dangereux qu'un homme comme Elie Wiesel qui raconte n'importe quoi... Il suffit de lire certaine description de La Nuit pour savoir que certaines de ses descriptions ne sont pas exactes et qu'il finit par se transformer en marchand de Shoah... Eh bien, lui aussi porte un tort, et un tort immense, à la vérité historique.* » Or, Vidal-Naquet n'est pas n'importe qui. Comme nous l'avons vu à de multiples reprises, c'est un historien officiel, autorisé, quelqu'un que l'on écoute et dont la parole compte. Il fait cette déclaration époustouflante en avril 1987 à Michel Folco, journaliste au mensuel satirique *Zéro*. Juste quelques mois après que le « *marchand de Shoah* », celui qui « *raconte n'importe quoi* », ait récolté, en décembre 1986, le prix Nobel de la Paix.

Le fait est qu'entre ces deux citations, celle de 1958 et celle de 1987, bien des événements se sont produits, qui ont vu l'extraordinaire montée en puissance d'une nouvelle religion imposée au monde occidental : celle de la mémoire

obligatoire de la shoah, assortie de son cortège toujours renouvelé de réparations financières en tous genres. Une religion aujourd'hui plus florissante que jamais.

A religion nouvelle, il fallait un nouveau clergé. Et naturellement un grand pontife doté de l'infaillibilité papale: c'est Elie Wiesel qui joue ce rôle depuis quelques décennies. Dans l'imaginaire collectif, il a même fini par devenir, à lui tout seul, le symbole vivant de la shoah.

Comment ce jeune Roumain, rescapé comme bien d'autres des camps nazis, a-t-il réussi ce tour de force ? A quelles nécessités sa mise en vedette répond-elle ? Pourquoi son premier ouvrage, *La Nuit*, est-il devenu iconique, alors même que les inexactitudes, pour ne pas dire les absurdités, y abondent ?

Quelques éléments biographiques :

Eliezer Wiesel naît le 30 septembre 1928 à Sighet, alors en Roumanie, dans une famille hassidique. À ce moment-là, près de 40% de la population de la petite ville est juive. Son père, Schlomo, est négociant et très impliqué dans les affaires de la communauté. Sa mère, Sarah, s'occupe de sa famille : sont nés d'abord deux filles, Hilda et Béatrice, puis un fils unique, Eliezer, enfin une fille cadette, Judith, appelée Tzipora. Cette région de Transylvanie passera en août 1940 sous contrôle hongrois, puis allemand. La situation va dès lors empirer. Au mois de mai 1944, les juifs de Sighet doivent quitter leurs maisons. Dans un premier temps, ils sont rassemblés dans quelques rues de la ville, constituant un petit et un grand ghetto. À la liquidation des ghettos, ils sont transférés à Auschwitz, du 16 au 22 mai 1944. *La Nuit* relate cette déportation.

Ce que nous raconte *La Nuit*⁽¹⁾

Tout d'abord, il convient de préciser à nouveau qu'Elie

(1) Toutes les citations sont extraites de la version originale française de *La Nuit*, parue aux Editions de Minuit en 1958.

Wiesel a déclaré lui-même de la façon la plus catégorique que ce récit était une « déposition » et non une œuvre de fiction.

Le récit est raconté à la première personne par le narrateur qui se présente en ces termes : *« Je fis sa connaissance [du bedeau de sa synagogue hassidique, NDLA] vers la fin de 1941. J'avais douze ans. J'étais profondément croyant. Le jour, j'étudiais le Talmud, et, la nuit, je courais à la synagogue pour pleurer sur la destruction du Temple. »*

Le narrateur déclarait donc avoir douze ans à la fin de 1941. Pourtant, Eliezer Wiesel en avait treize à cette date. Pourquoi cette légère distorsion ? Peut-être parce que l'on est encore un enfant à douze ans, mais un adulte (selon la loi juive) à treize ? En tout état de cause, un jeune qui court la nuit à la synagogue pleurer sur la destruction du Temple manifeste des tendances quelque peu exaltées, pour rester dans le domaine de l'euphémisme.

Mais poursuivons. Les contes et légendes d'Elie Wiesel nous informent qu'il a eu une enfance pauvre mais heureuse. Pauvre ? Pas au point de ne pas avoir de servante à la maison, car, écrit-il : *« Le ghetto n'était pas gardé. Chacun pouvait y entrer et en sortir librement. Notre ancienne servante, Maria, était venue nous voir. Elle nous implora à chaudes larmes de venir dans son village, où elle avait préparé pour nous un gîte sûr. Mon père ne voulut pas en entendre parler »*. Nous sommes alors en mai 1944, dans cette partie de l'Europe de l'Est occupée par les nazis. Le père, pourtant très impliqué dans les affaires de la communauté juive et ayant en conséquence accès à bien des informations, ne semble pas s'inquiéter outre mesure. N'a-t-il donc pas entendu parler des exactions en Pologne, pays proche ? N'a-t-il pas même entendu parler de l'insurrection du ghetto de Varsovie, à partir du début de 1943, et de sa liquidation, le 19 avril 1943 ? Il semble très étonnant qu'il refuse ainsi de mettre sa famille en lieu sûr comme il en aurait la possibilité.

Sans compter que ce n'était pas la première fois qu'il agissait ainsi. Le jeune Eliezer, plus conscient semble-t-il des

dangers encourus, lui avait suggéré de fuir, quelques semaines auparavant : *« À cette époque, il était encore possible d'acheter des certificats d'émigration pour la Palestine. J'avais demandé à mon père de tout vendre, de tout liquider et de partir »*. Mais là encore, il avait refusé car il se jugeait « trop vieux » pour tout recommencer ailleurs.

Il a eu grand tort de ne pas avoir écouté le conseil de son fils unique car toute la famille est déportée en mai 1944. Eliezer Wiesel a alors quinze ans et demi. Tous se retrouvent à Auschwitz-Birkenau, un nom qui leur est totalement inconnu. Ils y arrivent de nuit. Et aussitôt, le narrateur voit les flammes : *« Juifs, regardez ! Regardez le feu ! Les flammes, regardez ! Et comme le train s'était arrêté, nous vîmes cette fois des flammes sortir d'une haute cheminée dans le ciel noir. »*

Cette description est très étonnante car si des crématoires existaient bel et bien à Birkenau, les flammes ne pouvaient jaillir de leur cheminée. De la fumée, certes, mais non des flammes car si tel avait été le cas, cela aurait signifié que la cheminée était sur le point d'exploser. Cet événement se produisit une fois, cependant : le 7 octobre 1944 lors de la révolte des *Sonderkommandos*, la cheminée du crématoire IV fut dynamitée et elle explosa. Cette fois, et cette fois seulement, des flammes en avaient bel et bien jailli.

Dès ce moment, les crématoires vont être omniprésents dans *La Nuit*. Mais aussi, les énormes fosses enflammées où les nazis jetaient les bébés vivants : *« Non loin de nous, des flammes montaient d'une fosse, des flammes gigantesques. On y brûlait quelque chose. Un camion s'approcha du trou et y déversa sa charge : c'étaient des petits enfants. Des bébés ! Oui, je l'avais vu, de mes yeux vu... Des enfants dans les flammes. (Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux ?). Voilà donc où nous allions. Un peu plus loin se trouverait une autre fosse, plus grande, pour des adultes »*. Certes, il ne dit pas expressément dans ce passage que les bébés jetés dans les fosses étaient vivants, mais le fait est fortement suggéré car il ajoute un peu plus loin : *« Père, lui dis-je, s'il en est ainsi, je ne veux plus attendre. J'irai*

vers les barbelés électrifiés. Cela vaut mieux qu'agoniser durant des heures dans les flammes ».

Cette version des vivants jetés en pâture aux flammes, cet holocauste biblique, sera du reste endossée par François Mauriac qui préfacera le livre en 1958 et ne craindra pas d'affirmer à son tour: *« Il était l'un d'eux ! Il avait vu disparaître sa mère, une petite sœur adorée et tous les siens, sauf son père, dans le four alimenté par des créatures vivantes ».*

Le narrateur vient tout juste d'arriver et il a déjà vu énormément de choses. Une petite fosse pour les bébés et une grande fosse pour les adultes. Les nazis ne craignaient pas de se compliquer la vie.

Il voit naturellement aussi le médecin maudit entre tous : *« Nous continuâmes de marcher jusqu'à un carrefour. Au centre se tenait le docteur Mengele, ce fameux docteur Mengele (officier SS typique, visage cruel, non dépourvu d'intelligence, monocle), une baguette de chef d'orchestre à la main, au milieu d'autres officiers. La baguette se mouvait sans trêve, tantôt à droite, tantôt à gauche. »* En réalité, Mengele était loin d'être seul à ce poste stratégique et le narrateur a pu voir n'importe lequel des médecins qui opéraient la « sélection ». En outre, de l'avis de tous les témoignages, Mengele n'a jamais porté de monocle.

Dès le lendemain, accompagné de son père, le narrateur quitte Birkenau à pied pour le camp principal d'Auschwitz. Curieusement, il situe cet épisode en avril, alors que les juifs de Sighet ont été déportés du 16 au 22 mai : *« C'était une belle journée d'avril. Des parfums de printemps flottaient dans l'air. Le soleil baissait vers l'ouest. Mais à peine eut-on marché quelques instants qu'on aperçut les barbelés d'un autre camp. Une porte en fer avec, au-dessus, cette inscription : "Le travail, c'est la liberté !" Auschwitz. »*

A Buna

Tous deux vont rester quelques semaines au camp principal, le temps de la quarantaine imposée en raison des risques

d'épidémie de typhus. Puis, ils quittent Auschwitz pour Buna. Mais auparavant, ils sont tatoués au bras gauche. Le narrateur devient le n°A-7713.

Buna-Monowitz est alors un sous-camp d'Auschwitz, où se trouve l'usine de caoutchouc dirigée par l'IG Farben. Dorénavant, ils devront travailler dans divers *kommandos*. Des enfants, qui ont étonnamment échappé à la « sélection », font partie de leur groupe : « *Notre convoi comportait quelques enfants de dix, douze ans. L'officier s'intéressa à eux et ordonna qu'on leur apportât quelque nourriture* ».

Arrive l'épisode des dents en or. On aurait pu s'attendre à ce que ce soit le père qui ait des dents en or. Mais non, c'est le narrateur lui-même, pourtant pas bien âgé – seize ans tout au plus –, qui a une couronne en or dans la bouche. Couronne qui excite la convoitise de certains, dans le camp. Il sera contraint de se la faire arracher pour la donner à un contre-maître polonais nommé Franek qui la veut absolument. Ce Franek multiplie les brimades à l'encontre du père pour faire céder le fils, qui capitule enfin : « *Le soir même, aux cabinets, le dentiste varsovien m'arrachait ma couronne, à l'aide d'une cuillère rouillée* ».

Autre scène des plus curieuses : l'office célébré pour Roch-Hachanah. Nous sommes à la fin de l'été 1944 : « *La veille de Roch-Hachanah, dernier jour de cette année maudite, tout le camp était électrisé par la tension qui régnait dans les cœurs. (...) On nous distribua le repas du soir, une soupe bien épaisse, mais personne n'y toucha. On voulait attendre jusqu'après la prière. (...) Dix mille hommes étaient venus assister à l'office solennel, chefs de bloc, Kapos, fonctionnaires de la mort. (...) Béni soit le nom de l'Eternel ! Des milliers de bouches répétaient la bénédiction, se prosternaient comme des arbres dans la tempête* ». Il peut sembler tout à fait étonnant que les nazis aient autorisé une telle célébration massive, qui aurait pu de surcroît se révéler bien dangereuse. Dix mille personnes réunies ! Mais peut-être est-il plus étonnant encore que les déportés, dans leur situation, aient eu tellement à cœur de célébrer le nom de l'Eternel. En négligeant pour ce

faire de manger tout de suite leur soupe « bien épaisse ». De quoi plonger dans des abîmes de questions...

Plus stupéfiant encore, ces mêmes déportés se demanderont peu de temps après s'ils devaient, oui ou non, ... jeûner pour Yom Kippour. *A priori* une interrogation inattendue en ces lieux : « *Yom Kippour. Le jour du Grand Pardon. Fallait-il jeûner ? La question était âprement débattue. Jeûner pouvait signifier une mort plus certaine, plus rapide. On jeûnait ici toute l'année. Toute l'année, c'était Yom Kippour. Mais d'autres disaient qu'il fallait jeûner, justement parce que c'était un danger de le faire. Il fallait montrer à Dieu que même ici, dans cet enfer clos, on était capable de chanter Ses louanges* ».

Puis c'est l'hiver. Vers la mi-janvier 1945, le narrateur voit son pied droit enfler de manière alarmante. Que faire ? « *J'allai à la visite. Le médecin, un grand médecin juif, un détenu comme nous, fut catégorique : – Il faut l'opérer ! (...) On me mit dans un lit, avec des draps blancs. J'avais oublié que les gens dormaient dans des draps. Ce n'était pas mal du tout, l'hôpital : on avait droit à du bon pain, à de la soupe plus épaisse. (...) De temps en temps, je pouvais faire parvenir un bout de pain à mon père* ». Là encore, cet hôpital où l'on n'assassine pas mais où l'on opère, même sans anesthésie, se trouve en assez fort décalage par rapport à bien des témoignages qui seront rapportés par la suite. Il est vrai que ce récit est publié en 1958.

Il est donc opéré, mais voilà que sur ces entrefaites, l'Armée rouge se rapproche d'Auschwitz. Tout le camp va être évacué, sauf les malades qui peuvent rester. Que faire ? Le père du narrateur hésite : « *Il était perdu dans ses méditations. Le choix était entre nos mains. Pour une fois, nous pouvions décider nous-mêmes de notre sort. Rester tous deux à l'hôpital, où je pouvais le faire entrer comme malade ou comme infirmier, grâce à mon docteur. Ou bien suivre les autres* ». Après avoir beaucoup hésité, ils décident de suivre le mouvement et de quitter le camp en ce 18 janvier 1945, date connue de l'évacuation de Monowitz. Pourquoi décidèrent-ils finalement de partir ? On peut imaginer qu'ils craignaient que les nazis ne liqui-

dent purement et simplement ceux qui restaient. Mais leur choix ne se révéla pas heureux car une marche horifique les attendait, tandis que ceux qui restèrent sur place furent délivrés le 27 janvier par l'Armée rouge : *« J'appris après la guerre le sort de ceux qui étaient restés à l'hôpital. Ils furent libérés par les Russes, tout simplement, deux jours après l'évacuation »*. Il est curieux qu'Elie Wiesel parle de deux jours, alors qu'en réalité les Russes n'arrivèrent officiellement que neuf jours après. Et il est également très étonnant qu'il décrive la proximité des Russes en ces termes, la veille du départ, soit le 17 janvier : *« À travers les vitres givrées éclataient des lueurs rouges. Des coups de canon déchiraient la tranquillité nocturne. Qu'ils étaient proches, les Russes ! Entre eux et nous – une nuit, notre dernière nuit »*. Or, si effectivement l'Armée rouge se rapprochait, elle était encore loin à ce moment-là d'être aux portes du camp. Elle n'y arriverait, toujours officiellement, que dix jours après.

Les déportés évacués vont être obligés d'endurer une marche particulièrement éprouvante dans la neige, pratiquement sans ravitaillement, faisant étape à Gleiwitz. Beaucoup y laisseront leur vie. Les survivants sont embarqués dans un train formé de wagons à bestiaux dont le terminus est Buchenwald. Quoique de plus en plus affaibli et atteint de dysenterie, le père du narrateur est encore vivant lorsqu'ils arrivent à ce nouveau camp. Mais plus pour longtemps : *« Puis je dus aller me coucher. Je grimpai sur ma couchette, au-dessus de mon père qui vivait encore. C'était le 28 janvier 1945. Je m'éveillai le 29 janvier à l'aube. À la place de mon père gisait un autre malade. On avait dû l'enlever avant l'aube pour le porter au crématoire. Il respirait peut-être encore... »*

Eliezer Wiesel restera encore à Buchenwald, dans le bloc des enfants nous dit-il – quoiqu'il ait eu alors plus de seize ans – jusqu'à la libération du camp par les Américains, le 11 avril 1945. Soit près de trois mois. Pourtant, il ne dira absolument rien de ce camp dans *La Nuit*. Aucune description, aucune rencontre, aucun fait marquant. Rien, si ce n'est : *« Je passais mes journées dans une oisiveté totale. Avec un seul désir : manger. Je ne pensais plus à mon père, ni à ma mère »*.

L'immédiat après-guerre d'Elie Wiesel

Les Américains découvrent à Buchenwald environ un millier d'enfants et d'adolescents toujours vivants. Quatre cent vingt-six d'entre eux seront accueillis par la France et pris en charge par l'OSE (Œuvre juive de Secours aux Enfants). Eliezer Wiesel fait partie de ce convoi. Il ne veut plus retourner dans son pays natal, mais rester en France et y faire des études. Il deviendra journaliste, collaborant à des journaux israéliens. Et il retrouvera ses deux sœurs aînées, Hilda et Béatrice, qui ont survécu elles aussi.

Le jeune journaliste fait en 1955 une rencontre importante, qu'il relate en ces termes lors d'une interview donnée bien plus tard, en février 2003 : *« J'étais à l'époque correspondant à Paris d'un petit journal d'Israël, et je souhaitais dans ce cadre rencontrer Pierre Mendès-France, Juif et alors Premier Ministre. J'ai rencontré Mauriac à une réception à l'ambassade d'Israël à Paris. Je lui ai demandé de pouvoir l'interviewer, espérant qu'il m'introduirait auprès de Mendès-France. Il a accepté. Mauriac était un chrétien extraordinaire, mais plus que le christianisme il aimait passionnément Jésus. À chaque question que je lui posais, il me répondait en faisant allusion au Christ. Je lui ai alors dit : "Maître, voici quelques années, j'ai connu des enfants juifs qui ont souffert beaucoup plus que n'a souffert Jésus sur la croix, et nous n'en parlons pas." Et je suis sorti de la pièce. Alors que j'attendais l'ascenseur, j'ai senti sa présence ; il m'a pris le bras et, en silence, m'a ramené dans son bureau. Nous étions assis l'un en face de l'autre. Il s'est mis à pleurer. Après une demi-heure peut-être, il m'a raccompagné jusqu'à l'ascenseur et m'a dit : "Vous devriez en parler." »*

Je lui ai plus tard envoyé mon manuscrit de La Nuit, et il l'a porté chez tous les grands éditeurs parisiens. Tous l'ont refusé, mais il n'a pas renoncé et est allé trouver Jérôme Lindon, qui dirigeait les Editions de Minuit. Mauriac a rédigé la préface du livre. »

Pourtant, contrairement à ce qu'il semble avoir laissé entendre à François Mauriac, leur rencontre ne constitue nullement le déclencheur de la rédaction du livre *La Nuit*.

Car en réalité, Elie Wiesel avait déjà entrepris de rédiger le récit de sa déportation l'année précédente, en 1954, sur un bateau qui le conduisait au Brésil pour réaliser un reportage. Et même, ce récit avait bel et bien été publié en yiddish en cette même année 1955 où il rencontrait Mauriac, sous le titre *...Un di Velt Hot Geshvign (...Et le monde se taisait)*. Il faut dire que l'histoire de cette première publication, à Buenos-Aires, est assez embrouillée. Le manuscrit initial comptait apparemment plus de huit cents pages qui se trouvèrent ramenées à deux cent quarante-cinq par l'éditeur, Mark Turkov. Ce dernier, Polonais d'origine installé en Argentine, publia l'ouvrage dans une collection intitulée *Dos poylishe yidntum [La judéité polonaise]*, consacrée aux mémoires sur la guerre. L'auteur était un inconnu : Eliezer Wiesel. Le livre ne suscita aucun intérêt particulier.

C'est cette version yiddish qui fut traduite en français, soumise à François Mauriac et raccourcie une seconde fois à cent soixante-dix-huit pages par les Editions de Minuit. Avec un nouveau titre : *La Nuit*.

Les chambres à gaz dans *La Nuit*

La Nuit est publié en français en 1958. Il est à noter qu'à ce moment-là, soit treize ans après la fin de la guerre, il n'est nulle part fait mention dans ce livre de chambres à gaz. Elles n'existent tout simplement pas pour le narrateur qui a cependant passé près d'un mois à Auschwitz, en quarantaine, avant de rejoindre avec son père le sous-camp de Buna-Monowitz : « *Nous demeurâmes à Auschwitz trois semaines. Nous n'avions rien à faire. Nous dormions beaucoup. L'après-midi et la nuit* ».

Certes, l'historiographie du camp nous apprend qu'à cette époque-là, en 1944, les chambres à gaz fonctionnaient à Birkenau et non plus au camp principal d'Auschwitz. Mais il est étonnant qu'il n'en ait pas au moins entendu parler. Or, il n'en dit pas un mot. Serait-ce la raison principale de

l'acrimonie de l'historien Vidal-Naquet pour qui il « raconte n'importe quoi » ? En l'occurrence, il semble que ce soit ce qu'il *n'a pas* raconté qui lui est vivement reproché.

Seul le feu biblique de l'holocauste est présent dans *La Nuit*, avec les crématoires et les fosses où l'on jette vivants les immolés. Le mot de « gaz » n'apparaît qu'une seule fois dans le livre, et encore, dans une énumération. L'ancien étudiant du Talmud s'adresse à Dieu pour lui exprimer sans détour ses pensées: « *Mais ces hommes-ci que Tu as trompés, que Tu as laissés torturer, égorger, gazer, calciner, que font-ils ? Ils prient devant Toi ! Ils louent Ton nom !* ».

La traduction allemande de *La Nuit*

Par contre, et fort étonnamment, les chambres à gaz absentes en 1958 font une entrée en force dans la traduction allemande du livre qui paraît en 1962. Il est vrai qu'entre-temps s'est produit l'événement qui joue un rôle fondateur dans la reconnaissance universelle de la shoah : le procès très médiatisé d'Adolf Eichmann. L'ancien dignitaire nazi est capturé en 1960, jugé en 1961, pendu le 31 mai 1962. C'est précisément à ce moment-là que paraît en Allemagne *Die Nacht zu begraben, Elischa* [*La Nuit pour enterrer les morts, petit Élie*]. Les lecteurs allemands y verront apparaître les chambres à gaz inexistantes auparavant.

Comment une telle chose est-elle possible ? Le plus simplement du monde : tous les *crématoires* du livre seront systématiquement traduits par *Gaskammer*, c'est-à-dire par *chambre à gaz*. Or, un crématoire n'est pas une chambre à gaz, et inversement, une chambre à gaz n'est pas un crématoire. Il existe un mot différent pour chaque chose, y compris en allemand. Un bon traducteur sait cela. Nous devons donc nous demander pourquoi une telle manipulation a été opérée. Car c'est bien d'une manipulation assez incroyable qu'il s'agit. Répétée une bonne dizaine de fois, que nous allons détailler :

« *Malheureux, vous allez au crématoire* » (p. 57)⁽²⁾, est traduit par : « *Ihr Armen, ihr geht in die Gaskammer* » (p. 45)⁽³⁾

« *L'humanité ? L'humanité ne s'intéresse pas à nous. Aujourd'hui, tout est permis. Tout est possible, même les fours crématoires* » (p. 58), est traduit par « *Die Menschheit ? Die Menschheit interessiert sich nicht für uns. Heute ist alles erlaubt. Alles ist möglich, sogar die Gaskammern* » (p. 46)

« *Ceux qui avaient été choisis ce jour-là furent incorporés dans la Sonderkommando, le Kommando qui travaillait aux crématoires. Bela Katz (...) nous fit passer un mot disant que, choisi pour sa robustesse, il avait lui-même introduit le corps de son père dans le four crématoire* » (p. 61-62), est traduit par « *Die an diesem Tag ausgewählten Männer wurden dem Sonderkommando zugeteilt, jenem Kommando, das in den Gaskammern arbeitete. Bela Katz (...) liess er uns sagen, dass er wegen seiner Körperkraft dem Sonderkommando zugeteilt aund dadurch gezwungen worden sei, seinen eigenen Vater in die Gaskammer zu schieben* » (p. 48)

« *Ici, vous devez travailler. Sinon, vous irez droit à la cheminée. Au crématoire. Travailler ou le crématoire – le choix est entre vos mains* » (p. 67), est traduit par « *Hier wird gearbeitet. Sonst geht ihr in den Schornstein. In die Gaskammern. Arbeiten oder Gaskammern – ihr habt die Wahl* » (p. 52)

« *Les milliers de gens qui mouraient quotidiennement à Auschwitz et à Birkenau, dans les fours crématoires, avaient cessé de me troubler* » (p. 101), est traduit par « *Die Tausende von Menschen, die täglich in Auschwitz und Birkenau in den Gaskammern starben, hatten aufgehört, mich zu verwirren* » (p. 77)

« *Parce qu'il faisait fonctionner six crématoires jour et nuit, les jours de Sabbat et les jours de fête ?* » (p. 108), est traduit par « *Nur weil er sechs Gaskammern Tag und Nacht, Sabbat und Festtag arbeiten liess ?* » (p. 81)

« *Béni sois-Tu, l'Eternel, Maître de l'Univers, qui nous a élus parmi les peuples pour être torturés jour et nuit, pour voir nos pères,*

(2) Citations extraites de la version française, Ed. de Minuit, 1958.

(3) Traduction de Curt Meyer-Clason, 1962, Ed. LangenMüller, 2005.

nos mères, nos frères finir au crématoire ? » (p. 109), est traduit par *« Gepriesen seist Du, Ewiger, König der Welt, der Du uns unter den Völkern erwählt hast, damit wir Tag und Nacht gefoltert werden, unsere Väter, unsere Mütter, unsere Brüder in den Gaskammern verenden sehen ? »* (p. 82)

« Lorsqu'il trouverait un faible, un "musulman" comme nous disions, il inscrirait son numéro : bon pour le crématoire » (p. 112), est traduit par *« Sobald er auf einen Schwachen, einen "Musulmann", wie wir sagten, stiess, schrieb er seine Nummer auf : reif für die Gaskammer »* (p. 85)

« Tous les malades seront achevés à bout portant, dit le sans-visage. Et, dans une dernière journée, jetés au crématoire » (p. 129), est traduit par *« Man wird alle Kranken schonungslos erledigen, sagte der Gesichtslose, und sie mit dem letzten Schub in die Gaskammer spedieren »* (p. 98)

Les deux traductions qui vont suivre sont encore plus étonnantes car à ce moment-là, le narrateur et son père ont quitté Auschwitz et sont arrivés à Buchenwald. Or, les historiens ont finalement abouti à la conclusion qu'il n'y avait pas eu de chambre à gaz homicide à Buchenwald. Ce qui n'empêche nullement le traducteur, entraîné par son élan, de continuer comme si de rien n'était :

« Tout près de nous se dressait la haute cheminée du four crématoire » (p. 163), est traduit par *« In nächster Nähe ragte der Schornstein der Gaskammer »* (p. 120)

« A la place de mon père gisait un autre malade. On avait dû l'enlever avant l'aube pour le porter au crématoire » (p. 174), est traduit par *« An Stelle meines Vaters lag ein anderer Kranker auf der Pritsche unter mir. Vermutlich hatte man ihn vor Tagesanbruch in die Gaskammer gebracht »* (p. 129).

Etonnant, non?

Aux États-Unis

Malgré le solide coup de pouce de l'écrivain François Mauriac, le livre *La Nuit* passa relativement inaperçu en 1958, comme sa première version yiddish l'avait été quelques années plus tôt. Il en fut de même de sa traduction en anglais, en 1960, qui se vendit petitement aux États-Unis. Il faudra attendre encore bien des années pour que, accompagnant l'envol médiatique d'Elie Wiesel et son installation durable dans le rôle de témoin professionnel, il ne devienne le *best-seller* international que l'on sait et l'un des piliers de la littérature de la shoah. À partir de ce moment-là, le sujet étant sacralisé, toutes les critiques et objections seront neutralisées d'office.

Dix ans après la guerre, en 1955, Elie Wiesel avait quitté la France et émigré aux États-Unis dont il avait obtenu la nationalité en 1963. Sa fructueuse carrière de chantre incontesté de la shoah s'y épanouira au fur et à mesure que se développera la mémoire de cet événement, sous la forte pression des puissantes organisations juives américaines et à des fins essentiellement politiques, mais aussi financières. Le procès Eichmann avait constitué un premier révélateur à cet égard. Les menaces pesant sur Israël du fait de l'hostilité de ses voisins arabes feront le reste. Le très sioniste Elie Wiesel se trouvait sur la même longueur d'onde. Il sera donc aux premiers rangs de la manœuvre : exploiter au maximum la culpabilité des occidentaux liée à la shoah pour protéger l'État d'Israël et le légitimer dans toutes ses actions, y compris les plus contestables.

Dans ce but, vont commencer à se créer les grosses machineries destinées à faire vivre la « mémoire » et à sidérer les foules. Accessoirement aussi à servir de pompes à subventions. La première de ces machines sera le *Conseil de l'Holocauste américain*, inauguré en 1985. À tout seigneur tout honneur, sa présidence est offerte au rescapé d'Auschwitz Elie Wiesel.

Le nouveau président refusera obstinément de l'ouvrir aux tsiganes, qui avaient pourtant, eux aussi, souffert des nazis. Pourquoi ? La raison principale en est évidemment qu'il ne faut pas faire d'ombre aux souffrances juives. Le caractère juif de l'holocauste doit rester incontesté et ne pas se voir pollué par d'autres catégories d'ayants droit. Ceci dit, il existe peut-être à ce veto une autre raison, que l'on peut deviner à la lecture de *La Nuit* : « *Mon père fut soudain pris de coliques. Il se leva et s'en fut vers le Tzigane, lui demandant, poliment, en allemand : – Excusez-moi... Pouvez-vous me dire où se trouvent les toilettes ? Le Tzigane le dévisagea longuement, des pieds à la tête. (...) Ensuite, comme soudain réveillé d'un sommeil léthargique, il allongea à mon père une telle gifle que celui-ci s'écroula, puis regagna sa place à quatre pattes. (...) Une dizaine de Tziganes étaient venus se joindre à notre gardien. Des matraques et des fouets claquaient autour de moi.* » La vengeance étant un plat qui se mange froid, il est plus que probable que ce type de souvenir ait largement contribué à faire pencher la balance du mauvais côté.

L'année suivante voit la consécration incontestée, celle qui hisse Elie Wiesel sur un pavois le mettant désormais à l'abri des sceptiques et des critiques : il reçoit le prix Nobel de la Paix en décembre 1986. Il a été proposé à cet honneur par une délégation de parlementaires allemands du Bundestag dans un geste de « réconciliation ». Des parlementaires qui soit ignoraient, soit avaient décidé d'oublier les propos peu amènes de Wiesel concernant les Allemands tenus dans un article paru en 1962 : *“Every Jew, somewhere in his being, should set apart a zone of hate—healthy, virile hate—for what the German personifies and for what persists in the Germans. To do otherwise would be a betrayal of the dead”*. (Appointment with Hate) [Tout juif, quelque part en lui, devrait se ménager une zone de haine – une haine saine et virile –, pour ce que l'Allemand personnifie et pour ce qui persiste dans l'Allemand. Agir autrement serait trahir les morts. (dans Rendez-vous avec la haine)]

Lauréat du Prix Nobel, il devient intouchable. Il fallait le rendre intouchable en raison de ses nombreuses activités sionistes, afin que l'on n'allât pas trop s'aviser de la fragilité historique de *La Nuit*, ce qui aurait pu conduire, de fil en aiguille, à toucher à des pans entiers d'autres témoignages. Et puis, en ces années, il fallait également bétonner face à l'insolence croissante des révisionnistes...

Dans la foulée, il créera avec son épouse la *Fondation Elie Wiesel pour l'humanité*, une appellation universaliste pour une organisation dédiée essentiellement à la mémoire de l'holocauste. Une Fondation suffisamment riche pour posséder quinze millions de dollars de fonds propres qui hélas, vont s'envoler en décembre 2008 dans les poches de Bernard Madoff. Un comble ! C'est un coreligionnaire qui arnaque Elie Wiesel et sa Fondation. Le prix Nobel n'aura pas de mots assez durs pour fustiger l'escroc et pleurer sur ses millions envolés.

Petits et gros doutes

Malgré le statut particulier d'Elie Wiesel dans la saga de la shoah, il faut cependant reconnaître qu'au fil des années certains francs-tireurs et mauvais esprits se sont malgré tout manifestés.

Tout d'abord, des descriptions comme les brasiers d'Auschwitz pour adultes et pour bébés, en ont laissé plus d'un sceptique. Certains se sont alors demandé si *La Nuit* était un roman ou une autobiographie. Elie Wiesel, qui se considère pourtant lui-même avant tout comme un conteur, a toujours soutenu envers et contre tout que : *"It is a true account. Every word in it is true."* [C'est un récit véridique. Chaque mot qu'il contient est vrai]. Formulation assez ambiguë, à bien y réfléchir. Ces choses vraies lui sont-elles arrivées à lui ? Ou sont-elles arrivées, tout simplement ? Ou encore, en a-t-il juste entendu parler ? L'ancien étudiant du Talmud, qui sait ce que jouer avec les mots veut dire, ne l'a pas à proprement parler précisé.

De toute manière, cette affirmation n'a nullement empêché le livre d'être tantôt qualifié de *roman/autobiographie*, ou *roman autobiographique*, ou *roman non-fictionnel*, ou *mémoires semi-fictionnels*, ou *roman fictionnel-autobiographique*, ou *mémoires autobiographiques fictionnalisés*, ou *mémoires-roman*. On le voit, le choix des qualificatifs n'a pas manqué, qui en disent long sur le caractère réel de l'ouvrage.

En octobre 2006, le poste de président de l'État d'Israël est sur le point de se trouver vacant, le titulaire Moshé Katsav étant poussé à la démission. Le premier ministre israélien Ehoud Olmert demande à Elie Wiesel de se porter candidat. Mais ce dernier, après réflexion, décline cette offre flatteuse, arguant qu'il n'est « qu'un écrivain ».

Cette soudaine modestie est assez surprenante et incite à s'interroger. Ne peut-on imaginer à ce refus d'autres raisons ? Certes, les sondages ne lui étaient guère favorables. Mais d'autres motivations, plus subtiles, ont pu jouer. Un écrivain, même lauréat d'un prix Nobel, reste encore une personne privée. Un chef d'État, même si la fonction est surtout honorifique en Israël, devient, qu'il le veuille ou non, un personnage public dont la vie est décortiquée sous toutes les coutures. Cela peut s'avérer fâcheux.

Qui était Lazar Wiesel ?

A ce moment de notre histoire, va surgir un nouveau personnage dont nous ne savons pas très bien qui il était. Toujours est-il qu'il a fait naître une polémique qui n'est toujours pas éteinte. Qui était Lazar Wiesel ?

C'est moi, naturellement, répond Elie Wiesel. Eliezer et Lazar sont deux formes du même nom hébreu, Eleazar.

Non, c'était un autre, qui était mon ami, rétorque Miklos Grüner qui depuis des années poursuit Elie Wiesel de sa vindicte.

Mais nous entrons là dans un domaine extrêmement embrouillé dont nous tâcherons d'extraire quelques fils de vérité.

Nous savons qui est Elie Wiesel, mais qui est Miklos Grüner ? Ils ont un certain nombre de points communs : tout d'abord, ils ont exactement le même âge. Ensuite, ils sont juifs tous deux, Hongrois tous deux. Enfin ils ont été déportés à peu près au même moment – avril/mai 1944 –, dans les mêmes camps d'Auschwitz et de Buchenwald.

Miklos Grüner était prisonnier avec son père et son frère aîné. Son père est mort après six mois de travail forcé, son frère a été transféré à Mauthausen. Et lui, gamin de quinze ans resté seul à Auschwitz, a été protégé par les frères Wiesel, Abraham et Lazar, qui étaient Hongrois, eux aussi, et amis de son père. Ce sont eux qui l'ont aidé à survivre. Grüner affirme que Lazar Wiesel avait trente et un ans en 1944 et il se souvient bien de son numéro de déporté : c'était le A-7713.

Comme Elie Wiesel et son père, ils seront tous évacués d'Auschwitz et transférés à Buchenwald au moment de l'avancée des Russes. Beaucoup mourront, dont Abraham Wiesel, le frère aîné de Lazar.

Ce dernier, ainsi que Miklos Grüner, survivront et connaîtront la libération du camp, en avril 1945. Grüner, tuberculeux, est envoyé en Suisse pour se rétablir. Puis il s'installe en Australie d'abord, en Suède ensuite où vit déjà son frère aîné, revenu de Mauthausen. Et il n'entendra plus parler de Lazar Wiesel : *« Je ne l'ai jamais revu. Peut-être a-t-il été tué. »*

L'acte I se termine ici. L'acte II va pouvoir commencer.

La rencontre

En décembre 1986, un journal suédois, qui connaît de toute évidence en détail le passé de rescapé de Grüner, a l'idée d'organiser une rencontre avec son supposé vieil ami Elie Wiesel. Pourquoi cette idée ? C'est que ce vieil ami vient

de décrocher le prix Nobel et, ma foi, cela peut donner lieu à un article intéressant. Mais les choses ne vont pas précisément se dérouler comme prévu. Elie Wiesel ? Miklos Grüner ne connaît pas. On lui rétorque qu'il s'agit de son ancien ami des camps, Lazar Wiesel, qui portait tatoué le n°A-7713. Etonné mais ravi, Grüner s'empresse de venir au rendez-vous, le 14 décembre 1986. Mais il ne reconnaît pas celui qu'il rencontre : *« L'idée de revoir Lazar me rendit très heureux, mais lorsque je débarquai de l'avion, je fus étonné de rencontrer un homme que je ne connaissais pas du tout, qui ne parlait même pas hongrois et parlait l'anglais avec un fort accent français... et notre rencontre fut terminée après quatre minutes... Comme cadeau d'adieu, il me remit un livre avec le titre Night dont il était, dit-il, l'auteur. Je pris le livre que je ne connaissais pas à cette époque, mais déclarai à toutes les personnes présentes que cet homme n'était pas celui qu'il prétendait être ».*

Voilà comment tout a commencé. Certes, quarante années avaient passé, on change pendant tout ce temps. Mais Miklos Grüner ne veut rien savoir. Depuis cette date, il mène une croisade contre celui qu'il accuse d'avoir « emprunté » l'identité de son ami Lazar Wiesel. De n'être de surcroît ni Roumain ni Hongrois et de ne pas porter de tatouage sur son bras. Sur ce point, la vérité oblige à préciser que Wiesel s'est toujours obstinément refusé à le montrer.

Grüner réfute également l'affirmation d'Elie Wiesel selon laquelle ce dernier figurerait sur la célèbre photo du bloc 56 prise cinq jours après la libération de Buchenwald par les Américains. On y voit plusieurs rangées de châlits superposés peuplées d'hommes squelettiques. Elie Wiesel a toujours soutenu qu'il était l'un d'entre eux. Ce qui serait étonnant à au moins deux titres : dans *La Nuit*, il raconte qu'il avait été affecté au bloc des enfants, qui était le bloc 66. Et en outre, toujours dans son récit « autobiographique », il indique que *« Trois jours après la libération de Buchenwald, je tombai très malade : un empoisonnement. Je fus transféré à l'hôpital et passai deux semaines entre la vie et la mort ».* S'il était à l'hôpital trois

jours après la libération du camp, comment pourrait-il figurer sur une photo prise – dans un bloc d'adultes –, *cinq* jours après ?

En 2007, Miklos Grüner a écrit un livre, disponible numériquement, intitulé *Stolen Identity A-7713 [Identité volée A-7713]*.

Décidément tenace, il a poursuivi en janvier 2012 devant la justice hongroise le rabbin Simon Köves qui l'avait accusé de « falsifier l'histoire ». Il a été débouté.

Qu'est-ce qui est « vrai » ?

Qu'est-ce qui n'est « pas vrai » ?

Elie Wiesel est, la chose n'est pas niable, un excellent conteur. C'est d'ailleurs ainsi qu'il se définit. Dès sa tendre enfance, il a été nourri des discussions interminables et des coupages de cheveux en quatre qui font les délices des exégètes du Talmud.

C'est à la lumière de cette prédisposition d'esprit assez particulière qu'il faut apprécier l'échange suivant, relaté par l'universitaire Gary Weissman dans son livre paru en 2004, *Fantasies of Witnessing: Postwar Efforts to Experience the Holocaust*.

L'auteur rapporte un dialogue entre Elie Wiesel et le rabbin hassidique de Wishnitz, qu'il n'a pas revu depuis vingt ans. Ce dernier veut savoir si les histoires que raconte Elie Wiesel sont vraies, c'est-à-dire si elles sont vraiment arrivées. Comme il lui dit que certaines ont été pratiquement inventées du début à la fin, le rabbin soupire, avec plus de tristesse que de colère : « *Alors, tu écris des mensonges !* »

« *Je n'ai pas immédiatement répondu. L'enfant grondé en moi n'avait rien à dire pour sa défense. Cependant, je devais me justifier : "Les choses ne sont pas si simples, Rebbe. Certaines choses sont arrivées mais elles ne sont pas vraies ; d'autres sont vraies, et pourtant, elles ne sont jamais arrivées."* »

ELIE WIESEL RACONTE-T-IL N'IMPORTE QUOI ?

« Certaines choses sont arrivées mais elles ne sont pas vraies ; d'autres sont vraies, et pourtant, elles ne sont jamais arrivées... »
Jolie formule mais pensée particulièrement alambiquée.
C'est en tout cas à travers cette grille de lecture, et pas une autre, qu'il faut entrer dans *La Nuit* et ses mystères.

vent recyclés et employés par leurs ennemis de la veille dans les services secrets et autres basses oeuvres, dans le contexte de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest.

Ses investigations, éprouvantes pour la morale politique, l'amènèrent naturellement à examiner de près les actions de l'icône officielle de la chasse aux nazis, Simon Wiesenthal. Le résultat de ses recherches minutieuses sera décoiffant pour le symbole sacré.

En gros, il considère que la réputation de Wiesenthal est « bâtie sur le sable ». Pourquoi ? Eh bien, en raison de tous les mensonges qu'il aurait accumulés. Des mensonges sur ses diplômes, ses années de guerre et sa carrière de chasseur de nazis.

En 2010, sans doute pour tenter de corriger le tir, le journaliste et historien israélien Tom Segev, plutôt classé à gauche, publia à son tour une biographie de Wiesenthal qui, pour être nettement moins sévère, ne confirme pas moins certaines facettes moins connues du personnage. Et ne remet pas en question les attaques décisives portées par Walters. Ecrite en hébreu, cette biographie a été traduite en français sous le titre *Simon Wiesenthal – L'homme pour qui justice n'est pas vengeance*, et en anglais *Simon Wiesenthal: The Life and Legends*.

Le miraculé

Simon Wiesenthal est mort en septembre 2005 à Vienne à l'âge plus que respectable de quatre-vingt-seize ans.

Il était une icône du monde juif, au même titre que son ami d'abord, adversaire ensuite, Elie Wiesel. Tous deux représentaient à eux seuls la shoah et l'obligatoire mémoire imposée à tous. Ils en étaient les grands prêtres incontestés et incontestables. Elie Wiesel, de vingt ans plus jeune, reste à présent seul en lice.

Il est clair, à la lecture de ces récentes biographies, que celui qui laissait entendre qu'il comptait à son tableau de chasse

des centaines de trophées, a souvent et largement confondu réalité et fiction. Tant dans sa vie personnelle que dans ses réalisations.

Il est relativement difficile de reconstituer ses débuts car lui-même en a fourni au fil des décennies des versions fortement contradictoires, au gré des circonstances et des auditoires. « *Wiesenthal était un menteur, et un menteur maladroit* », affirme sans ambages Guy Walters.

Ce qui est certain, c'est que malgré toutes les vicissitudes d'une époque troublée, il a réussi à franchir le XX^e siècle quasiment de bout en bout. Simon Wiesenthal naît le 31 décembre 1908 à Buczacz, en Galicie, dans une famille juive de commerçants émigrés de Russie. Cette ville se situe aujourd'hui en Ukraine, mais appartenait à l'époque à l'empire austro-hongrois.

Il fera une partie de ses études à Vienne, puis dans sa ville natale où il achève ses études secondaires en 1927. Il suivra à partir de 1929 les cours de l'université technique de Prague.

Il n'obtiendra pas son diplôme d'architecte en 1932, contrairement à ses affirmations et à celles de ses premiers biographes. Ce qu'il fit ensuite est assez flou. À la fin de la guerre, il indiquera sur son curriculum vitae qu'il avait travaillé comme contremaître dans une fabrique de meubles de la ville polonaise de Lvov de 1935 à décembre 1939. Ce qui est sûr, c'est qu'il épouse Cyla Müller en 1936. Pour la vie. Cyla Wiesenthal mourra en 2003, deux années avant son époux, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Lorsque la guerre éclate, il vit à Lvov avec sa famille. C'est alors une grande ville de 300 000 habitants, dont 100 000 sont juifs. Suite au pacte germano-soviétique d'août 1939, la ville est annexée par les soviétiques et restera sous le joug communiste jusqu'en juin 1941. Puis les Allemands y feront régner leur loi jusqu'en 1944.

Lors de l'occupation par les soviétiques, des membres de la famille Wiesenthal sont arrêtés par la police secrète, le

NKVD, et exécutés car « capitalistes ». Lui-même ainsi que sa mère et son épouse échappent de peu à la déportation en Sibérie, apparemment en soudoyant un responsable. Mais il travaillera pour quelque temps pour les soviétiques, comme ingénieur à Odessa à partir de décembre 1939.

Lorsque les Allemands arrivent, en juin 1941, toute la famille est arrêtée et transférée dans le ghetto de Lvov. C'est à partir de cette arrestation que vont se multiplier les « miracles » et autres interventions *in extremis* que Simon Wiesenthal racontera avec moult détails bien plus tard, mais en variant considérablement d'une version à l'autre.

Lors d'une première vague d'exécutions, il échappe une première fois à la mort, le 6 juillet 1941, grâce à l'intervention d'un auxiliaire de police ukrainien nommé Bodnar. C'est du moins ce qu'il racontera dans son livre, *Les Assassins sont parmi nous*. Pourtant, en 1945, Wiesenthal avait témoigné devant des enquêteurs sur les crimes de guerre qu'il avait été arrêté le 13 juillet, soit après l'arrêt de cette première vague d'exécutions, et qu'il avait réussi à s'échapper en payant une nouvelle fois pour sa liberté.

Wiesenthal et son épouse sont ensuite détenus au camp de concentration de Janowska, dans la banlieue de Lvov, où ils sont contraints de travailler aux chemins de fer. Il y rencontrera au moins deux Allemands compréhensifs. L'un – Heinrich Gunthert –, lui attribue un travail d'ingénieur, l'autre – Adolf Kohlrutz –, lui fournit en cachette deux pistolets.

Il racontera bien plus tard une autre histoire de sauvetage sensationnelle : le 20 avril 1943, les gardes décident de fusiller cinquante-quatre juifs pour célébrer le 54^e anniversaire du Führer. Une touchante attention. Il a été désigné, aligné comme les autres devant le fossé. Le mitraillage commence, mais juste au moment où son tour arrive, son ange gardien se manifeste à nouveau. Cette fois en la personne d'un émissaire de Kohlrutz qui arrive à point nommé pour faire savoir que Wiesenthal est plus utile vivant que mort. Kohlrutz le sauvera à nouveau le 2 octobre 1943 en le pré-

venant que le camp et ses occupants allaient être liquidés et il fera en sorte qu'il puisse s'échapper.

Bizarrement, Wiesenthal ne trouva pas utile de parler de ces événements pourtant étonnants, et d'importance capitale pour lui, ni dans son témoignage de mai 1945, ni dans le compte rendu de ses années de captivité, déclaration sur l'honneur qu'il fit en août 1954. Il se borna alors à indiquer que l'inspecteur Kohlrantz était mort dans la bataille de Berlin en avril 1945. Plus tard, à ses biographes, il déclara qu'il était mort sur le front russe en 1944.

A partir d'octobre 1943, évadé du camp, il rejoint la résistance polonaise prosoviétique. Du moins c'est ce qu'il indiquera dans sa déclaration sur l'honneur. Il précisera même avoir été aussitôt promu officier et avoir contribué à la construction de bunkers « extraordinaires ». En réalité, il proposera au fil du temps quatre versions différentes de cette période de la guerre, qui toutes soulèvent des questions.

Ce qui est à nouveau sûr, c'est sa présence une fois encore au camp de Janowska en juin 1944. Il sera ensuite interné à Plaszov, près de Cracovie, puis à Gross-Rosen, camp de travail situé en basse Silésie. Là, en travaillant dans la carrière, il est blessé à un pied, amputé d'un orteil. En janvier 1945, Gross-Rosen est évacué et Wiesenthal et ses compagnons d'infortune sont contraints de marcher 250 kilomètres pour atteindre Chemnitz, puis le camp de Mauthausen où les survivants, dont il fait partie, arrivent le 7 février 1945. Sa jambe est maintenant gangrenée et il est transféré à l'« infirmerie » dès son arrivée. Lorsqu'il sera interviewé en 1961 pour les archives de Yad Vashem, il déclarera que la gangrène avait atteint son genou et qu'il était resté gisant sur sa paille, réduit à 200 calories par jour, bien incapable de faire un pas jusqu'à la libération du camp par les Américains, le 5 mai 1945. Dans une autre version, il sera debout pour accueillir les Américains : *« Des masses de prisonniers à bout de forces avaient vu les tanks américains approcher. J'ai couru moi aussi, mais j'étais si faible que je fus incapable de retourner sur mes pas. »*

J'ai dû le faire en rampant ».

Il publiera en 1946 un livre de dessins représentant des scènes auxquelles il aurait assisté à Mauthausen, alors qu'il était pourtant immobilisé, selon ses dires. L'un des dessins, en tout cas, copie une photo de la pendaison de trois soldats allemands par les Américains parue dans le magazine *Life* en juin 1945. Ce fait est indiscutable, quoique Wiesenthal ait toujours soutenu qu'il avait bel et bien assisté à cette scène à Mauthausen. Il retira pourtant ce dessin lors des tirages ultérieurs du livre.

Il affirma à plusieurs reprises, essentiellement aux États-Unis, être passé également par Auschwitz, camp emblématique par excellence. Dans certaines interviews, le nombre des camps par lesquels il aurait passé s'élevait à douze. Ou à treize.

Des criminels vite oubliés

Dès sa libération, sa santé rapidement recouvrée, Simon Wiesenthal entame ce qui sera la quête de toute une vie. C'est aux Américains qu'il s'adresse en premier lieu car il souhaite les aider à enquêter sur les crimes de guerre. A force d'insister, il se fait engager comme interprète et fournit très rapidement au commandant américain de Mauthausen une liste d'une centaine de noms de nazis ayant essentiellement opéré en Galicie. L'objectif est de réunir le maximum d'éléments en vue de futurs procès.

Parallèlement, il occupe la fonction de vice-président du comité central juif alors basé à Linz, en Autriche. Il est chargé d'établir les listes de survivants pour que les familles se retrouvent.

Il prend soin d'officialiser ses modestes fonctions par des cartes de visite, portant, l'une le titre de « *Président de l'organisation juive des prisonniers des camps de concentration* » et l'autre, de « *Président de l'association internationale des anciens prisonniers politiques des camps de concentration en Autriche (zone américaine)* ».

Dès cette période, il produit un abondant courrier, toujours écrit à la première personne du pluriel, comme s'il dirigeait de véritables organisations employant un nombreux personnel. Une technique qu'il utilisera tout au long de sa vie d'après-guerre.

En février 1947, il participe à la création du Centre de documentation historique juive, également basé à Linz. Ce centre, financé par le riche sponsor Aaron Silberschein, se propose de collecter les témoignages sur les atrocités. Une trentaine de bénévoles va s'employer à cette tâche, en parcourant les camps de personnes déplacées.

Mais le procès de Nuremberg, qui avait vu la comparution des principaux dignitaires du III^e Reich, s'était achevé l'année précédente et les autorités tant américaines que russes ne jugeaient pas utile de poursuivre dans cette voie. Déjà, seuls les efforts redoublés du Congrès Juif Mondial (CJM) avaient « convaincu » les Alliés, très réticents au départ, de convoquer ce Tribunal militaire. Après Nuremberg, ils eurent tendance à considérer que l'essentiel avait été fait, que satisfaction avait été donnée aux grandes organisations communautaires et que le chapitre était clos. Du reste, en matière de crimes de guerre, eux-mêmes auraient eu beaucoup à se faire pardonner.

Le Centre de Linz va donc peu à peu péricliter. Cependant, la traque ne faisait en réalité que commencer. Wiesenthal, dans son coin, continuait à patiemment consigner dans ses dossiers tout ce qu'il trouvait. Bien d'autres également s'y employaient, à Vienne et en Palestine.

Les camps de personnes déplacées et de prisonniers se vidèrent peu à peu à la fin du conflit. Wiesenthal, qui avait un beau-frère en Palestine et un oncle aux États-Unis, aurait pu émigrer. Il décida cependant de rester en Autriche, qu'il voulait « purifier ». C'est du moins ce qu'affirme son biographe Tom Segev : *« En tant que sioniste, Wiesenthal aurait pu déclarer que les Juifs ne devaient pas vivre en Autriche, et ceux qui choisissaient malgré tout d'y rester devaient savoir qu'ils habitaient dans un*

pays antisémite. Mais Wiesenthal voulait d'une Autriche purifiée » (édition française, p. 101). Il n'était pourtant pas encore Autrichien. Il n'obtiendra cette nationalité qu'en 1953.

C'est également durant ces années d'après-guerre qu'il commença à travailler étroitement avec les autorités du tout nouvel État d'Israël, qui s'était créé en 1948, en particulier avec ses services secrets, le Mossad. Peu à peu il découvrit que ni les organisations sionistes en Palestine ni les juifs américains n'avaient fait d'efforts démesurés pour arracher les juifs d'Europe de l'Est aux griffes des nazis. Wiesenthal racontera plus tard qu'il s'était procuré après-guerre des journaux juifs tant américains que palestiniens des années 1943-44 et qu'il avait été effaré de leur indifférence : *« Ce que je pus y lire fut pour moi atrocement déprimant. Les journaux décrivaient la routine communautaire sur fond de politique et de prospérité économique à travers la culture, les loisirs et les réjouissances familiales. (...) Je commençais à me demander si nous formions encore un même peuple »*. Les nouvelles concernant les persécutions nazies étaient reléguées en pages intérieures, si ce n'est purement et simplement escamotées.

Il ira jusqu'à penser, et à déclarer à un ami, que ces « responsables » sionistes auraient dû eux aussi passer en jugement, comme les accusés de Nuremberg, eux qui avaient fait si peu pour sauver leurs coreligionnaires.

En 1956, Wiesenthal, plutôt désabusé par ce contexte peu motivant, vend ses archives à Yad Vashem à Jérusalem, organisme avec lequel il entretiendra toujours d'excellentes relations. Pour lui, la chasse aux nazis semble terminée.

Eichmann ressuscite Wiesenthal

Le 23 mai 1960, David Ben Gourion, premier ministre du jeune État d'Israël, annonce au monde entier la présence du lieutenant-colonel SS Adolf Eichmann sur son territoire. Cette nouvelle va transformer l'existence de Simon Wiesenthal.

La capture de ce haut dignitaire nazi accusé d'avoir joué

un rôle important dans la logistique de l'extermination va totalement relancer une machine quasiment à l'arrêt. Nous sommes en 1960 et depuis la fin du conflit, soit depuis quinze ans, les persécutions à l'encontre des juifs ont rejoint la gigantesque cohorte des souffrances en tous genres subies par les populations civiles lors de cette guerre particulièrement meurtrière. Environ cinquante millions de victimes civiles ! Des dizaines de millions de personnes déplacées. Le malheur juif a pris place tout naturellement dans le malheur général.

Le procès d'Eichmann va totalement changer cette perception. Nous l'avons vu, à partir de ce moment-là, les persécutions nazies contre le peuple élu vont se retrouver au tout premier rang des souffrances et exigeront par conséquent un traitement particulier. Elles n'ont jamais plus quitté ce rang spécial.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de relater toutes les péripéties qui aboutirent à cet enlèvement sensationnel en Argentine, au transfert en Israël, au procès à Jérusalem et enfin à la pendaison d'Adolf Eichmann. Disons simplement que ce personnage, qui était demeuré introuvable au moment du procès de Nuremberg, était recherché depuis lors par diverses personnes, qui n'avaient jamais abandonné l'espoir de le localiser. Wiesenthal fut l'une de ces personnes et son rôle dans la capture proprement dite d'Eichmann fut très mince. Pour ne pas dire nul. Ce fut pourtant lui qui, aux yeux du monde entier, fut peu à peu crédité de ce haut fait, exploit qui par voie de conséquence lui donna des ailes pour la suite de ses activités.

En fait, dans les années qui avaient suivi la guerre, Eichmann pouvait dormir sur ses deux oreilles. Les autorités officielles, qui auraient pu actionner les leviers efficaces, étaient occupées à d'autres tâches. Y compris le Congrès Juif Mondial qui accorda peu d'intérêt aux informations qui arrivaient ça et là. Wiesenthal apprit pourtant en mars 1953 qu'il était possible que le fugitif se trouvât en Argentine, mais son informa-

tion se perdit dans les méandres administratifs et lui-même crut ensuite, juste avant la capture, qu'il vivait quelque part en Allemagne ou en Autriche. Il n'avait de surcroît aucune idée de son nom d'emprunt, Riccardo Klement.

Le Mossad, qui procéda à l'enlèvement et à l'exfiltration vers Israël, finira par s'intéresser au cas Eichmann en 1957 grâce à l'action du procureur général de l'État de Hesse, Fritz Bauer, et à certains relais en Argentine.

À cette époque-là, le jeune État d'Israël, en butte à l'hostilité du monde arabe, avait besoin de se forger une identité forte. Mais il avait tout autant besoin du soutien inconditionnel des autres pays. Le procès d'Eichmann vint à point nommé pour justifier la création de l'État hébreu en compensation des incroyables souffrances infligées par les nazis et de la passivité manifestée par le monde occidental. Il fallait à tout prix éviter « une nouvelle shoah », qui serait cette fois le fait des pays arabes. Et pour cela, il fallait aider Israël.

Cependant, Ben Gourion ne voulait pas que son pays soit trop visiblement impliqué dans l'enlèvement d'Eichmann. Déjà l'Argentine réclamait son retour. Il fallait que l'attention générale se détournât des circonstances exactes de la capture. La version officielle fut donc que des rescapés de la shoah avaient monté l'opération. Dans ce contexte, un certain nombre d'entre eux, qui avaient eu accès à l'une ou l'autre information, s'attribuèrent sans vergogne la gloire de cet exploit et on les laissa dire. Wiesenthal fut l'un d'eux. Le Mossad, quoique mécontent et frustré par cette présentation, fut contraint au silence.

Le procès fut conçu comme un grand spectacle émotionnel, télévisé et suivi dans le monde entier. La couverture médiatique fut énorme et Simon Wiesenthal parvint à en tirer un bénéfice tout personnel car il réussit à s'attribuer sans sourciller la paternité de l'arrestation. Certes, il ne déclara pas positivement qu'il avait capturé Eichmann mais laissa abondamment entendre que c'étaient ses informations qui avaient permis d'aboutir. De toute façon, les journalistes avaient

besoin d'un symbole et lui-même se trouvait tout disposé à leur offrir ce qu'ils souhaitaient. Il parvint donc sans peine à évincer ses concurrents moins médiatiques et se retrouva vite, aux yeux du public, dans la peau du justicier solitaire face aux hordes nazies encore en liberté. Le mythe se mettait en marche. Pratiquement du jour au lendemain, il devenait célèbre dans le monde entier. Il n'allait pas abandonner de sitôt les feux de la rampe.

Finalement, de son point de vue, il valait bien mieux qu'Eichmann n'ait pas figuré au procès de Nuremberg, car « *s'il avait été traduit en justice à Nuremberg avec les autres criminels nazis et condamné à mort par les Américains, l'extermination des juifs n'aurait pas eu la place qui lui revenait dans l'Histoire et personne ne s'en serait ému* », dira Wiesenthal. C'était très juste. Il fit en sorte que désormais plus personne, jamais, ne puisse oublier. Les médias, essentiellement américains, l'aidèrent puissamment dans cette croisade.

Wiesenthal se débrouilla pour que son récit des pistes ayant abouti à l'arrestation du nazi, modestement intitulé *Ich jagte Eichmann* [*J'ai chassé Eichmann*], sorte six semaines avant le début du procès, en avril 1961. Il en résulta une énorme publicité qui donnait l'impression qu'il était au cœur des événements.

Le détective privé aux six millions de clients

Eichmann sera pendu à Jérusalem en mai 1962⁽¹⁾. À partir de cette période, les persécutions subies par les juifs, qui n'intéressaient pas vraiment le jeune État d'Israël à ses débuts, qui s'en détournait plutôt, deviendront un paramètre politique de première importance. Responsables communautaires de la diaspora et autorités israéliennes ne vont pas tarder à comprendre tout le potentiel offert par le sentiment de culpabili-

(1) Il est intéressant de noter que la peine de mort avait été abolie en Israël en 1954 mais fut rétablie spécialement pour ce procès. Depuis, elle est restée en vigueur pour les crimes contre l'humanité.

té du monde occidental, qui sera exploité dans le sens d'un soutien inconditionnel à l'État hébreu.

Dans ce contexte, la traque des criminels nazis va trouver un nouvel intérêt et un nouvel objectif. Simon Wiesenthal jouera tout naturellement son rôle à cet égard, cette fois encouragé et soutenu à fond par Israël et la diaspora. Il devient le « détective privé aux six millions de clients », un symbole vivant extrêmement utile. Chacune des parties en tirera un grand bénéfice.

Dans la foulée, il va rouvrir le Centre de documentation juive, à Vienne cette fois, avec le soutien financier du Mossad. Il est censé fournir à ses employeurs toutes informations utiles sur les nazis éventuellement réfugiés dans les pays arabes, ainsi que sur les mouvements néo-nazis.

Le revoilà lancé à corps perdu dans ses traques.

Au long des années, il parviendra à tenir son public en haleine en distillant ses informations vraies parfois, fausses souvent, à la presse. L'essentiel est de continuer à parler des nazis et de la souffrance des juifs. Au fil des années et de sa montée en puissance médiatique, il sera crédité du chiffre incroyable d'environ mille cent criminels nazis passés en jugement grâce à lui. Guy Walters, impitoyable, et au prix de vérifications minutieuses, ramènera ce chiffre aux environs de la douzaine.

Parmi ses succès réels figure la capture, en 1963, de Karl Silberbauer qui avait procédé à l'arrestation, à Amsterdam, d'Anne Frank et de sa famille. Mais le témoignage d'Otto Frank, qui confirma que Silberbauer s'était conduit correctement, conduisit à l'abandon des poursuites, au grand dam de Wiesenthal. Ce dernier échoua en revanche à retrouver la personne qui les avait dénoncés.

L'année suivante, il retrouvera aux États-Unis la trace d'Hermine Braunsteiner, gardienne aux camps de Ravensbrück et Majdanek. Elle avait été poursuivie une première fois après la guerre, condamnée en 1948 par la justice autrichienne, et

relâchée en avril 1950. Par la suite, elle avait épousé un Américain et vivait dans le quartier du Queens à New-York. En 1964, Wiesenthal réclama l'aide du *New York Times* pour la débusquer. Elle sera finalement extradée par les États-Unis vers l'Allemagne en 1973, rejugée et cette fois condamnée en 1981 à la prison à vie. Elle mourra en 1999.

Il « retrouvera » également en 1967 au Brésil, où il vivait sous son véritable nom et était inscrit au consulat autrichien de Sao Paulo, Franz Stangl, le commandant des camps de Sobibor et Treblinka. Arrêté à Sao Paulo en 1967, Stangl sera condamné en 1970 à la prison à vie et mourra l'année suivante d'un arrêt cardiaque. Il est vraisemblable que l'informateur de Wiesenthal ait été l'ex-gendre de Stangl, Herbert Havel.

Ce qui reste le plus stupéfiant dans cette affaire, c'est que le commandant de Treblinka ait pu vivre plus de vingt ans sous son véritable nom au Brésil – inscrit au consulat, de surcroît –, sans être inquiété d'aucune façon. Y compris lors du procès dit « de Treblinka » qui se déroula en 1964-65 à Düsseldorf.

Quelques semaines après l'arrestation de Stangl, Wiesenthal fit paraître sa première autobiographie, *Les Assassins sont parmi nous*. En réalité, le livre avait été écrit par un nègre, le journaliste Josef Wechsberg. Sachant ce qu'attendait le public, ce dernier avait concocté une suite d'histoires plus palpitantes qu'à proprement parler véridiques.

Des critiques dithyrambiques saluèrent naturellement l'ouvrage, qui devint un *best-seller* international. Le *New York Times* écrivit que Wiesenthal avait contribué jusque-là à la condamnation d'environ neuf cents criminels nazis : « [Son] *histoire est de nature presque biblique ; le récit de sa quête est unique dans les annales de l'expérience humaine* ». Tout le monde y trouvait son compte. Sauf éventuellement la vérité. Mais quelle importance ?

Wiesenthal devenait sans contestation possible le héros solitaire dont la presse et la communauté juive avaient tellement besoin. Celui qui menait inlassablement sa quête du

Bien face au Mal qui voulait envahir le monde. En somme, l'éternelle histoire de David contre Goliath façon shoah. Sa médiatisation entraîna par un effet boule de neige conférences, livres, interviews, honneurs. Et l'oreille des décideurs politiques qui jugeaient désormais plus prudent de ne pas se le mettre à dos.

Les médias observèrent par contre un silence pudique lorsque d'aventure ses dénonciations provoquèrent des dégâts imprévus. Ainsi, il pourchassa à tort Frank Walus, un Polonais émigré aux États-Unis, qu'il accusa en 1974 d'avoir collaboré avec la Gestapo. Un procès complexe eut lieu, en présence d'une bonne douzaine de témoins à charge qui identifièrent formellement l'accusé. Ce dernier fut donc condamné en première instance, puis finalement réhabilité, avec des excuses gouvernementales, car il était innocent. Mais sa réputation était ruinée, il ne s'en releva pas. La réputation de Walus, naturellement, pas celle de Wiesenthal qui en ressortit blanche comme neige.

En 1969, le chasseur de nazis avait fait paraître *Les Fleurs de soleil*, ouvrage qui relatait ses tribulations pendant la guerre et qu'il déclara autobiographique. Il y racontait notamment qu'un jeune soldat SS sur le point de mourir l'avait appelé à son chevet et lui avait demandé de lui pardonner. Mais Wiesenthal avait quitté son chevet sans accorder son pardon. Pouvait-il pardonner au nom des autres ? Voilà quelle était la problématique au cœur de l'ouvrage.

L'idée lui vint, car ce n'étaient pas les idées marketing qui lui manquaient, de faire participer toute une série de grands noms à son projet : philosophes, religieux, responsables politiques, etc., et de les faire débattre de ce qu'ils auraient fait à sa place.

Beaucoup se refusèrent mais le livre parut quand même et servit abondamment de matériel pédagogique dans les écoles. Aux écoliers aussi, on posait ce grave cas de conscience : qu'auraient-ils fait à la place du héros solitaire ?

En réalité, ce livre n'avait pas grand-chose d'autobiographique et un certain nombre de personnes relevèrent les nombreuses invraisemblances qu'il contenait, dont le fait qu'un prisonnier juif soit conduit au chevet d'un SS blessé n'était pas la moindre. Elie Wiesel, qui avait également été pressenti pour participer au projet, et qui n'aimait guère Wieselthal, ce concurrent, exprima sans détour sa pensée à ce propos dans ses *Mémoires* : « *L'histoire me paraissait absurde, même si je n'avais pas encore lu son livre* », écrivit-il⁽²⁾. Wieselthal persista pourtant à affirmer qu'il avait réellement vécu ces événements comme il le racontait et c'est ce qu'il répondait aux enfants qui l'interrogeaient, lors de ses nombreux passages dans les écoles. Ce fut un nouveau *best-seller*.

Les rancœurs politiques et autres

Sa starisation ne pouvait que faire des envieux. Il surveillait donc jalousement son pré-carré et n'entendait pas que d'autres viennent marcher sur ses plates-bandes. Le chasseur de nazis, c'était lui et personne d'autre. Il eut par conséquent des rapports assez acrimonieux avec Serge et Beate Klarsfeld, qui se mirent eux aussi, dans les années 1970, à traquer les nazis en cavale. Au début, le couple l'admirait et tout allait bien. Mais ils avaient d'autres méthodes – question de génération – et savaient eux aussi actionner les médias et faire parler d'eux. Ils devinrent par conséquent très vite des adversaires. D'autant qu'ils étaient « de gauche » et Wieselthal, « de droite ». Du coup, il prétendit que Beate Klarsfeld avait sans doute travaillé pour la Stasi, les services secrets d'Allemagne de l'Est.

Il avait un autre « grand » adversaire aux États-Unis en la personne d'Elie Wiesel. Certes, ce dernier ne traquait pas les nazis mais il entendait lui aussi symboliser la shoah. C'est que maintenant, cet événement historique était devenu un

(2) Le même Wiesel n'avait pourtant pas jugé « absurde » le livre *Survivre avec les loups*. Au contraire. Il avait même écrit un commentaire élogieux sur la quatrième page de couverture. C'était pourtant une fabrication totalement abracadabrante.

créneau extrêmement porteur en termes de prestige, de statut social, d'argent. De puissance. Tous se disputaient la prééminence.

Donc Elie Wiesel et Simon Wiesenthal en vinrent rapidement à des escarmouches de moins en moins feutrées. Dotés l'un et l'autre d'egos pareillement développés, ils s'opposaient par ailleurs sur un point important : Wiesenthal avait une vue plus large et sa traque des criminels de guerre l'amena à prendre en considération les victimes autres que juives, les tziganes en particulier. Une position fortement récusée par Wiesel qui considérait que la shoah devait rester une affaire strictement juive. Que l'on affaiblissait en y adjoignant des éléments non juifs.

Leur rivalité sera exacerbée par leur souhait à tous deux de décrocher le Prix Nobel de la paix. Ils furent candidats à plusieurs reprises et notamment en 1986. Chacun se mit à fourbir ses armes. Wiesel remuait ciel et terre : sollicitations de soutiens, conférences partout en Europe. Il était partout et voulait même aller en Ethiopie nourrir les affamés. Malgré cela, Wiesenthal était optimiste et jugeait avec condescendance toute cette agitation. Au pire, il pensait devoir partager le prix. Hélas, le 15 octobre 1986, Wiesel seul le recevait. Il en fut ulcéré. Nous verrons plus loin l'une des raisons non dites de cet échec.

Le chancelier autrichien juif Bruno Kreisky

S'il était devenu une star aux USA, sa traque obsessionnelle était perçue comme très dérangeante en Autriche où elle lui valait surtout ennuis et camouflets de toutes sortes. Mais ce fut contre un coreligionnaire que Wiesenthal fut amené à se battre le plus durement.

En 1970, Bruno Kreisky devient chancelier d'Autriche. Il le restera jusqu'en 1983. Il est socialiste, juif et libéral. Notons au passage que ce pays, l'Autriche, systématiquement dénoncé comme antisémite par Wiesenthal et consorts, et qu'il

convenait par conséquent de « purifier », place un juif à sa tête en 1970. Le nouveau chancelier est vite dans le collimateur du héros solitaire qui lui reproche la présence, dans son premier gouvernement, de ministres ayant eu un passé nazi. Kreisky riposte en le traitant de *Nestbeschmutzer* (celui qui crache dans la soupe). Par la suite, les choses s'envenimeront jusqu'à un procès pour diffamation que Wiesenthal intenta contre son adversaire. Et gagna. Kreisky avait été jusqu'à laisser entendre que le chasseur de nazis aurait pu collaborer avec la Gestapo pendant la guerre !

En Israël on suivait avec inquiétude cette querelle retentissante entre les deux juifs dont l'un était chef d'État et l'autre disposait d'une forte autorité morale dans le public. Une circulaire envoyée à cette époque aux divers ambassadeurs de l'État hébreu dans le monde indiquait à propos de ce dernier : *« Sur le plan personnel, Wiesenthal est connu comme un homme dévoué corps et âme à son objectif, mais aussi comme un ambitieux, avide de publicité tapageuse et affirmant souvent des choses qu'il est incapable ensuite de prouver. Wiesenthal revendique aussi la paternité de la capture d'Eichmann mais ceux qui connaissent la vérité sur les opérations menées contre les criminels nazis auraient aussi beaucoup à dire sur son irresponsabilité due à un goût immodéré de la publicité et à un égocentrisme sans bornes »* (cité par son biographe Tom Segev, p. 291, édition française).

Tom Segev, dans sa biographie pourtant bienveillante, relate également l'épisode suivant qui illustre sans doute mieux que bien des discours comment fonctionnait Wiesenthal. Nous sommes toujours à Vienne, dans les années 1970, dans le contexte de la lutte fratricide :

« Les deux correspondants qui avaient interviewé Kreisky rencontrèrent également Wiesenthal. Debout devant une carte des camps de concentration, focalisant son regard sur l'objectif de la caméra de la télévision israélienne, il éclata en sanglots. Les propos de Kreisky l'avaient beaucoup blessé, lui, le rescapé de la shoah qui avait adopté l'Autriche comme patrie, sanglota-t-il. Il pouvait vivre avec les souvenirs de la shoah, murmura-t-il d'une voix cassée, avec les

*menaces et les insultes qu'il recevait de néo-nazis et d'antisémites de tous pays, mais il ne pouvait vivre avec l'allégation selon laquelle il avait collaboré avec les nazis. Surtout pas quand elle émanait de la bouche d'un premier ministre juif. Les larmes coulaient sur ses joues, imposant dans son humble bureau un silence étouffant, quasi insoutenable, comme si le temps s'était arrêté et qu'il ne subsistait dans le monde que de la tristesse. Le correspondant de la télévision israélienne, Ron Ben Yishai, le cameraman et l'ingénieur du son, tous deux Autrichiens, étaient prostrés. Personne n'osait proférer le moindre mot. Quand soudain Wiesenthal essuya ses yeux et demanda avec un certain professionnalisme : "Alors? Comment c'était ? J'étais bien ?". Une bombe s'écrasait dans la pièce. Wiesenthal n'était pas un cynique : ses larmes étaient vraies. Les raisons de pleurer ne lui manquaient pas et il pleurait beaucoup, en effet, même lorsqu'il n'était pas face à des caméras. Mais dans le domaine de la manipulation médiatique, il n'avait pas beaucoup de rivaux » (cité par Segev, p. 340, *ibid.*)*

Simon Wiesenthal était un homme complexe. Il lui fut violemment reproché, en Israël et ailleurs, de ne pas s'être joint à la meute qui poursuivit Kurt Waldheim durant son unique mandat de président autrichien, de 1986 à 1992. Celui qui avait été secrétaire général des Nations Unies de 1972 à 1981, et avait alors indisposé Israël (la fameuse résolution assimilant le sionisme au racisme fut votée sous son mandat), est élu président de l'Autriche malgré une campagne hystérique de dénigrement menée essentiellement par le Congrès Juif Mondial. Il lui est reproché d'avoir menti sur son supposé passé nazi. Les USA lui interdirent l'entrée sur leur territoire durant son mandat, ce qui signifia la mise en quarantaine de la part des autres gouvernements, craignant de déplaire aux USA ou au CJM.

Or, lorsqu'il était ministre des affaires étrangères d'Autriche, de 1968 à 1970, Waldheim avait aidé Wiesenthal en butte à des attaques. Ce dernier ne l'oublia pas et refusa de charger le président honni par le politiquement correct. Il attribua en conséquence sa mésaventure lors de l'attribution du Prix Nobel de 1986 à ces circonstances et à son soutien.

Simon Wiesenthal fut également attaqué sur une amitié bien plus étrange encore : celle qui le lia au ministre de l'armement d'Hitler, Albert Speer. Présent au banc des accusés à Nuremberg, ce dernier purgea vingt années de prison et sortit en 1966. Fort étonnamment, le chasseur de nazis écrivit à l'ex-ministre hitlérien : « *Nous avons tous commis des erreurs de jeunesse.* »

Ces diverses critiques ne l'empêchèrent cependant pas de crouler de son vivant, et ensuite à titre posthume, sous les honneurs et décorations diverses. Que de rues portent son nom !

Horreur ! On a touché au mythe !

Les réactions au livre de Guy Walters paru en 2009 furent vives, notamment en France, ce qui ne devrait étonner personne. Au *Nouvel Observateur*, notamment, on se crut obligé de colmater en catastrophe une brèche qui pouvait dangereusement s'élargir. Laurent Lemire écrivit en conséquence : « *Pour traquer le mal, il faut être malin. C'est un peu ce qu'a oublié, ou voulu oublier, le journaliste britannique Guy Walters, qui prend le risque d'installer la confusion. Son enquête historique, précise mais pas nouvelle, s'attache à montrer la façon dont les bourreaux du III^e Reich ont tenté d'échapper à la justice après la guerre et comment la traque des Eichmann, Mengele, Barbie ou Stangl s'est plus ou moins bien organisée.*

Mais surtout, dans cette Traque du mal, l'auteur piste Simon Wiesenthal avec une constance qui vire à l'obsession : fausses études, faux diplôme d'architecte, fausse activité dans la Résistance, survie miraculeuse, oublis divers, etc. Tout n'aurait été dans la vie du plus célèbre chasseur de nazis que mensonges, supercherie et spectacle. Wiesenthal ne peut hélas apporter le moindre démenti. Il est mort en 2005 ».

Voilà quelle fut la réaction de cet hebdomadaire politique, classé à gauche, dont on voit bien qu'il fut piqué au vif. On peut s'étonner des arguments employés : d'une part, le risque d'installer la confusion, d'autre part Wiesenthal étant

mort ne pouvait plus se défendre. Très curieux. Pour éviter « tout risque de confusion », autrement dit toute remise en cause, il fallait donc se garder d'aller examiner de trop près certains faits qu'il convenait de tenir pour définitivement acquis ? Même, et surtout, s'ils risquaient de se révéler faux en définitive ? C'est effectivement un bon moyen d'éviter toute confusion, mais peut-être pas la meilleure façon de faire avancer la connaissance historique...

Et quant à l'argument du décès, il fallait oser, quand même. Combien d'autres tout aussi morts et ne pouvant pas davantage se défendre, sont gaillardement mis en pièces à longueur de temps sans plus de cérémonies ? Les archives sont précisément là pour suppléer au défaut de présence physique des sujets d'étude.

Guy Walters ne resta pas inerte devant cette attaque frontale et riposta par le droit de réponse suivant :

« Perplexité et colère. Voilà ce que j'ai ressenti en prenant connaissance de l'article publié par Le Nouvel Observateur, le 25 février 2010, au sujet de mon livre, La Traque du mal, paru chez Flammarion en janvier.

Je sais bien que les journalistes qui consacrent une courte note à un ouvrage ne le lisent pas forcément de A à Z ; mais, en l'espèce, étant donné la distorsion que Laurent Lemire fait subir à ce que j'ai écrit, je suis bien obligé de penser qu'il ne l'a pas lu du tout, pour des raisons qui m'échappent. (...)

Ce qui semble contrarier au plus haut point Laurent Lemire, ce sont les développements que je consacre, dans ce livre, à Simon Wiesenthal. Une petite mise au point, d'abord. J'ai en horreur les négationnistes, antisémites et néo-nazis de tout poil ; mais le fait que ces gens-là puissent se réjouir de ce que j'ai découvert sur Wiesenthal doit-il pour autant m'empêcher d'en parler ? Selon moi, non : ce qui prime, c'est la recherche historique. Or je mets très volontiers à la disposition de Laurent Lemire l'ensemble des documents que j'ai réunis sur la question. Et c'est très simple : oui, Simon Wiesenthal était un menteur ; non, il n'a pas menti sur tout, comme Laurent Lemire

prétend que je l'ai écrit, j'ai même dit formellement le contraire. Mais Wiesenthal n'a pas, comme il le prétend, permis l'arrestation de 1 100 nazis : le chiffre le plus vraisemblable se situe autour de 10. Et pour le reste, j'invite le lecteur à aller voir les choses de plus près dans mon livre, pour se faire sa propre opinion. »

L'affaire en est restée là, mais de bien fâcheuses ombres planent désormais, et pour toujours, sur l'un des papes de la shoah. Heureusement que le grand public, qui raffole du héros solitaire que les médias lui ont jeté en pâture, est tenu assez éloigné de ce type de controverses. Et d'ici que la vérité l'atteigne...

Conclusion

Pour emblématiques que soient les exemples qui viennent d'être relatés, ils sont cependant loin d'épuiser le sujet. Bien d'autres cas mériteraient eux aussi une approche dépassionnée et une étude attentive. Car un certain nombre de points non résolus, quoique importants, apparaissent dans bien des descriptions qui furent faites de ces événements à présent vieux de près de soixante-dix ans.

Reste qu'il est difficile de ne pas s'interroger très fortement devant certaines des élucubrations dont il vient d'être question : comment ont-elles pu être accueillies aussi favorablement ? Pourquoi s'est-il trouvé autant d'éditeurs prêts à leur apporter leur caution ? Pourquoi tout un environnement les ont-elles portées, encore et encore ? Au point même qu'il n'est pas exagéré de parler dans bien des cas de complicité avérée.

Comme on a pu le voir, les impostures se sont faites plus nombreuses à partir du début des années 1990. La surenchère sera dès lors constante. C'est qu'il faut élever l'événement le plus extraordinairement unique de toute l'histoire de l'humanité à la hauteur d'un mythe. Lui fournir sans cesse de nouveaux aliments, de plus en plus sensationnels et inédits. Car sinon, comment justifier toutes les machineries internationales mises en place pour servir la « mémoire », tous les musées, les mémoriaux, les commémorations réclamés au nom d'une dette jamais apurée ? Chaque apport sera donc bienvenu et l'on n'y regardera pas de trop près. L'essentiel n'est-il pas d'encore et toujours parler de l'« indicible » événement ?

Et d'en parler aux jeunes, car ce sont eux qui demain devront reprendre à leur compte le fardeau de leurs prédécesseurs. Bon nombre des impostures dont il a été question

visaient précisément ce public, cible facile car naturellement prompt à la compassion et par trop dépourvue d'esprit critique. Ce fâcheux esprit critique que l'on se garde bien de lui enseigner en règle générale. Il est particulièrement abject de constater avec quel impudence des mensonges avérés furent présentés au public scolaire comme autant d'expériences vécues.

On a pu voir la réaction des faussaires, une fois démasqués. Elle se situe aux antipodes de la repentance réclamée sans répit aux occidentaux. Même pris la main dans le sac, loin de s'excuser ou d'adopter un profil bas, ils ont généralement considéré les choses de haut. Et tenté de faire croire qu'ils n'avaient agi que pour le bon motif : transmettre des messages de tolérance, d'amour universel, de paix, etc. Difficile de faire plus cynique. Du reste, pourquoi se seraient-ils gênés ? Un cercle s'est généralement resserré autour d'eux pour les soutenir et tenter de sauver la face, malgré tout.

Nous en sommes aujourd'hui à ce stade. Au prix d'efforts jamais relâchés, grâce à l'appui inébranlable des médias et d'un personnel politique particulièrement pleutre, Israël et la diaspora ont réussi à imposer la shoah au cœur du discours public du monde occidental. Présente dans les écoles dès la maternelle, ou peu s'en faut. Servant en toutes choses de point de référence. Il est quasiment impossible de lui échapper, il suffit pour s'en convaincre de consulter les programmes de télévision. Jour après jour, le message voulu est martelé. La shoah est bel et bien devenue au fil du temps l'arme absolue des dirigeants juifs. Pareille à la Méduse, elle possède le redoutable pouvoir de pétrifier tous ceux qui ont le malheur de s'en approcher de trop près.

Nous assistons même à ce phénomène tout à fait inédit d'un événement historique qui se gonfle de plus en plus et occupe toujours davantage d'espace à mesure qu'il s'éloigne dans le temps. Finira-t-il par éclater ? L'avenir nous le dira.

Et pourtant, s'il est un sujet qui devrait inciter à la plus extrême réserve et au respect le plus universel, c'est bien celui

des souffrances qui furent endurées par les populations civiles durant ce XX^e siècle particulièrement meurtrier. Que d'horreurs et de génocides survenus en cette période dite de « progrès » ! Que l'on porte son regard sur l'URSS ou la Chine communistes, sur l'Afrique, sur l'Europe, on reste stupéfaits par l'ampleur des exactions commises. Oui, partout dans le monde, nombreux furent les peuples qui payèrent un très lourd tribut à des idéologies perverses et aux deux guerres mondiales. C'est par dizaines de millions qu'hommes, femmes et enfants furent broyés et emportés comme fétus de paille dans ces tourmentes qui virent triompher un totalitarisme à l'est, bientôt combattu par un autre totalitarisme à l'ouest. Les juifs furent bien loin d'être les seuls à souffrir. Et ils ne furent pas toujours du côté des victimes. Tant s'en faut. Il suffit de se souvenir du rôle éminent qu'ils jouèrent dans la révolution bolchevique, laquelle n'a précédé que d'un petit quart de siècle la Seconde Guerre mondiale, à laquelle elle est intimement liée.

D'où vient alors que le communisme, qui a fait en définitive bien plus de victimes que le nazisme – son rayon d'action a été plus large et il a duré nettement plus longtemps –, et qui a manifesté une sauvagerie au moins égale, ne soit presque jamais mis en accusation ? Pourquoi n'évoque-t-on quasiment nulle part l'Holodomor, cette famine délibérément organisée en Ukraine en 1933, qui a exterminé par la faim des millions de personnes, dont une forte proportion d'enfants ? Et les Arméniens ? Et les Cambodgiens ? Et les Soudanais ? Et tant d'autres.

D'où vient que ce soient sempiternellement les crimes nazis, et eux seuls, qui sont dénoncés à longueur de temps ? Et, parmi les crimes nazis, LE seul et unique qui a réussi à occulter tous les autres : la shoah ? Seul crime exigeant une frénétique repentance. Seul crime imposant d'inextinguibles réparations financières.

Toutes les victimes civiles des folies de ce siècle sangui-naire devraient pourtant avoir droit à la même mémoire et au même respect.

Mais, partout ailleurs dans le monde, les pages, même les plus sombres, finissent par se tourner, les blessures, même les plus cruelles, par se refermer.

D'où vient que seule la page de la shoah reste éternellement grande ouverte et plus que jamais d'actualité ?

Serait-ce que tout ce qui touche au peuple juif et à Israël est infiniment plus grave et mérite plus de considération que ce qui survient à tout autre peuple ?